Le Monde





HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 72
MAI 2021

SAMOURAÏS
CES FASCINANTS GUERRIERS

INCAS
LES ENFANTS IMMOLÉS IL Y A 500 ANS

ÉMILE ZOLA
A-T-IL ÉTÉ ASSASSINÉ POUR DREYFUS ?

AFRIQUE
LA FACE OBSCURE DE L'EXPLORATEUR STANLEY

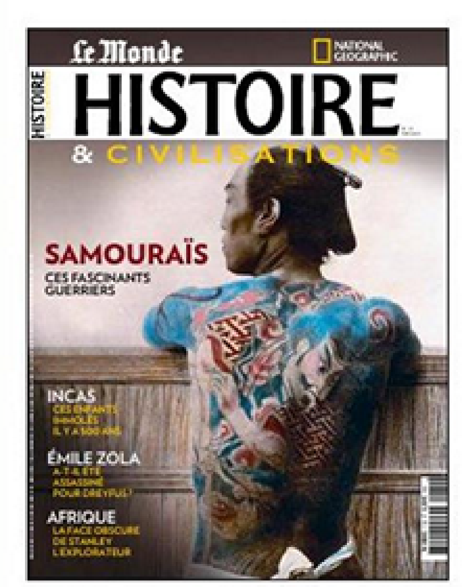


Le dossier

SCALA / FLORENCE

Les grands articles

Les rubriques



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : SAMOURAÏ JAPONAIS COUVERT D'UN *IREZUMI* (TATOUAGE) TRADITIONNEL. PHOTO COLORISÉE, VERS 1890. © WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

Le Monde NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Direction éditoriale aux contenus magazine : ÉLISABETH MARSHALL
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : ARIADNA BAULENAS I PUBILL, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, MATTEO DALENA, PEDRO GARCÍA MARTÍN, JOSÉ LUIS GÓMEZ URDÁÑEZ, FRANCIS JOANNÈS, FRANÇOIS KASBI, CLAIRE L'HOËR, JONATHAN LÓPEZ-VERA, ÁNGEL CARLOS PÉREZ AGUAYO, GIORGIO PIRAZZINI, SUSANA TORRES, ENRIQUE VAQUERIZO

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NATHALIE LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), HÉLÈNE PAULIN

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA, CLAIRE PEYRONNET, LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL
Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH

Ventes kiosques : ÉMILY NAUTIN-DULIEU. Tél. : 0 805 050 147.

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr



Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0%
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : PTot = 0,011 kg/tonne de papier



Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

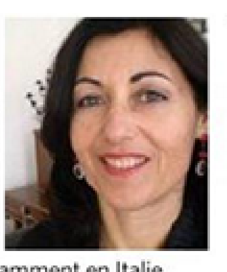
COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS



Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER



Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS



Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT



Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.




OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Quand un ordre disparaît, il se transforme en mythe. Cela se passa ainsi, en tout cas, avec les samouraïs, ces puissants guerriers qui formèrent **une caste unique** en son genre et marquèrent l'histoire du Japon durant mille ans. Ils allaient vivre une autre vie dans notre imaginaire. À partir de 1868, avec les réformes de Meiji, l'archipel, en effet, entre dans une nouvelle ère. L'empereur engage son pays à marche forcée dans l'adaptation à la modernité occidentale. En conséquence de quoi les structures traditionnelles de pouvoir, comme les fiefs et les seigneuries, sont abolies. Les samouraïs, qui ne sont plus rétribués, sombrent, eux, dans **le déclassement.** On leur impose aussi de couper leur chignon et de ne plus porter le sabre en public. Mais comme du temps de Cervantès et de son Don Quichotte, l'implacable évolution historique qui broie les représentants d'un passé condamné provoque une vague de nostalgie intense. **On regrette un âge d'or** — du moins ressenti comme tel — avec son cortège de vertus héroïques et chevaleresques. Cet imaginaire, parfois équivoque et mortifère, a imprégné les Japonais (comme l'écrivain Mishima), mais aussi, de façon plus étonnante, les Occidentaux. La sortie, en 1954, du film *Les Sept Samouraïs*, de Kurosawa, entraîne un tel succès que les Américains en font une nouvelle version qui sort en 1960 sous le titre *Les Sept Mercenaires*. Les Français ne sont pas en reste avec *Le Samouraï* de Jean-Pierre Melville, incarné par Alain Delon. Aujourd'hui, avec les mangas et les jeux vidéo, la veine est loin d'être tarie. Le samouraï n'en finit pas de mourir et de renaître.

PALÉOLITHIQUE

Des notes venues du fond des âges

Des chercheurs se sont penchés sur un grand coquillage trouvé en 1931 dans la grotte ornée de Marsoulas (Pyrénées). Il s'est révélé être un instrument à vent, le plus ancien de ce type.

Un son venu d'il y a 18 000 ans ! Une équipe de chercheurs vient de rendre sa voix à un instrument à vent préhistorique. C'est grâce à l'étude d'un grand coquillage mis au jour il y a près de 90 ans dans la grotte de Marsoulas, la première grotte ornée découverte dans les Pyrénées en 1897, que ce saut dans le temps a eu lieu. Situé aux confins de la Haute-Garonne et de l'Ariège, ce site fut fréquenté par des hommes du Magdalénien, qui possédaient donc une culture musicale.

Les objets trouvés sur place étaient depuis conservés au Muséum de Toulouse. Parmi eux, un coquillage, un triton à bosses de 31 cm de long qui n'avait pas retenu l'attention de ses découvreurs en 1931 et qui sommeillait dans les réserves. Appartenant à la famille des *Charonia lampas*, un mollusque que l'on trouve aujourd'hui encore dans le golfe de Gascogne, le coquillage avait été décrit à l'époque comme un vase à eau. Plusieurs anomalies ont intrigué les scientifiques : sa pointe est en effet cassée, et forme une ouverture de 3,5 cm de diamètre. Cette partie étant très dure, les chercheurs estiment que cette ouverture n'est pas accidentelle, d'autant que l'autre extrémité du coquillage montre des traces de débitage. D'autres analyses ont révélé que la coquille était décorée de pigment rouge (de l'hématite), indiquant un rôle symbolique de la conque, sans doute utilisée dans les cérémonies.

LA CONQUE DE MARSOULAS.
CAROLE FRITZ *ET AL.* 2021 / SERVICE DE PRESSE

Do, do dièse et ré

Les chercheurs (CNRS, Muséum de Toulouse, université de Toulouse et musée du Quai-Branly), qui publient leur découverte dans la revue *Science Advances*, ont demandé à un joueur de cor de souffler dans la conque. Il en a sorti trois sons proches des notes do, do dièse et ré (que l'on peut écouter sur Internet : https://soundcloud.com/cnrs_officiel/marsoulas-shell-conch-sound).



Ces gros coquillages sont encore utilisés comme instruments de musique dans les régions du Pacifique et des Caraïbes (au Japon ou dans les îles Marquises, ils accompagnent des rites précis), mais c'est la première fois que leur emploi au Paléolithique est démontré, et que l'on peut entendre le son de la plus ancienne conque musicale retrouvée en Europe. Les plus vieux instruments à vent connus jusqu'à aujourd'hui sont des flûtes fabriquées dans des os de vautour et datés de 35 000 à 40 000 ans.



CAROLE FRITZ *ET AL.* 2021 / DESSIN GILLES TOSELLO / SERVICE DE PRESSE

RESTITUTION HYPOTHÉTIQUE DU JEU DE L'INSTRUMENT.

Le jeu de paume de François Ier

Surprise à Villers-Cotterêts, future « Cité internationale de la langue française », où des archéologues ont mis au jour les vestiges du terrain de sport du souverain.



DENIS GLIKSMAN, INRAP / SERVICE DE PRESSE

LE CARREAU DU JEU DE PAUME EN COURS DE FOUILLE.

Un jeu de paume de François Ier a ressurgi au cœur d'une des demeures royales. Destiné à devenir « Cité internationale de la langue française », le château de Villers-Cotterêts, situé dans l'Aisne, est engagé dans une importante campagne de rénovation, et les archéologues interviennent avant les travaux. Cet ancien logis de François Ier fut construit en 1528 à la demande du roi, qui aimait chasser dans les environs.

C'est dans la chapelle de cette résidence que fut signée en 1539 l'ordonnance de Villers-Cotterêts, qui exigeait que tous les actes administratifs « soient prononcés, publiés et notifiés aux parties en langue maternelle française, et pas autrement ». C'est-à-dire plus en latin. Propriété de l'État depuis la Révolution, le château fut transformé au XIXe siècle en dépôt de mendicité, puis en hospice, en maison de retraite ensuite, avant de devenir un Ehpad, fermé il y a six ans. Il était laissé à l'abandon depuis, les portes et fenêtres murées et le toit recouvert de tôles pour éviter les infiltrations.

Le logis royal fut construit à l'emplacement d'un château médiéval du XIIe siècle rasé sur ordre de François Ier. Les archéologues de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives) ont dégagé une partie de cette forteresse, dont une tour carrée et, dans la cour des Offices, ils ont mis au jour les dépendances du château médiéval.

Dans la cour royale

Dans la cour de la résidence, ils ont retrouvé un jeu de paume de François Ier couvrant la surface de deux terrains de tennis, avec le dallage en terre cuite du carreau et les traces des galeries qui abritaient les spectateurs. Ce jeu de balle était connu grâce au plan de l'architecte Jacques Androuet Du Cerceau, il fut utilisé de la fin du XVe au début du XVIIe siècle. Parmi les cinq jeux de paume ayant été fouillés en France, celui-ci est le plus ancien.

À noter qu'Emmanuel Macron a fait de Villers-Cotterêts le grand chantier de son quinquennat. La Cité internationale de la langue française devrait ouvrir en 2022. ■



LES DEUX OBJETS VOLÉS LORS DE LEUR RESTITUTION OFFICIELLE PAR L'OFFICE CENTRAL DE LUTTE CONTRE LE TRAFIC DES BIENS CULTURELS (OCBC), AU LOUVRE, LE 3 MARS 2021.

THOMAS SAMSON / AFP

RENAISSANCE

Précieuses restitutions au Louvre

Près de 40 ans avoir été dérobées au Louvre en 1983, une bourguignotte et une dossière de cuirasse incrustées d'or et d'argent viennent d'être rendues au musée parisien.

En matière de vol d'œuvre d'art, il ne faut jamais désespérer. Près de 40 ans après, deux antiquités qui avaient été dérobées au Louvre en 1983 viennent d'être restituées au musée parisien. Il s'agit d'un casque de type bourguignotte et d'une dossière de cuirasse en fer damasquiné d'or datant du milieu du XVIe siècle. Ils avaient été légués en 1922 au Louvre par la famille Rothschild.

Estimées à 500 000 €, ces deux pièces uniques, incrustées d'or et d'argent, ont été confectionnées dans un atelier de Milan entre 1560 et 1580 et représentent des objets de prestige à une époque où les armes pouvaient devenir des œuvres d'art, plus ornementales que militaires. Ses nouveaux propriétaires n'avaient pas forcément conscience qu'il s'agissait d'objets volés.

Sur le fichier Treima II

L'expert en antiquités militaires sollicité par une maison de vente de Bordeaux pour examiner ces pièces lors d'une succession a eu des doutes sur leur provenance. Il a alerté l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels (OCBC), une branche de la police judiciaire. Les policiers ont consulté le fichier Treima II, qui recense les œuvres d'art volées (il en compte 100 000 actuellement), et ont découvert que les deux pièces faisaient partie de la liste. Une cérémonie de restitution au Louvre a eu lieu le 3 mars dernier.

Lors du vol de ces pièces d'armure, la nuit du 31 mai 1983, une pendule Louis XV avait également été dérobée, et n'a toujours pas été retrouvée. Les vols sont en réalité très nombreux. Rien qu'en 2020, plus de 900 objets d'art ont été dérobés, et l'OCBC en perd le plus souvent la trace. L'office a néanmoins récupéré quelques beaux trophées comme l'écrin en or du cœur d'Anne de Bretagne en 2018 ou un tableau de Paul Signac, restitué aux Beaux-Arts de Nancy en février. Quant au Louvre, selon son président-directeur Jean-Luc Martinez, le dernier vol qui l'a affecté remonte à 1998 : un tableau de Corot qui est toujours recherché. ■

Cesare Lombroso théorise le criminel-né

À la fin du XIXe siècle, ce médecin italien invente la criminologie scientifique. Pour lui, la déviance et le crime ne sont que des phénomènes biologiques. Dangereux…

Phrénologie, racisme et criminalité

1835

Cesare Lombroso voit le jour à Vérone, au sein d'une riche famille juive.

1858

Après avoir étudié la médecine à Padoue et Vienne, il est diplômé de l'université de Pavie.

1870

L'examen du crâne du brigand Giuseppe Villella lui inspire sa théorie de l'« atavisme ».

1876

Il publie *L'Homme criminel*, qui identifie les causes de la criminalité.

1909

Il s'éteint à Turin après avoir écrit plus de 30 ouvrages.

Pendant la seconde moitié du XIXe siècle, l'essor des villes industrielles fit surgir de nombreux problèmes sociaux : l'exploitation de la main-d'œuvre, le manque de logements, les conditions de vie insalubres et le développement de la criminalité. En écho aux récits parfois macabres qui terrifiaient les classes possédantes et faisaient les choux gras de la presse, les responsables politiques n'hésitaient pas à agiter le spectre de la délinquance pour appliquer de lourdes sanctions à l'encontre des assassins, des violeurs et autres malfrats, afin de les mettre hors d'état de nuire et de maintenir l'ordre public.

C'est dans ce climat de tensions que la science intervint pour se pencher sur les causes de la criminalité. S'il est désormais avéré que les comportements criminels ne sont pas innés ni inscrits dans le patrimoine génétique, mais acquis et déterminés par l'environnement social et économique de l'individu, les chercheurs de l'époque n'étaient pas du même avis : baignés dans le positivisme, ils s'interrogèrent sur les caractéristiques physiques qui distinguaient les délinquants du reste de la population, ainsi que sur les facteurs biologiques qui présidaient au développement de leurs tendances violentes. En Europe, le scientifique italien Cesare Lombroso s'imposa comme le principal représentant de cette école de pensée.

Un médecin et un patriote

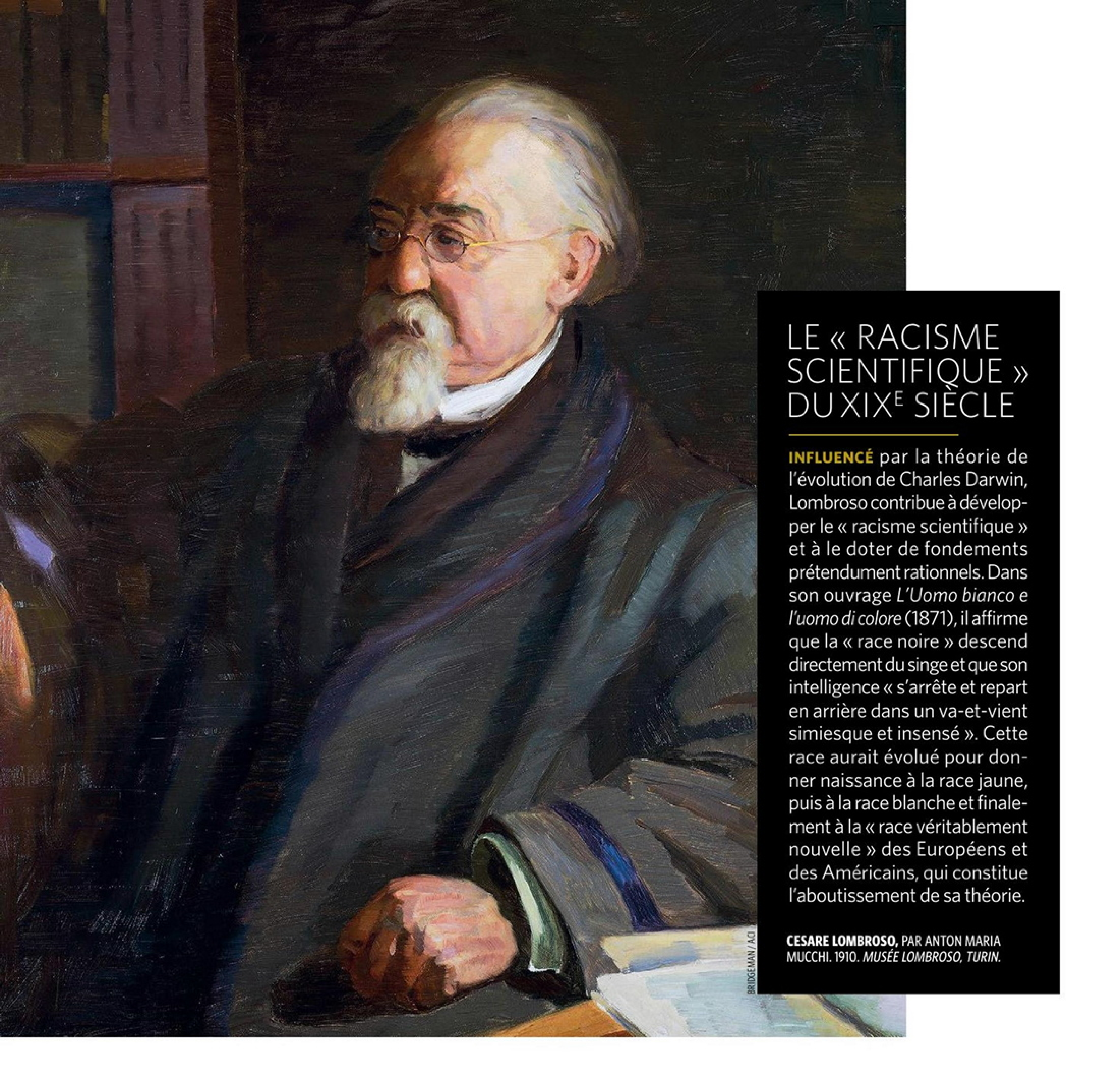
Marco Ezechia Lombroso, dit Cesare Lombroso, voit le jour à Vérone en 1835. Ne montrant guère d'intérêt pour l'école primaire, il reçoit une instruction à domicile à partir de ses 15 ans. Il poursuit ensuite ses études supérieures à Padoue, à Vienne et à Pavie, où il devient docteur en médecine après avoir consacré sa thèse au crétinisme, un état pathologique lié à une insuffisance thyroïdienne qui se caractérise par une dégénérescence physique et un retard mental.

Enrôlé lors de la campagne d'Italie entreprise en 1859 par Napoléon III pour libérer la Lombardie de la domination autrichienne, il y pratique l'amputation et soigne les blessures de guerre. Envoyé quatre ans plus tard en Calabre pour accompagner les troupes chargées de réprimer le

> Cesare Lombroso décelait des caractères de « races inférieures » sur des cadavres de criminels.

TATOUAGES D'UN PRISONNIER REPRÉSENTÉS PAR CESARE LOMBROSO.

GETTY IMAGES



LE « RACISME SCIENTIFIQUE » DU XIXᴱ SIÈCLE

INFLUENCÉ par la théorie de l'évolution de Charles Darwin, Lombroso contribue à développer le « racisme scientifique » et à le doter de fondements prétendument rationnels. Dans son ouvrage *L'Uomo bianco e l'uomo di colore* (1871), il affirme que la « race noire » descend directement du singe et que son intelligence « s'arrête et repart en arrière dans un va-et-vient simiesque et insensé ». Cette race aurait évolué pour donner naissance à la race jaune, puis à la race blanche et finalement à la « race véritablement nouvelle » des Européens et des Américains, qui constitue l'aboutissement de sa théorie.

CESARE LOMBROSO, PAR ANTON MARIA MUCCHI. 1910. *MUSÉE LOMBROSO, TURIN.*

brigandage dans le sud de l'Italie, il saisit cette occasion pour mener des recherches anthropologiques reposant sur les principes de la phrénologie. Fondée au début du siècle par le médecin allemand Franz Joseph Gall, cette théorie supposait que le caractère et les facultés mentales étaient conditionnés par la conformation du crâne.

Cesare Lombroso raconte qu'il put ainsi « prendre les mesures de milliers de soldats italiens et recueillir de nombreux crânes et cerveaux ». On connaît également, grâce à ses filles, son intention de dresser une carte anthropologique de l'Italie : « Il avait accumulé une telle expérience ethnologique qu'il pouvait deviner au premier coup d'œil si un individu venait du nord ou du sud de l'Italie, et même préciser s'il était issu de peuples limitrophes des régions de la Basilicate, de la Calabre, des Pouilles ou de la Campanie. »

L'atavisme en question

Cesare Lombroso quitte l'armée en 1867. Nommé professeur de psychiatrie à l'université de Pavie puis directeur de l'asile de Pesaro, il assure en 1870 être l'auteur d'une découverte qui va bouleverser l'anthropologie criminelle. À sa grande surprise, il a en effet observé une ouverture à l'arrière de la boîte crânienne du brigand calabrais Giuseppe Villella, dont il a pratiqué l'autopsie, ainsi qu'une dilatation de la moelle épinière. Ces particularités lui avaient rappelé l'anatomie de certaines « races inférieures » de Bolivie et du Pérou citées en exemple dans un ouvrage dont l'auteur établissait une hiérarchie entre les races humaines, de la race

LE CRÂNE DE LA DISCORDE

EXPOSÉ parmi tant d'autres au musée Cesare-Lombroso de Turin, le crâne de Giuseppe Villella a récemment fait l'objet d'une controverse judiciaire : en 2012, un tribunal a ordonné de le restituer à la Calabre pour l'ensevelir à son emplacement d'origine, mais deux autres jugements ont invoqué son intérêt scientifique et historique pour invalider cette décision.

CRÂNE DE VILLELLA EXPOSÉ AU MUSÉE CESARE-LOMBROSO À TURIN.

MUSEO DI ANTROPOLOGIA CRIMINALE CESARE LOMBROSO, UNIVERSITÉ DE TURIN. PHOTO : ROBERTO GOFFI

VISAGE façonné par l'un des élèves de Cesare Lombroso à partir du cadavre d'un délinquant. *Musée d'anthropologie criminelle Cesare-Lombroso.*

MARCO SECCHI / GETTY IMAGES

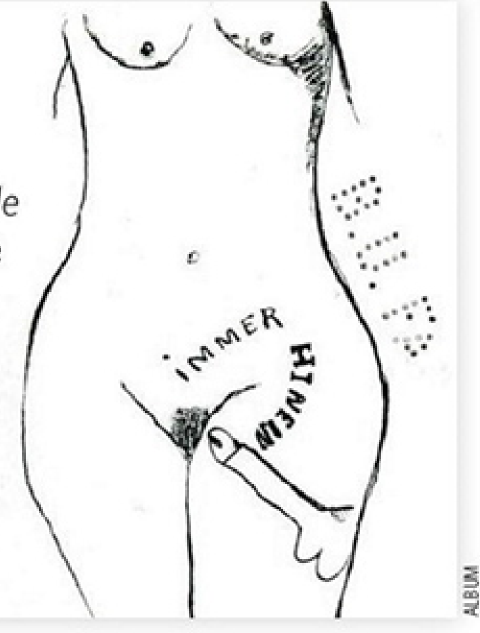
noire à la race blanche, en fonction de leur degré d'évolution par rapport à leur ancêtre commun, le singe.

Pour Cesare Lombroso, le crâne du brigand s'apparente à celui de « vertébrés inférieurs », comme « les singes, les rongeurs et les oiseaux ». Cette découverte lui fait l'effet d'une révélation : « À la vue de ces étranges anomalies, comme apparaît une large plaine sous l'horizon enflammé, le problème de la nature et de l'origine du criminel m'apparut résolu : les caractères des hommes primitifs et des animaux inférieurs devaient se reproduire de nos temps. » À ses yeux, les criminels comme Giuseppe Villella souffrent donc d'une malformation innée qui les empêche d'atteindre le même stade de développement physique et psychologique que les personnes « civilisées ».

Cesare Lombroso fonde sa théorie sur le concept d'« atavisme » : la réapparition chez un individu d'un caractère primitif remontant à des ancêtres proches de l'état sauvage. Le constat de tels signes de dégénérescence lui permet du même coup de valider l'hypothèse d'une hiérarchie évolutive dominée par des classes moyennes européennes essentiellement blanches.

MISOGYNIE

DANS SON OUVRAGE intitulé *La Femme criminelle et la prostituée* (1893), Lombroso affirme que la délinquance innée était moins fréquente chez les femmes que chez les hommes en raison de l'infériorité de leur sexe. L'historienne Mary S. Gibson y a vu l'angoisse de l'auteur face à la progression du féminisme.



TATOUAGE D'UNE PROSTITUÉE (DESSIN DE CESARE LOMBROSO).

ALBUM

Logique darwinienne

En 1876, il obtient la chaire de médecine légale et d'hygiène publique de l'université de Turin et publie son œuvre maîtresse : *L'Homme criminel (L'Uomo delinquente)*, qu'il résume lui-même comme une « étude


CESARE LOMBROSO enseigna la médecine à l'université de Pavie, dont la photographie montre le théâtre anatomique.

DEA / AGE FOTOSTOCK

directe, somatique et psychique de l'homme criminel ». Il forge également le concept du « criminel-né » pour caractériser les individus porteurs d'anomalies physiques ou mentales, « constitués pour faire le mal » et « plus proches des bêtes féroces que de nos semblables ».

À partir de sa théorie anthropologique, Cesare Lombroso formule des recommandations pratiques pour lutter contre la criminalité. Il lui semble par exemple tout à fait justifié de prononcer la peine capitale à l'encontre des « criminels-nés » commettant des crimes de sang, mais également d'individus menaçant la sécurité de l'État ou appartenant à des bandes organisées, comme la Mafia ou le brigandage : « Prétendre que la peine de mort est contre-nature, c'est nier que cette loi est écrite en toutes lettres dans le grand livre de cette dernière. » D'après sa logique darwinienne, la peine capitale ne ferait qu'accélérer la sélection naturelle en débarrassant la société de ses membres « inaptes ».

Contre les coupables de crimes « moins odieux » et de « délinquance habituelle », dont « il [s'agit] moins de corriger la personne que les occupations », il préconise en revanche les travaux forcés ou l'exil à perpétuité sur une île lointaine. Contre les coupables de délits mineurs, il recommande enfin des peines extrapénitentiaires, destinées à redresser les délinquants, à réparer les dommages occasionnés et à « préserver la société de ces éléments perturbateurs ».

Critiques de la théorie

Organisé à Rome en 1885, le premier congrès international d'anthropologie criminelle est dominé par les théories de Cesare Lombroso sur l'atavisme et le « criminel-né », qui attirent notamment l'attention d'experts américains, russes et allemands. Mais ces théories sont également la cible de critiques venant principalement de France. Au deuxième congrès international d'anthropologie criminelle, organisé à Paris en 1889, le médecin Alexandre Lacassagne et le sociologue Gabriel Tarde avancent en effet que des facteurs environnementaux tels que la pauvreté, l'alcoolisme ou l'absence d'une famille structurée fournissent une meilleure explication au phénomène de la criminalité que le patrimoine génétique. Une vision qui finit par éclipser la doctrine de l'école italienne. ■

MATTEO DALENA
JOURNALISTE ET HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
Homo criminalis. Cesare Lombroso et l'anthropologie criminelle en Italie
M. Ginnaio, L'Harmattan, 2016.



DES TROUPES LOYALES AU TSAR encerclent les soldats mutinés sur la place du Sénat de Saint-Pétersbourg, le 26 décembre 1825. Aquarelle de Karl Kollmann. *Musée Pouchkine, Moscou.*

La première révolution russe… en 1825

Inspirés par la Révolution française, des officiers de l'armée impériale organisent un putsch à Saint-Pétersbourg afin d'instaurer en Russie une monarchie constitutionnelle.

Bien avant que le tsarisme ne soit renversé par la révolution d'octobre 1917, une insurrection avait déjà éclaté à Saint-Pétersbourg contre la politique autoritaire des tsars. Le matin du 26 décembre 1825 (le 14 décembre selon le calendrier russe traditionnel), sur la place du Sénat, plusieurs officiers de l'armée impériale refusent de prêter serment au nouveau tsar, Nicolas Ier. Cet événement marque le début d'un soulèvement dont l'objectif est d'obliger la monarchie à adopter une Constitution libérale.

L'origine de ce mouvement est liée à la participation russe aux guerres napoléoniennes (1801-1815), et particulièrement à l'invasion française ratée de 1812. Les officiers qui poursuivent l'armée de Napoléon jusqu'à Paris se familiarisent avec les idées libérales de la Révolution française et désirent les mettre en œuvre dans leur pays. L'invasion française a provoqué en eux une profonde désillusion idéologique. Ils ont vu comment la France, cet État modèle dont ils parlent la langue dans les salons aristocratiques, a essayé de s'emparer de la terre de leurs ancêtres. En revanche, le paysan russe, même s'il est soumis à un régime de servage, a joué un rôle crucial dans la lutte contre l'envahisseur. C'est pourquoi certains intellectuels se persuadent que l'essence de « l'âme russe » réside dans la résignation chrétienne et la capacité de résistance des paysans.

Ainsi, après 1815, une partie de l'aristocratie russe commence à



AKG / ALBUM



AKG / ALBUM

DES SERFS « SIMPLES ET COURAGEUX »

APRÈS LA GUERRE contre Napoléon, les officiers russes voient les paysans d'un autre œil. L'un d'entre eux écrit : « Tous les jours, je rencontre des soldats paysans qui sont aussi courageux et rationnels que n'importe quel noble. Ces hommes simples n'ont pas encore été corrompus. » C'est pourquoi ils s'indignent de voir de quelle façon leurs maîtres les maltraitent, comme l'illustre la gravure reproduite ci-dessus.

s'organiser pour réclamer deux grandes réformes de l'État tsariste : l'approbation d'une Constitution et l'abolition du servage. Il s'agit d'un mouvement très minoritaire et conspirationniste. En 1816, six officiers de la garde créent une société, l'Union du salut, afin d'établir une monarchie constitutionnelle et un Parlement national. Dès le début, cette société se divise en deux courants. Le plus modéré souhaite attendre la mort du tsar Alexandre Ier, puis refuser de jurer allégeance au nouvel empereur tant qu'il n'accepte pas leur programme. L'autre courant, plus radical, veut directement imposer un régime républicain.

Dissensions entre rebelles

Deux ans plus tard, cette première société est dissoute et remplacée par l'Union pour la prospérité, dirigée par le comte Mikhaïl Orlov. Le comte vient demander au tsar l'abolition du servage, mais ce dernier n'accepte pas de le recevoir. Les divisions internes se poursuivent et, en 1821, les membres les plus modérés du mouvement constituent la Société du Nord, tandis que les plus radicaux se réunissent autour du colonel Pavel Pestel dans la Société du Sud. Admirateur des jacobins de la Révolution française, Pestel préconise le régicide et l'implantation d'une république révolutionnaire, tout en étant un ultranationaliste qui défend la russification forcée des minorités nationales et l'expulsion des juifs de Russie. Le colonel imagine un plan pour arrêter le tsar : « Les demi-mesures ne valent rien, ici nous voulons faire maison nette », explique Pestel à l'un des meneurs du Nord dans une lettre.

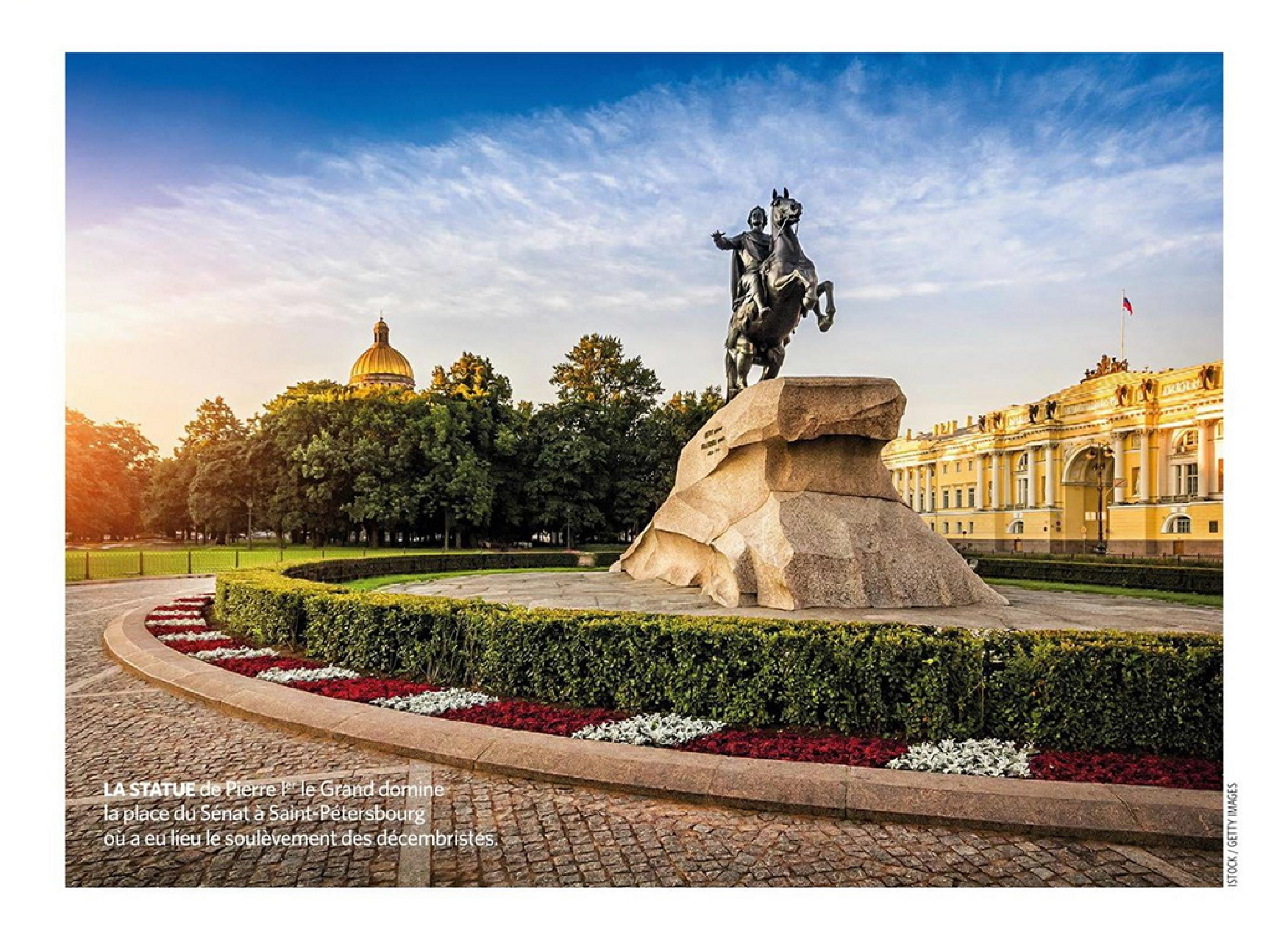
Lorsque, le 1er décembre 1825, le tsar Alexandre Ier meurt soudainement en Crimée, les événements se précipitent. Son frère, le grand-duc Constantin, gouverneur de Pologne à l'esprit réformiste, est censé monter sur le trône. Toutefois, Constantin a renoncé secrètement à ses droits de succession des années auparavant, et il abdique en faveur de son frère, le grand-duc Nicolas. Les « décembristes » clament que



FAI / ALBUM

Pour le colonel rebelle Pavel Pestel, « les demi-mesures ne servent à rien, il faut faire maison nette ».

PAVEL PESTEL. *BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RUSSE, SAINT-PÉTERSBOURG.*



LA STATUE de Pierre Ier le Grand domine la place du Sénat à Saint-Pétersbourg où a eu lieu le soulèvement des décembristes.

ISTOCK / GETTY IMAGES

l'abdication de Constantin est illégale et refusent d'accepter le nouveau tsar, dont le caractère réactionnaire et paranoïaque est bien connu.

La charge de cavalerie

Le matin du 26 décembre, à Saint-Pétersbourg, les chefs de la conspiration réunissent près de 3 000 soldats sur la place du Sénat, appuyés par un nombre croissant de civils qui refusent de reconnaître Nicolas Ier comme leur nouveau tsar. Ils exigent le retour du souverain qu'ils considèrent comme légitime, Constantin, et l'approbation d'une Constitution. Les insurgés campent sur la place dans un froid glacial, espérant en vain que d'autres unités de l'armée se joignent à eux. Le monarque, quant à lui, réunit 9 000 soldats loyaux qui encerclent la place. La tension augmente, mais le tsar veut éviter d'utiliser la violence pour expulser les rebelles. Peu après midi, un médiateur essaye de les convaincre de déposer les armes, mais ils le tuent et déclenchent ainsi l'assaut.

Dans un premier temps, les officiers militaires décident de tenter une charge de cavalerie, car le tsar refuse d'utiliser l'artillerie lourde pour ne pas provoquer un bain de sang le jour de sa proclamation, peu avant Noël (selon le calendrier russe, il reste encore 10 jours avant la veillée de Noël). Cependant, en raison du froid de décembre et de l'humidité venue de la Neva, les pavés de la place se transforment en une véritable patinoire, sur laquelle les chevaux glissent, et l'attaque est un échec. Les jours en hiver sont

UN DÉFENSEUR DE L'ORDRE

LA RÉVOLTE décembriste va à l'encontre de la vision que Nicolas Ier a de l'armée russe : « Dans ces rangs l'ordre règne, le respect de la loi est strict et sans condition, et il n'y a nulle contradiction, nulle prétention à connaître toutes les réponses. »

LE TSAR NICOLAS IER. *MUSÉE D'ART KROSHITSKY, SÉBASTOPOL.*

CULTURE-IMAGES / ALBUM

L'amour en exil

COMME D'AUTRES ÉPOUSES de décembristes, la princesse Maria Volkonskaïa décide de rejoindre son époux Sergueï dans son exil sibérien, à 6 000 km de là, même si elle doit abandonner son fils en bas âge. Les retrouvailles sont émouvantes : « Je suis entrée dans la minuscule cellule de mon mari. Sergueï a couru jusqu'à moi. Le bruit métallique de ses chaînes m'a effrayée. La vision de ses fers m'a tellement mise en colère que je me suis jetée au sol et j'ai baisé ses pieds. »



LE RÊVE DE VOLKONSKI. COPIE D'UNE HUILE DE KARL BRIOULLOV. *MUSÉE D'HISTOIRE, MOSCOU.*

CULTURE-IMAGES / ALBUM

courts dans le nord de la Russie, et la nuit est sur le point de tomber lorsque Nicolas Ier autorise finalement l'utilisation des canons. Cette tactique cause une retraite précipitée et chaotique des mutinés, dont des dizaines d'entre eux périssent noyés dans la Neva. La révolte est rapidement réprimée. Même si le gouvernement de Nicolas Ier ne fait état que de 80 morts, on estime que près de 1 300 personnes ont péri, dont 900 civils. Quelques jours plus tard, une autre tentative de rébellion échoue à Kiev.

Une féroce répression

Le puissant ministère de l'Intérieur lance alors une enquête qui pointe rapidement les instigateurs du coup d'État. Cinq décembristes sont condamnés à mort, dont le bouillonnant Pestel. La sentence est exécutée par pendaison publique dans la forteresse Pierre-et-Paul, à Saint-Pétersbourg, où une plaque et une pierre commémoratives rappellent aujourd'hui leur action. La répression ne s'arrête pas là : 121 autres officiers sont dépouillés de leurs titres et propriétés, et condamnés à l'exil dans des camps de travail en Sibérie. Leurs peines ne seront commuées qu'à l'accession au trône du tsar Alexandre II, en 1856. Parmi eux, le général Sergueï Grigorievitch Volkonski, qui a inspiré l'un des principaux personnages de *La Guerre et la Paix,* roman écrit par son cousin éloigné, Léon Tolstoï. Volkonski a suivi la trajectoire typique d'un décembriste. Fervent libéral, il se bat contre Napoléon et a l'occasion de visiter Londres et Paris. Son retour en Russie est semblable à « un retour à la préhistoire ». Les mois précédant l'émeute, il médite : « Je serais fier de savoir que je suis en train de faire quelque chose pour le peuple, que je les libérerais de la tyrannie. »

Bien qu'il soit un proche collaborateur de Pestel, Volkonski échappe à la condamnation à mort grâce à ses liens familiaux. Mais il est condamné à un exil extrêmement dur en Sibérie. Il est amnistié en 1856, à la mort de Nicolas Ier. Des années plus tard, en voyage à Nice avec son épouse, il reçoit la nouvelle de l'abolition du servage en Russie, le 19 février 1861. Ce soir-là, il se rend à une messe d'action de grâce dans une église orthodoxe de la ville. Alors qu'il écoute le chœur, il éclate en sanglots. Dans ses Mémoires, il écrira : « Ce fut le plus beau moment de ma vie. » ■

SUSANA TORRES
IE UNIVERSITY, SÉGOVIE

Pour en savoir plus

ROMAN
La Guerre et la Paix (deux tomes)
L. Tolstoï, Gallimard (Folio), 2002.

Le cinéma : naissance d'une fascination

Après l'invention de la caméra, en 1895, sont créées des salles commerciales pour attirer et divertir tous les publics.

Durant la décennie 1890, apogée de la Belle Époque, les grandes villes d'Europe et d'Amérique offraient au public les spectacles les plus divers. À Paris, le professeur Émile Reynaud présentait des pantomimes lumineuses au musée Grévin ; le prestidigitateur Georges Méliès diffusait des diapositives dans son Théâtre Robert-Houdin, et des ombres chinoises étaient projetées au cabaret du Chat noir avant le french cancan… Rien d'étonnant donc à ce que ces lieux de loisir aient pris le nom de « théâtres de variétés ».

Par conséquent, lorsque les frères Lumière mettent au point le cinématographe en 1895, ils sont les premiers à deviner que cet art a tout le potentiel d'un nouveau spectacle populaire. Ainsi, le 28 décembre 1895, quelques mois après la projection du film *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon* devant un public choisi de scientifiques de Paris et de Bruxelles, ils louent le salon indien du Grand Café à Paris et organisent la première projection payante de l'histoire. La séance, d'une durée totale de 20 minutes, se composait de dix films courts d'environ une minute chacun. Cette projection rencontre un piètre succès, mais la nouvelle se répand très vite et, quelques semaines plus tard, se forment les premières files d'attente de spectateurs venus assister à ce nouveau spectacle révolutionnaire.

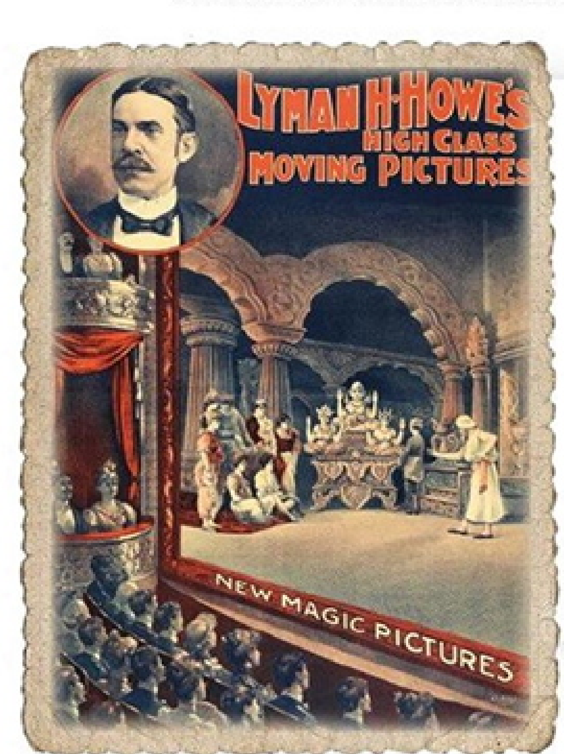
Des projections payantes

Après ce premier succès commercial, les frères Lumière décident de créer un circuit d'exploitation du cinématographe. Ils constituent des équipes d'opérateurs qui voyagent en l'Europe et dans le monde entier pour tourner de nouveaux films, tout en proposant des projections payantes. Les premiers spectateurs étant issus de classes aisées, les opérateurs de l'entreprise louaient le sous-sol d'un hôtel pour projeter des films locaux et l'essentiel de leur catalogue.

C'est ainsi que le cinéma est introduit en Espagne. Le 15 mai 1896, lors de la fête de San Isidro, Alexandre Promio, agent de la maison Lumière, organise une séance à l'hôtel Rusia de Madrid. Il se déplace ensuite à Barcelone, où il enregistre une vue du port ; la projection a lieu le 10 décembre dans les studios photographiques Napoléon, et la recette est destinée aux soldats blessés à Cuba et aux Philippines. Parallèlement, afin d'attirer un public plus populaire, des projections étaient

LE CINÉMATOGRAPHE Lumière en 1897. C'est la première salle de projection qui ouvre à Paris.

BRIDGEMAN / ACI



UN PIONNIER AMÉRICAIN

INDÉPENDAMMENT des frères Lumière, l'Américain Lyman H. Howe organise dès 1896 des projections ambulantes au cours desquelles il montre des films d'actualité et de voyage. Afin d'augmenter l'attrait de ses films, il y incorporait divers effets sonores.

AFFICHE DE LYMAN H. HOWE. VERS 1898.

UIG / ALBUM

organisées dans les baraques foraines, où le cinéma côtoyait la femme à barbe et le lanceur de couteaux. De même que les spectacles populaires de la Belle Époque se déroulaient dans des espaces appropriés, le cinéma se devait également d'avoir un lieu fixe. Les Lumière en construisent un à Lyon, leur ville natale, en 1896, et aménagent à cet effet trois autres salles à Paris.

Mais c'est aux États-Unis que se développe le premier réseau de salles de cinéma destinées à la majorité de la population. C'est en effet à partir de 1905 qu'ouvrent les salles populaires Nickelodeon, dont le nom est

Les bonnes manières dans les salles de cinéma

LA VULGARISATION du cinéma a pour effet que les salles se remplissent d'un public populaire qui se comporte parfois comme dans un cabaret. C'est pourquoi en 1912 deux New-Yorkais, John D. Scott et Edward Van Altena, décident de projeter avant le film une série de vignettes demandant aux dames d'enlever leurs chapeaux pour ne pas gêner les spectateurs des rangées arrière, à tous de ne pas siffler ni parler à voix haute, de n'applaudir qu'avec les mains, de rejoindre son siège sans attendre après les trois minutes de pause, et de ne pas bâiller.



BETTMANN / GETTY IMAGES

LA CATASTROPHE DU BAZAR

LE 4 MAI 1897, une vente de bienfaisance est donnée au Bazar de la Charité à Paris. Deux pionniers du cinéma, Joly et Normandin, organisent une séance de films des frères Lumière, dont le prix d'entrée est de 50 centimes. Pendant la projection, les techniciens frottent une allumette tout en remplissant d'éther la lampe du projecteur, provoquant une déflagration immédiate qui embrase toute l'enceinte. L'incendie fait 132 victimes dont 123 sont des femmes, quasi toutes issues de la bonne société ; la presse accuse leurs accompagnateurs d'avoir fui lâchement et qualifie ces hommes de « muscadins fuyards ». Cet épisode contraignit les entrepreneurs à intensifier les mesures de sécurité.



COUVERTURE DU *PETIT JOURNAL* ILLUSTRANT LE DÉSASTRE DU BAZAR DE LA CHARITÉ.

PHOTOS 12 / ACI

la combinaison du prix de l'entrée (la pièce de 5 cents étant en nickel) et du terme odéon, théâtre grec de chant et de poésie. Il s'agissait initialement d'un espace aménagé dans la partie antérieure d'un local commercial, dont la jauge ne dépassait pas 200 personnes. Mais d'autres salles voient très vite le jour, plus grandes et pouvant accueillir jusqu'à un millier de spectateurs. Ces salles disposaient d'un grand écran, d'un piano pour couvrir le bruit du cinématographe, et de quelques rangées de sièges en bois. Leur succès est spectaculaire, et au bout de quelques années on en compte des dizaines dans les grandes villes nord-américaines.

Au cours des premières décennies du XXe siècle, les architectes avant-gardistes dessinent aussi des salles de cinéma. Les entrepreneurs industriels en quête de succès commercial pensent le trouver dans les « palais du cinéma », qui sont de véritables monuments aisément reconnaissables dans le paysage urbain. À côté de ces édifices de style Art nouveau sont érigés d'autres salles s'inspirant de l'Égypte antique, de la Chine impériale et des temples grecs, pastiches exotiques qui cohabitent avec les œuvres artistiques les plus innovantes. En 1916, Le Corbusier construit le cinéma La Scala, à La Chaux-de-Fonds en Suisse ; en 1919, Robert Mallet-Stevens bâtit la salle Ciné 37 à Paris, qui ressemble aux pavillons des expositions universelles, et, en 1926, le Hollandais Theo van Doesburg, professeur au Bauhaus, décore d'une peinture abstraite le « ciné dancing » de l'Aubette, à Strasbourg.

La ferveur des spectateurs

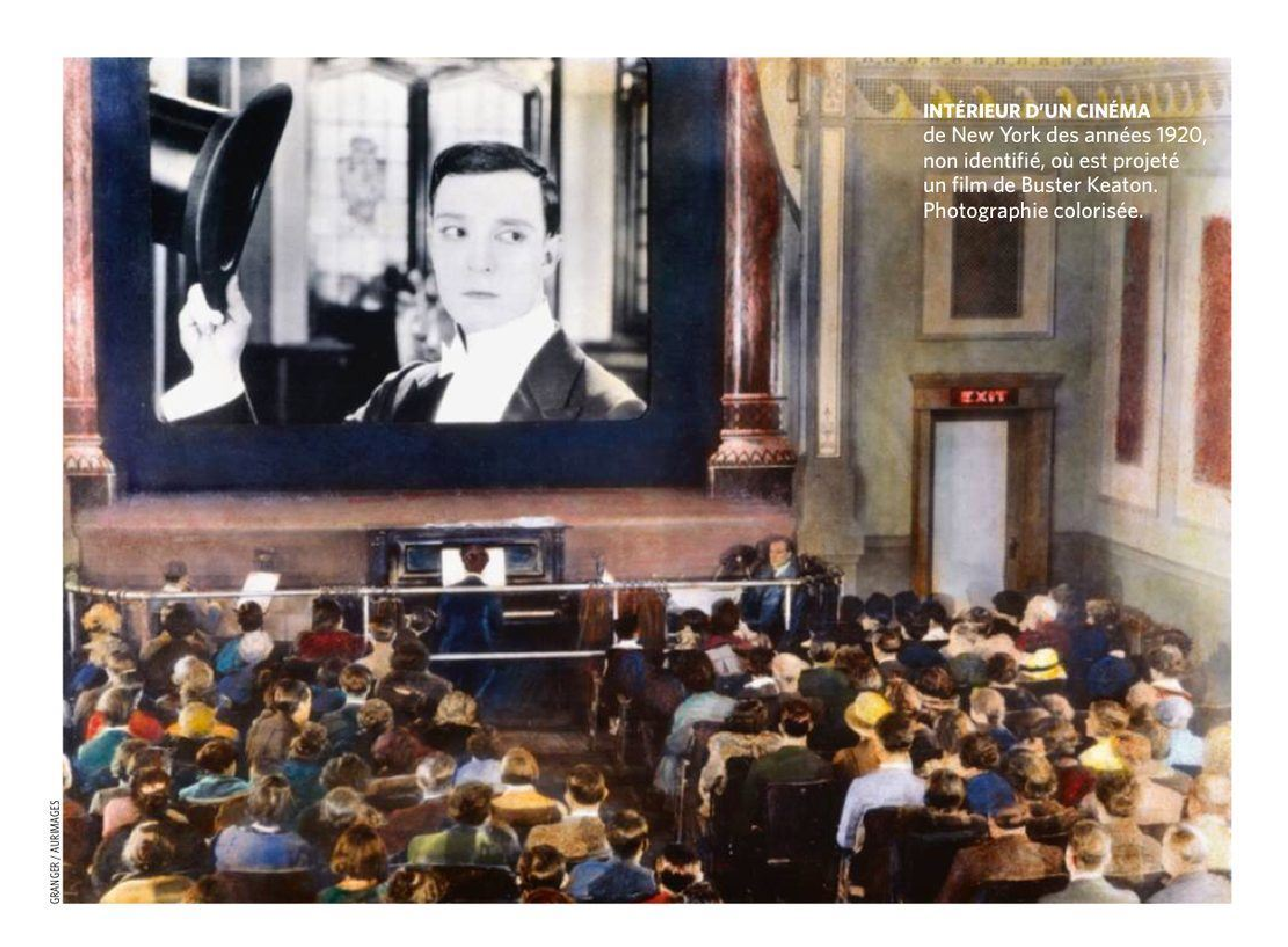
Les images qui prenaient vie fascinaient le public. Dans l'obscurité, sur un mur blanc, les voitures roulaient vite, les vagues secouaient les barques, et le train semblait se précipiter sur les spectateurs. On avait la sensation que le Celluloïd avait parfaitement capté la réalité. Les spectateurs pouvaient s'identifier à ces scènes domestiques : ils jouaient une partie de cartes,

> Les gens avaient l'impression que la pellicule capturait intégralement la réalité.



BOBINE DE PELLICULE DE 35 MM DANS SA BOÎTE MÉTALLIQUE.

BRIDGEMAN / ACI



INTÉRIEUR D'UN CINÉMA de New York des années 1920, non identifié, où est projeté un film de Buster Keaton. Photographie colorisée.

GRANGER / AURIMAGES

riaient de l'espièglerie de l'enfant de *L'Arroseur arrosé*, s'émerveillaient de la démolition et de la reconstruction d'un mur... C'est pourquoi le bouche-à-oreille joua un grand rôle dans la diffusion du cinéma, qui entretenait la foi dans le progrès au sein d'une société au bord de la Grande Guerre.

La critique ne tarit pas d'éloges. Dès 1895, un journaliste français du *Radical* se réjouit de retrouver à ce nouveau spectacle « toute l'illusion de la vie réelle. » Son collègue du *Chicago Chronicle* déclare que « jamais nous n'avions vu attraction aussi amusante pour le peuple que celle-ci ». L'envoyé spécial de *La Poste* va encore plus loin : « Lorsque tous pourront photographier les êtres qui leur sont chers dans leur mouvement, dans leur action, dans leurs gestes familiers, la mort cessera d'être absolue. »

Mais le cinéma fait aussi l'objet de critiques négatives. Dans certains villages reculés d'Europe, à l'instigation des prêtres, les paysans voient dans le cinéma une création du diable et tentent de détruire cette machine infernale. Dans les villes, l'aristocratie méprise le cinéma, qualifié de passe-temps plébéien, tandis que les classes modestes sont trop pauvres pour se payer une entrée. Un écrivain de l'envergure de Maxime Gorki ressort troublé d'une projection à Saint-Pétersbourg : « J'étais hier au royaume des ombres », dit-il. Les réticences intellectuelles s'effacent lorsque l'avant-garde parisienne, la propagande soviétique ou la Génération de 27, en Espagne, commencent à y voir une forme d'art.

Le divertissement avant tout

Parmi certaines des réactions hostiles, on peut souligner celles observées au Mexique. En 1896, Veyre et Bernard, opérateurs de la maison Lumière, présentent l'invention au dictateur Porfirio Díaz, lequel, ravi de se voir sur un écran, les autorise à projeter le film dans l'ensemble du pays. Le public assistait aux projections dans la droguerie Plateros et au Salón Rojo, et en sortait enthousiasmé. Jusqu'à ce que deux films offensent le bon goût. Dans l'un, deux acteurs travestis en députés se livraient à un duel au pistolet. Dans l'autre, un soldat était fusillé.

Pourquoi de telles protestations ? Pour le public, le cinéma devait être un spectacle divertissant : personne ne venait pour voir la mort, tous venaient goûter la joie de vivre. ■

PEDRO GARCÍA MARTÍN
UNIVERSITÉ AUTONOME DE MADRID

Pour en savoir plus

ESSAI
Histoire générale du cinéma (tome 3). L'Avant-guerre 1909-1920
G. Sadoul, Denoël, 1973.

LES MOMIES DE LLULLAILLACO

LES ENFANTS CONGELÉS DES ANDES

En 1999, des archéologues découvrent au sommet du volcan Llullaillaco, en Argentine, trois petits corps conservés par la glace. Ceux de trois enfants incas immolés aux dieux il y a 500 ans.

ARIADNA BAULENAS I PUBILL

HISTORIENNE ET DIRECTRICE
DE L'INSTITUT DES CULTURES
AMÉRICAINES ANTIQUES, BARCELONE

LA DONCELLA
Emmitouflée dans de grandes étoffes, cette jeune fille semble dormir paisiblement. Elle est l'une des trois momies d'enfant découvertes au sommet du volcan Llullaillaco, dans les Andes argentines.

MARIA STENZEL / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION



CHRONOLOGIE

Apogée et chute d'un empire

1200
Manco Cápac, le légendaire premier Inca, fonde la ville de Cuzco, qui devient la splendide capitale de son empire.

1350
Inca Roca devient le premier souverain qui adopte le titre d'Inca, nom que porteront tous ses successeurs.

1438
Début du règne de Pachacútec, pendant lequel l'empire atteint son expansion maximale. En 1450, il commence à bâtir le Machu Picchu.

1471
Túpac Yupanqui poursuit la politique expansionniste de son père Pachacútec. L'Empire inca s'étendra jusqu'à Quito en Équateur.

1532
L'Inca Atahualpa est emprisonné par Francisco Pizarro à Cajamarca. Il est exécuté par les Espagnols un an plus tard.

1536
Manco Inca lance une rébellion contre le pouvoir espagnol. Ses successeurs résisteront dans la ville de Vilcabamba.

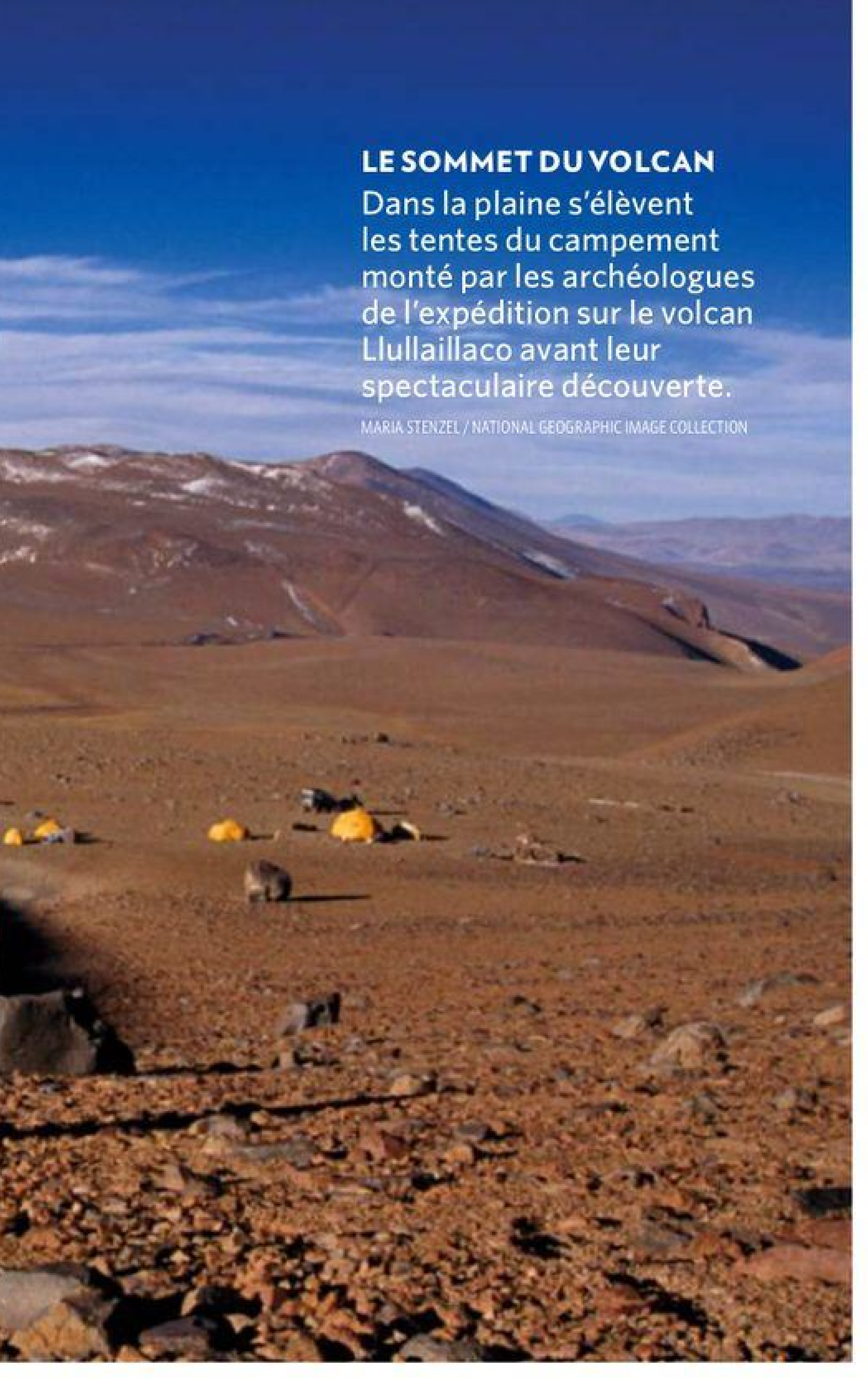
1572
Le dernier Inca de Vilcabamba, Túpac Amaru, est capturé et décapité à Cuzco par les Espagnols.



▼**L'EMPIRE DES INCAS**
Ci-dessous, la carte de l'Amérique du Sud montre l'extension territoriale atteinte par l'Empire inca lors de son apogée.

À la fin du XVe siècle, au pied du Llullaillaco (dans l'actuelle Argentine), deux jeunes filles et un garçon accompagnés d'une suite d'adultes se préparent à gravir la pente du volcan où leur fin les attend à 6 739 m d'altitude. Depuis qu'ils ont quitté Cuzco, la capitale de l'Empire inca, ils ont parcouru plus de 1 000 km à travers vallées et montagnes, au cours d'une traversée de six mois qui les a conduits au pied de ce sommet enneigé. Fatigués et somnolents à cause de l'altitude, ils consomment des feuilles de coca afin d'accomplir l'ultime effort.

Cela fait longtemps qu'ils se préparent pour cet événement, puisqu'ils ont été choisis au moins un an auparavant. Ils commencent l'ascension, mais ils doivent s'arrêter pour reprendre des forces, et ils préparent un campement provisoire à 5 200 m d'altitude pour se reposer. Ils s'arrêteront à plusieurs reprises, à mesure qu'augmente l'altitude,



LE SOMMET DU VOLCAN
Dans la plaine s'élèvent les tentes du campement monté par les archéologues de l'expédition sur le volcan Llullaillaco avant leur spectaculaire découverte.
MARIA STENZEL / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION



LA DAME D'AMPATO

CONNU ÉGALEMENT comme la momie Juanita, le corps de cette jeune fille d'environ 15 ans, parfaitement conservé, est découvert en 1995 par Johan Reinhard et Miguel Zárate lors d'une expédition sur le volcan péruvien Ampato. Un mobilier funéraire composé de statuettes en or, de coquilles de spondyle et de différentes plantes a été déposé à ses côtés.

LA DAME D'AMPATO. *MUSÉE DES SANCTUAIRES ANDINS, AREQUIPA.*

ALAMY / ACI

ne construisant plus que de simples talus qui leur permettent de s'abriter du vent. Lorsqu'ils arrivent à quelques mètres du sommet, ils réalisent le rituel. Les enfants sont sacrifiés comme offrandes aux dieux afin de goûter enfin un sommeil éternel.

Une fenêtre sur le passé

Cinq siècles plus tard, en mars 1999, au pied du Llullaillaco, une équipe d'archéologues de haute montagne dirigée par Johan Reinhard et Constanza Ceruti se préparent à grimper au sommet en suivant les traces des anciens Incas. Ils commencent leur périple en bravant les éléments et le manque d'oxygène. Sur le chemin, ils découvrent les vestiges d'un campement provisoire et quelques protections de fortune à l'apparence ancienne, témoignages des brefs temps de repos pris par les marcheurs du passé. À 6 715 m d'altitude, une plateforme de 10 m de long sur 6 m de large attire leur attention. C'est là qu'aurait été célébré le rituel. Alors qu'ils fouillent la structure construite par les Incas qui ont défié les lois de la nature, ils mettent au jour trois corps humains en parfait état de conservation. Cette découverte archéologique — une fenêtre exceptionnelle sur le passé — va émerveiller le monde entier : ce sont les momies de Llullaillaco.

La fouille permet de récupérer de nombreuses offrandes de qualité, qui démontrent l'importance du rituel, même si la découverte la plus spectaculaire est sans nul doute celle des momies. La première d'entre elles correspond à un garçon de 7 ans *(El Niño)* inhumé la tête orientée vers le soleil levant. Il porte une coiffe de plumes blanches et un bracelet d'argent. Son cadavre est assis sur une tunique, et près de lui se trouvent divers objets tels que des sandales, deux frondes et plusieurs sacs en tissu. La conservation parfaite de ses cheveux permet de savoir

FIGURINE INCA ENVELOPPÉE D'ÉTOFFES DÉCOUVERTE PRÈS DES MOMIES DE LLULLAILLACO. MARIA STENZEL / NG IMAGE COLLECTION



qu'il avait des poux, en raison de la présence de lentes. La deuxième momie est celle d'une fillette de 6 ans coiffée de deux tresses. C'est le corps le moins bien conservé, car il a été frappé par la foudre. Elle est connue comme la *Niña del rayo* (la « Fillette de la foudre ») et porte une plaque de métal argenté sur le front. Des récipients de cuisson, des verres et des assiettes miniatures composent son mobilier funéraire, ainsi que des restes de maïs, de coca, des pommes de terre et de la viande séchée. Une jeune fille de 15 ans a également été enterrée sur le Llullaillaco, connue sous le nom de *Doncella* (« la Demoiselle »). Elle est coiffée de fines tresses réalisées peu avant le sacrifice. Comme la « Fillette de la foudre », elle est accompagnée de verres et de récipients miniatures, ainsi que de petits sacs de nourriture, d'un peigne, d'une cuillère et d'une tunique réalisée avec un tissu de grande qualité.

La présence d'enfants sacrifiés dans les montages des Andes était déjà connue des chercheurs, car d'autres momies avaient été mises au jour, comme la momie du Cerro El Plomo, à Santiago du Chili, ou la « Dame d'Ampato » à Arequipa, au Pérou. Et grâce aux chroniques des XVIe et XVIIe siècles, nous connaissons les détails de la cérémonie qui s'est déroulée sur le sommet du Llullaillaco : la *capacocha*.

▲ CINQ CENTS ANS SOUS LA GLACE
L'anthropologue Johan Reinhard découvre le visage de la *Niña del rayo*, l'une des trois momies mises au jour à Llullaillaco. Son corps a été frappé par la foudre après sa mort.

LAMA EN ARGENT FAISANT PARTIE DU MOBILIER FUNÉRAIRE DES MOMIES.
MARIA STENZEL / NG IMAGE COLLECTION

La *capacocha* est un rite sacrificiel consistant à donner en offrande des enfants issus de tout l'Empire inca, afin qu'ils jouent le rôle de médiateurs entre la communauté et les dieux. Elle n'est effectuée qu'à des occasions particulières, comme l'élection d'un nouveau gouverneur, une victoire militaire importante ou une sécheresse prolongée, qui met en péril la survie des habitants de l'empire.

Selon les chroniques, une fois que les enfants sont choisis, une fête est célébrée dans la capitale, Cuzco, avec de grands banquets et des danses. Lorsque la célébration est achevée, les enfants,



MARIA STENZEL / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION



H. M. HERGET / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION

LA FÊTE DU SOLEIL

UN CHRONIQUEUR inca, Felipe Guamán Poma de Ayala, explique que les Incas célébraient la fête du Soleil (Inti Raymi) en juin « et de grandes dépenses y étaient consacrées et ils offraient au Soleil. Et ils réalisaient le sacrifice appelé *capacocha*, au cours duquel ils enterraient 500 enfants innocents et beaucoup d'or et d'argent et du *mullo* [coquillage] ». Lors d'une autre fête en décembre, ils sacrifiaient encore 500 enfants.

CÉRÉMONIE INCA. GRAVURE EN COULEUR DE H. M. HERGET.

accompagnés d'une suite comprenant des prêtres, entreprennent un long pèlerinage à pied jusqu'au lieu où ils doivent reposer pour l'éternité. Sur le chemin, ils sont bien nourris, et il leur est permis de boire de la *chicha* (boisson alcoolisée à base de maïs fermenté) et de mastiquer des feuilles de coca, aliments sacrés consommés lors d'occasions particulières. Arrivés à destination, les enfants sont sacrifiés. Certaines momies d'enfants découvertes ces dernières années attestent que leur mort était brutale — ils étaient frappés à la tête ou étranglés. Mais dans le cas du Llullaillaco, il n'existe aucun indice de mort violente, et les enfants sont probablement morts de froid. Ils ont été ensuite inhumés dans les glaciers andins, où les conditions climatiques ont permis leur préservation.

Sacrifiés pour les dieux

Selon les sources écrites, les victimes sacrifiées doivent avoir 10 ans ou moins, comme l'explique le frère Martín de Murúa en 1616, cela afin de s'assurer de leur virginité. En outre, le fait que les enfants offerts aux dieux deviennent des intermédiaires leur confère un statut sacré et mi-divin, très estimé par la communauté. Les chroniqueurs révèlent que ce sont les gouverneurs régionaux de l'empire eux-mêmes qui offrent leurs propres enfants en sacrifice à l'empereur. En échange, l'Inca reconnaît leur effort pour la communauté en leur accordant reconnaissance et privilèges. Ainsi, en principe, les enfants sacrifiés appartiennent aux élites provinciales de l'empire.

Lorsque l'équipe de Reinhard et Ceruti découvre les momies de Llullaillaco, ses membres savent qu'ils se trouvent devant les vestiges d'une *capacocha* inca, et ils se rendent vite compte du caractère exceptionnel de la découverte en raison de leur état

Les enfants choisis entreprennent un long pèlerinage à pied jusqu'au lieu où ils seront immolés. Sur le chemin, ils sont bien alimentés et peuvent boire de la *chicha*.

LES JEUNES ENDORMIS DU VOLCAN

L'analyse des momies de ces trois enfants a apporté des informations intéressantes sur les derniers jours de leur vie.



El Niño. En 2004, un mélange de sang et de salive a été découvert sur un tissu noué autour du cou de cette momie. Les chercheurs pensent qu'il provient d'un coup violent ou d'un œdème pulmonaire causé par l'altitude.

La Niña del rayo. Elle porte sur ses épaules une cape, ou *lliclla,* de couleur brune, fermée par une broche, ou *tupu,* en argent. Cette parure ou la plaque décorative qu'elle porte sur la tête a attiré la foudre.

La Doncella. L'analyse de ses cheveux a fourni des informations sur ce qu'elle a ingéré lors de ses derniers jours : des feuilles de coca et une grande quantité de *chicha*, une boisson alcoolisée.

PHOTOS : MARIA STENZEL / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION

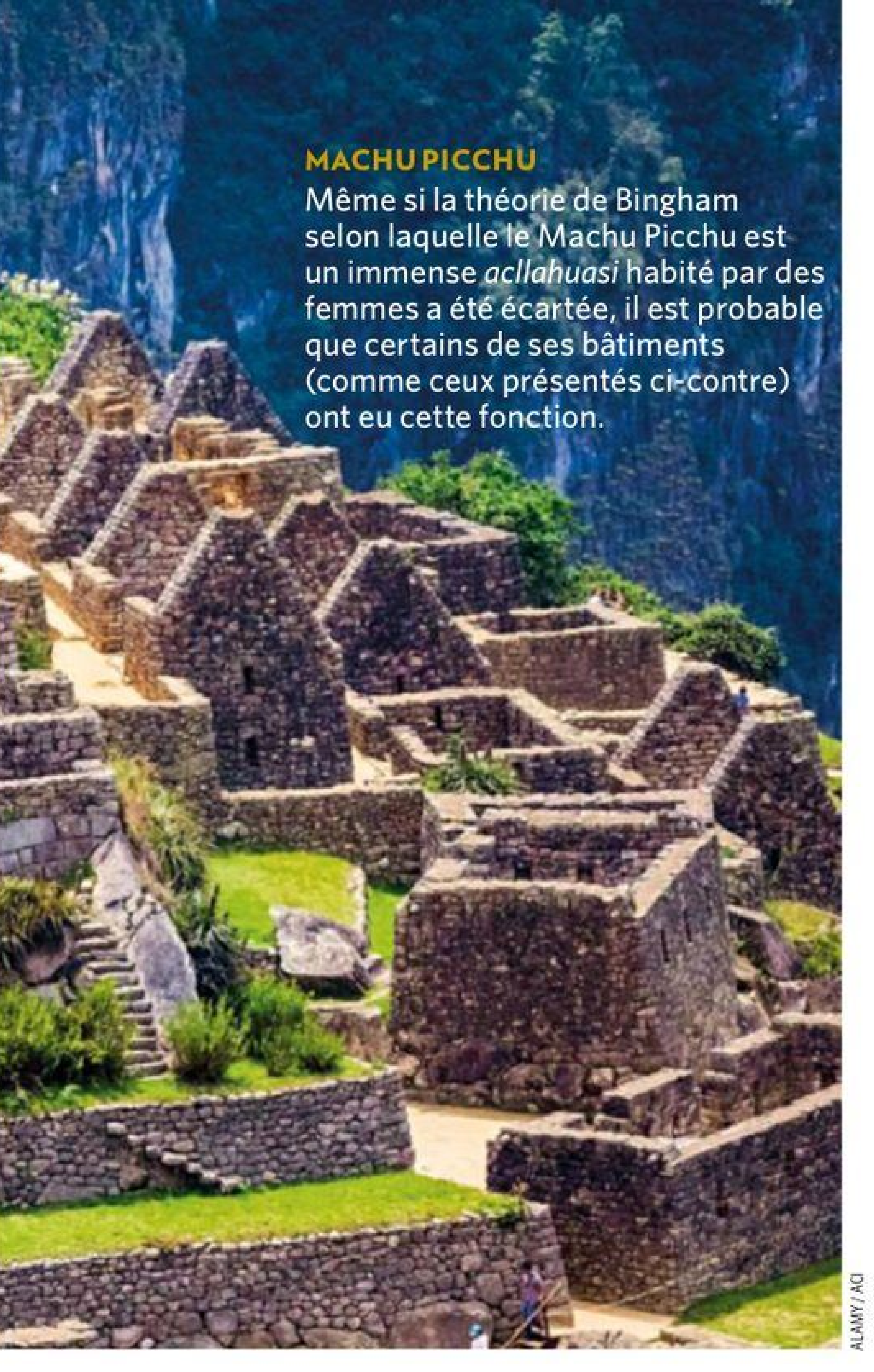


de conservation. Comme elles sont restées enterrées pendant des siècles dans des conditions de froid extrême, sans vent ni micro-organismes, elles comptent parmi les mieux conservées au monde. Cela a permis de les soumettre à des analyses scientifiques qui ont confirmé la véracité des informations réunies dans les sources écrites de l'époque coloniale. Par exemple, l'examen de leur régime alimentaire révèle une suralimentation au cours des derniers mois de vie. Cela certifie les informations fournies par les chroniqueurs, qui expliquent que lors de leur élection et au début de leur périple se déroule une grande fête avec de grands banquets.

De même, il a été prouvé que les enfants de Llullaillaco n'ont jamais souffert de malnutrition. Cette information est importante si on l'associe au fait que le garçon et la fillette présentent des déformations du crâne. Cette pratique était un signe de distinction dans l'élite andine. La déformation était réalisée lors des premiers mois de l'enfant, en lui attachant des planchettes de bois et des turbans pour modeler le crâne encore malléable. Comme la tête des adultes ne peut être déformée, la déformation crânienne implique donc un statut hérité. Le fait que les enfants de Llullaillaco présentent cette particularité et qu'ils n'aient jamais été mal nourris témoigne de leur statut social élevé, ce qui atteste les origines nobles des enfants choisis pour le rituel.

D'après les chroniqueurs, les enfants sacrifiés doivent avoir moins de 10 ans, ce qui est le cas de deux des momies de Llullaillaco. Néanmoins, comme dans d'autres *capacochas*, une jeune fille de 15 ans a également été découverte. Il pourrait donc s'agir d'une *aclla*

▼ CHAUSSURES ET CORDES EN LAINE
Parmi les nombreux objets enterrés avec les enfants de Llullaillaco se trouvent différents types de chaussures, telles que des sandales et des mocassins, et une fronde réalisée avec des cordes en laine découvertes près du garçon.
MARIA STENZEL / NG IMAGE COLLECTION



MACHU PICCHU
Même si la théorie de Bingham selon laquelle le Machu Picchu est un immense *acllahuasi* habité par des femmes a été écartée, il est probable que certains de ses bâtiments (comme ceux présentés ci-contre) ont eu cette fonction.

ALAMY / ACI



MUSEO NACIONAL DE HISTORIA NATURAL DE CHILE

LA MOMIE DE PLOMO

EN 1954, la momie d'un garçon de 8 ans sacrifié lors d'une *capacocha* est découverte au Cerro El Plomo au Chili, à 5 400 m d'altitude. On peut observer son visage peint en rouge et ocre et sa coiffure de plus de 200 tresses. Il porte également une coiffe surmontée de plumes de condor. Parmi son mobilier funéraire, des petites bourses en cuir contenant des cheveux et des ongles.

L'ENFANT DU CERRO EL PLOMO. *MUSÉE NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, SANTIAGO DU CHILI.*

(« choisie », en quechua). Dans l'Empire inca, il existait en effet une institution exclusivement féminine nommée l'*acllahuasi* ou « maison des femmes choisies », une résidence où étaient recluses les plus belles femmes de l'Empire, choisies par des fonctionnaires mandatés par l'Inca pour parcourir le territoire. Là, elles consacraient leur temps à la production de *chicha* et de textiles, ainsi qu'au culte des dieux. Vivre en chasteté au sein de l'*acllahuasi* permettait aux jeunes femmes d'être offertes aux dieux comme si elles étaient des enfants, car leur pureté sexuelle était préservée.

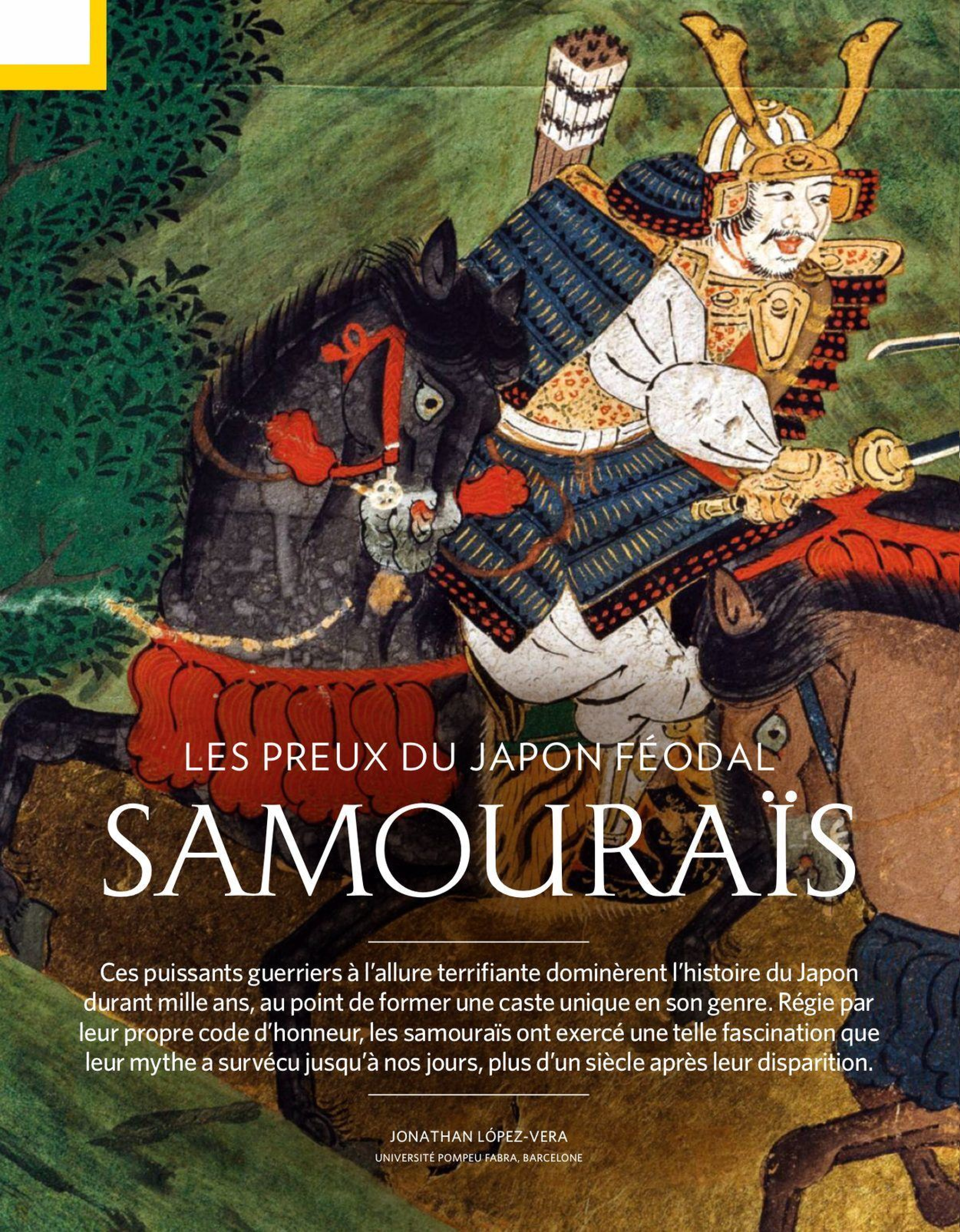
Une candidate parfaite

L'âge et l'état physique de la *Doncella* de Llullaillaco, qui ne possède qu'une imperfection (un grain de beauté sur le bras), font d'elle une candidate parfaite pour être une *aclla*. Toutefois, cette hypothèse n'a pu être confirmée que par les analyses biochimiques de la momie, qui ont montré que son régime alimentaire avait changé quelques années avant d'être sacrifiée : de totalement végétarien et centré sur la pomme de terre, il est passé à la consommation de maïs et de protéines animales, synonymes d'un régime alimentaire riche et exclusif. Ce changement indique que la jeune fille a été enfermée des années auparavant pour entrer à l'*acllahuasi*, où sa diète a changé jusqu'à son élection pour intégrer la cérémonie de la *capacocha*.

Grâce à la science, les momies de Llullaillaco ont répondu à de nombreuses questions sur les anciens rites incas. Il est certain qu'elles ont encore beaucoup de choses à révéler. Mais en attendant de nouvelles avancées scientifiques, nous les laisserons reposer au musée d'Archéologie de haute montagne de Salta, en Argentine, où les visiteurs peuvent les observer comme endormies, figées dans le temps, 500 ans après leur mort. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Incas, peuple du Soleil
C. Bernand, Gallimard (Découvertes), 2010.



LES PREUX DU JAPON FÉODAL

SAMOURAÏS

Ces puissants guerriers à l'allure terrifiante dominèrent l'histoire du Japon durant mille ans, au point de former une caste unique en son genre. Régie par leur propre code d'honneur, les samouraïs ont exercé une telle fascination que leur mythe a survécu jusqu'à nos jours, plus d'un siècle après leur disparition.

JONATHAN LÓPEZ-VERA
UNIVERSITÉ POMPEU FABRA, BARCELONE



DUEL DE SAMOURAÏS
Sur cette scène de la guerre de Genpei, au XIIe siècle, s'affrontent deux samouraïs montés à cheval, armés de longs sabres et revêtus de la cuirasse typique de leur caste. Peinture sur paravent, XVIIe siècle. *Musée Stibbert, Florence.*
DEA / ALBUM

À l'aube de leurs mille ans d'histoire, les samouraïs japonais constituaient de simples professionnels de la guerre comme il en a existé un peu partout dans le monde. Au fil du temps, ils ont toutefois bâti un ordre de guerriers sans pareil et fasciné au-delà de leurs propres frontières, même si le mythe éclipse souvent la réalité. Maîtres de l'archipel nippon pendant près de sept siècles, ils en ont marqué l'histoire et continuent d'en habiter l'imaginaire collectif.


DAGLI ORTI / AURIMAGES

▲ **NETSUKE EN IVOIRE**
Cet élément de la ceinture d'un kimono masculin représente un épisode de la vie du samouraï Minamoto no Yoshitsune. *Ashmolean Museum, Oxford.*

Pourtant révolue depuis la fin du XIXe siècle, l'ère des samouraïs a conservé une grande popularité auprès de la société japonaise. La littérature, le cinéma, les séries télévisées, la bande dessinée et même les programmes scolaires perpétuent la mémoire de nombreux guerriers, comme les grands seigneurs Takeda Shingen et Uesugi Kenshin, qui participèrent aux guerres civiles du XVIe siècle ; Oda Nobunaga et Tokugawa Ieyasu, qui unifièrent le pays entre le XVIe et le XVIIe siècle avec le concours de Toyotomi Hideyoshi ; le célèbre Miyamoto Musashi, qui s'illustra au XVIIe siècle dans le maniement du sabre et l'art du duel ; ou encore Sakamoto Ryoma et Saigo Takamori, qui perdirent tragiquement la vie à l'époque où le Japon entrait dans la modernité. Sur la longue liste des samouraïs japonais figurent également les cinq personnages mis à l'honneur dans le présent article : Minamoto no Yoshitsune, Tomoe Gozen, Kusunoki Masashige, Oda Nobunagaet Fukuzawa Yukichi.

AKG / ALBUM

Aujourd'hui encore, Minamoto no Yoshitsune (1159-1189) est l'un des personnages historiques les plus révérés des Japonais.

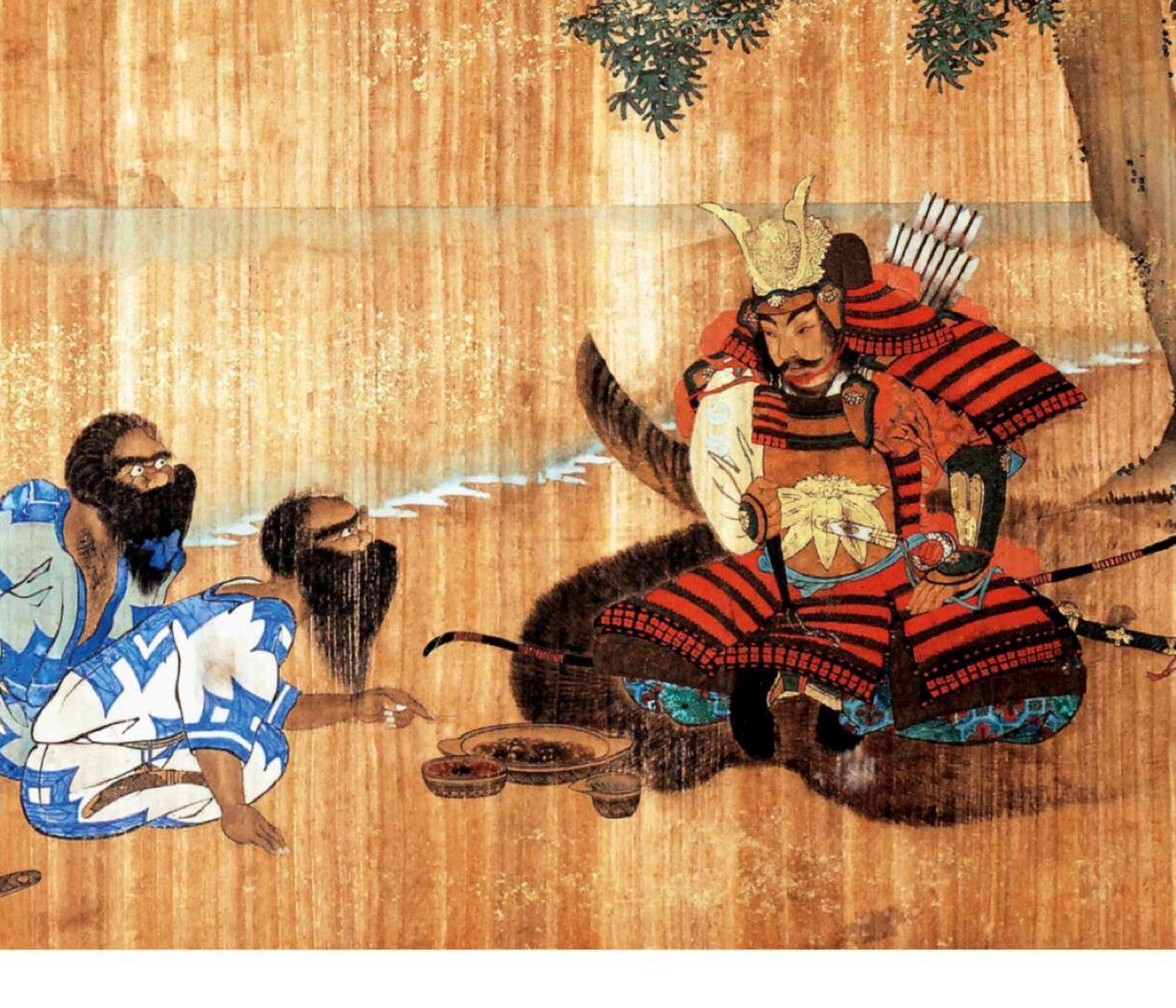
CHRONOLOGIE

GLOIRE ET FIN D'UNE CASTE

1185
Le shogun Minamoto no Yoritomo fonde à Kamakura le premier gouvernement établi par des samouraïs, qui dirigeront le pays pendant près de sept siècles.

1336
À la chute du shogunat de Kamakura succède une brève restauration impériale, suivie d'un second shogunat instauré par Ashikaga Takauji.

1588-1592
Le gouvernement établi par Toyotomi Hideyoshi réforme la caste des samouraïs, les seuls à pouvoir désormais porter l'épée.



Il n'avait que 1 an lorsque sa famille fut exécutée, comme l'exigeait la coutume, après la défaite de son père pendant la rébellion de Heiji ; seul épargné par l'ennemi avec deux de ses frères, ils furent séparés et condamnés à l'exil. Parmi les maigres informations dont on dispose au sujet de ses jeunes années, la légende raconte qu'il fut initié par un *tengu*, un esprit de la forêt mi-homme mi-corbeau, grâce auquel il passa maître dans l'art du combat et de la stratégie militaire.

▲ **YOSHITSUNE**
Le célèbre samouraï arrive à Hokkaido, l'île la plus septentrionale de l'archipel nippon. Peinture anonyme du XIXe siècle.

Un héros du XIIe siècle

En 1180 éclata la guerre de Genpei entre le clan des Minamoto, placé sous les ordres de son frère aîné Yoritomo, et le clan des Taira, responsable de la mort de leur père. Yoritomo passa les cinq années de ce conflit dans son quartier général de Kamakura, tandis que Yoshitsune s'illustra sur le champ de bataille en dirigeant les armées du clan des Minamoto et en remportant des victoires décisives, notamment aux batailles d'Awazu (1184) et d'Ichi no tani (1184), une

1603
Tokugawa Ieyasu fonde le shogunat des Tokugawa, le troisième et dernier de l'histoire du Japon, qui durera près de deux siècles et demi.

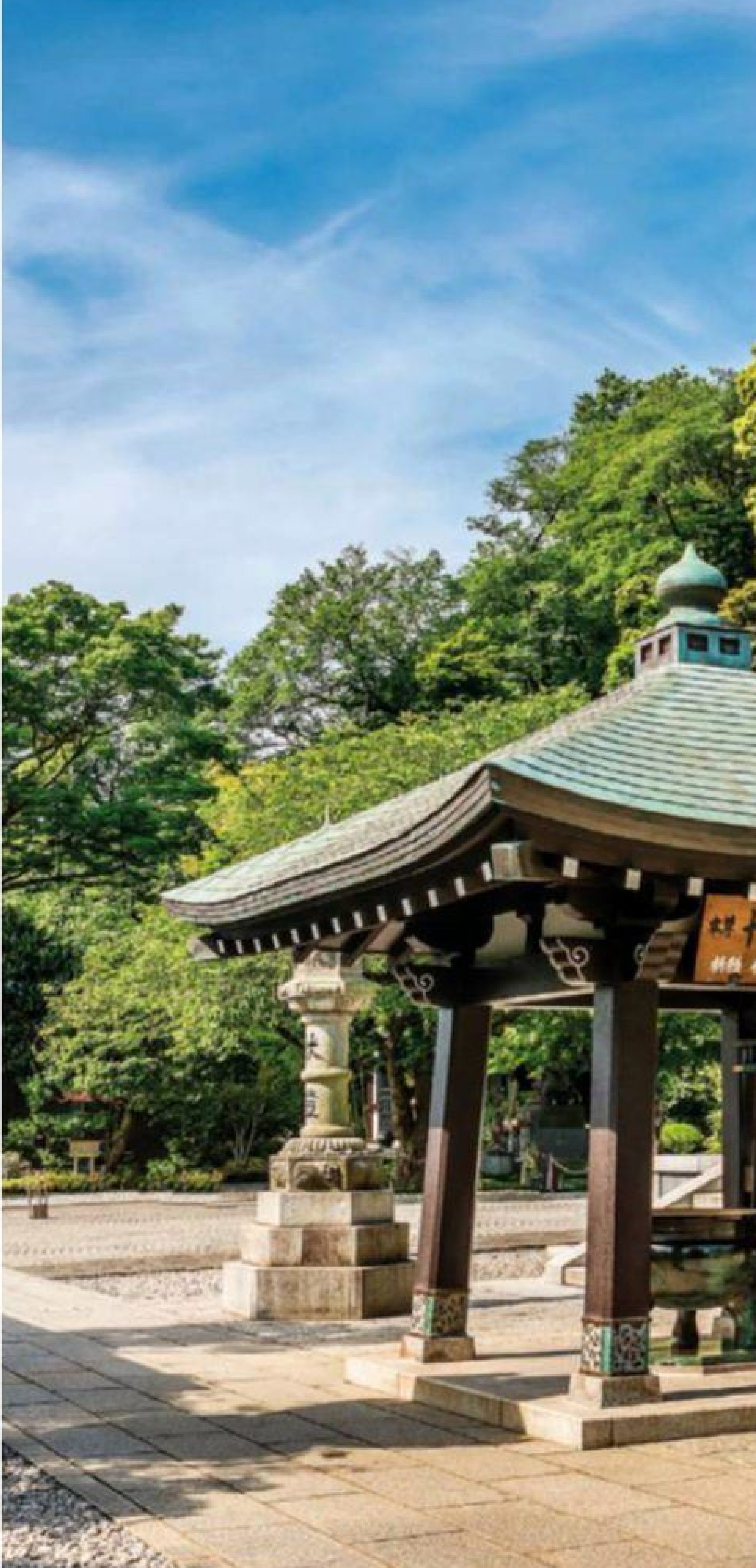
1868
La restauration de Meiji met fin au shogunat des Tokugawa et abolit du même coup l'ordre des samouraïs et l'ensemble de ses privilèges.

TOMOE GOZEN. PORTRAIT DE CAVALIÈRE ARMÉE REPRÉSENTANT CETTE FEMME SAMOURAÏ QUI COMBATTIT AUPRÈS DU CLAN DES MINAMOTO. GRAVURE DU XVIIIE SIÈCLE.

NÉE POUR LE COMBAT

DANS *LE DIT DES HEIKE* (*Heike Monogatari*), la femme samouraï Tomoe Gozen livra la bataille d'Awazu (1184) auprès du général Minamoto no Yoshinaka, qui perdit la presque totalité de ses hommes et la pria de se sauver : « [...] Tomoe ne fit même pas mine de s'en aller. Sans protester contre cet ordre sévère, elle voulut montrer à Kiso une dernière fois comment elle se battait. Immobile, elle attendit qu'un ennemi digne d'elle se présentât. Soudain parut un général à la tête d'une trentaine de cavaliers [...], doué d'une force prodigieuse. Tomoe fonça droit sur lui, [...] [l'étreignit] à bras-le-corps [...], appliqua la tête de l'ennemi si fortement [contre sa selle] qu'il ne pût se mouvoir, la lui trancha et la jeta à terre. Puis elle ôta son armure et partit pour les pays de l'Est. »


BRIDGEMAN / ACI



ALAMY / ACI

forteresse contre laquelle il mena un assaut inattendu, ou encore celles de Yashima (1185) et de Dan no ura (1185), qui mit fin à la guerre en anéantissant le clan ennemi.

Élevé par l'empereur au rang de shogun, c'est-à-dire de dirigeant militaire du Japon, Yoritomo commença par purger son clan de tout membre susceptible de lui porter ombrage, à commencer par son propre frère, qui lui avait pourtant fait remporter la guerre de Genpei et jouissait à ce titre d'une grande popularité et d'une brillante réputation. Après avoir évité une première attaque montée par le shogun pour le tuer, Yoshitsune partit se réfugier dans le nord du pays. Assiégé par une grande armée, il finit par se donner la mort en 1189. Afin de soustraire le héros



à son tragique destin, une légende — dénuée cependant de toute vraisemblance — voudrait que Yoshitsune soit parvenu à semer ses bourreaux, à fuir vers le nord du pays et à rejoindre le continent asiatique, où il se serait ensuite forgé une renommée internationale sous le nom de Gengis Khan.

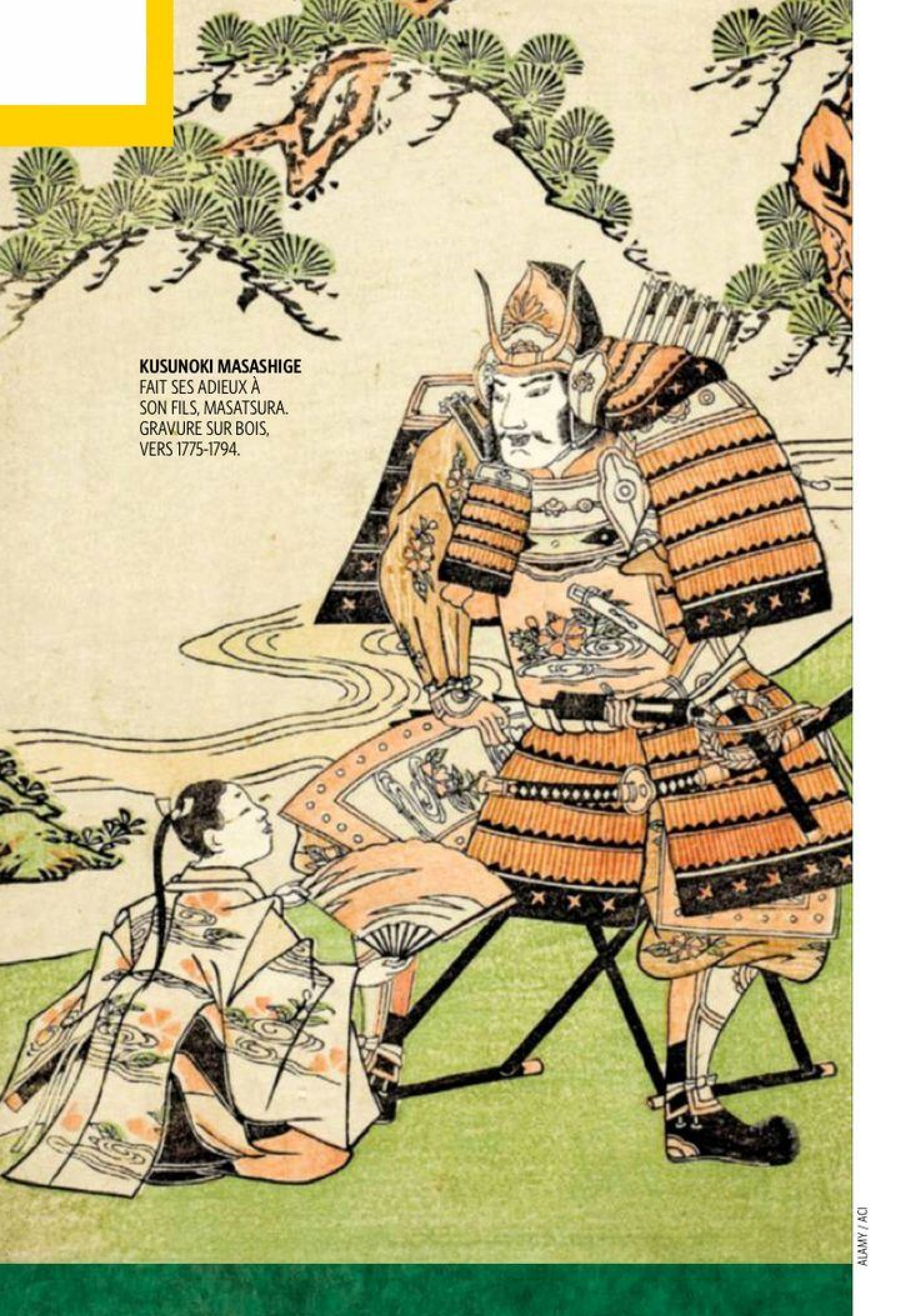
Tomoe Gozen, l'héroïne armée

Parmi les rares personnages féminins qui ponctuèrent l'histoire millénaire des samouraïs, on ne trouve pas seulement les épouses, les mères ou les filles de ces guerriers. De récents travaux archéologiques japonais révèlent en effet que des femmes auraient elles aussi pris les armes, en particulier aux époques les plus anciennes, avant qu'elles ne soient reléguées à la sphère domestique par le confucianisme chinois.

La plus célèbre de ces guerrières, dénommées en japonais *onna bugeisha*, fut incontestablement Tomoe Gozen (vers 1157-vers 1247), connue pour être la sœur du grand samouraï Imai Kanehira et la concubine ou l'épouse de l'illustre Minamoto no Yoshinaka, mais avant tout une combattante d'exception. L'une des plus fameuses épopées guerrières japonaises, *Le Dit des*

▲ TEMPLE HASE-DERA
C'est dans ce temple bouddhiste bâti non loin de Tokyo, dans la ville de Kamakura, que Minamoto no Yoshitsune établit son quartier général.

DE RÉCENTS TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES RÉVÈLENT QUE DES FEMMES, APPELÉES *ONNA BUGEISHA*, ONT ELLES AUSSI PRIS LES ARMES.



KUSUNOKI MASASHIGE FAIT SES ADIEUX À SON FILS, MASATSURA. GRAVURE SUR BOIS, VERS 1775-1794.

ALAMY / ACI

« TOI, MON FILS… »

AVANT DE LIVRER LA BATAILLE décisive de la rivière Minatogawa (1336) contre les Ashikaga, Kusunoki Masashige se rend auprès de son fils pour lui faire des adieux, qui inspireront plus tard un hymne patriotique entonné jusqu'en 1945 dans les écoles primaires du Japon (« Toi, mon fils… »). Écrasé en raison de son infériorité numérique et couvert de blessures, Masashige se réfugie avec son frère Masasue dans une ferme où ils choisissent de se donner la mort. Interrogé par Masashige sur sa dernière volonté, Masasue répond qu'il souhaiterait « renaître sept fois […] tel que je suis et détruire les ennemis impériaux ». Attribuée à Masasue, l'expression « consacrer sept vies au service de l'empereur » figure parmi les devises patriotiques du XXe siècle.

Heike, en dresse le portrait suivant : « Elle chevauchait aux lieux les plus dangereux et, armée, elle aurait affronté tout ennemi, eût-il été démon ou dieu. Un soldat pareil vaut une troupe de mille hommes. Aussi, en temps de guerre, […] maintes fois elle avait reçu un commandement et s'était souvent signalée par des prouesses qui la mettaient hors de pair. »

Pendant la guerre de Genpei, Tomoe combattit auprès de Minamoto no Yoshinaka. Elle y participa notamment à la bataille du mont Tonami (1184), où les Minamoto renversèrent le rapport de force en s'emparant de Kyoto, la capitale du pays, et à la bataille d'Awazu (1184), où elle ôta la vie à quelques illustres samouraïs avant d'être elle-même défaite par les troupes de Yoshitsune. La suite reste toutefois nébuleuse : si certaines sources affirment que Tomoe connut le même sort funeste que son frère et son compagnon, la plupart s'accordent toutefois à dire qu'elle s'en sortit vivante et se retira dans un monastère bouddhique, où elle vécut une existence paisible jusqu'à la fin de ses jours.

Le stratège Kusunoki Masashige

Alors qu'au début du XIVe siècle le shogunat fondé par les Minamoto commençait à montrer des signes de décadence, l'empereur Daigo II conspira en 1331 avec des samouraïs dissidents pour en précipiter la chute. Leur objectif fut atteint en 1333, lorsque Kusunoki Masashige (1294-1336), avec Nitta Yoshisada et Ashikaga Takauji, renversa le gouvernement (ou bakufu) établi à Kamakura. Trois ans seulement après la « restauration de l'ère Kemmu », Ashikaga Takauji rallia d'autres clans qui se sentaient lésés par le nouveau gouvernement pour mener cette fois-ci un soulèvement contre l'empereur Daigo II.

Certains samouraïs restèrent malgré tout fidèles à l'empereur, comme Kusunoki Masashige, qui en devint un homme de confiance. Passé maître dans l'art de la stratégie militaire, Masashige planifia un repli temporaire sur le mont Hiei pour esquiver les armées d'Ashikaga Takauji, qui s'approchaient de la capitale. Au contraire favorable à une confrontation directe, l'empereur lui ordonna de mener l'assaut sur l'ennemi. Masashige s'exécuta, pourtant certain que

ALAMY / ACI

la défaite les attendait et qu'il ne foulerait plus jamais le champ de bataille. Cinq heures après le début des hostilités, alors que toute perspective de victoire s'était déjà envolée, Masashige et les derniers résistants décidèrent de se donner la mort plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi.

Un modèle pour les kamikazes

Masashige fut présenté comme un rebelle et comme un traître lorsque Ashikaga Takauji s'empara de Kyoto et constitua son propre gouvernement, inaugurant ainsi le deuxième shogunat de l'histoire du Japon. Mais il fut réhabilité plus de cinq siècles plus tard, sous l'ère Meiji (1868-1912), qui le tira de l'oubli pour l'ériger en parfait exemple de loyauté inconditionnelle envers le chef suprême d'un régime impérial théoriquement rétabli. La montée du militarisme japonais dans les années 1930 et surtout l'entrée du pays dans la Seconde Guerre mondiale poussèrent quelques décennies plus tard la glorification de Masashige à son paroxysme, en le dépeignant comme une source d'inspiration pour les jeunes recrues, et plus particulièrement pour les pilotes kamikazes, disposés comme lui à s'élancer par loyauté vers une mort assurée.

▲ LE TEMPLE KORIN-IN
Ce sanctuaire bouddhiste appartient au Daitoku-ji (« temple de la Grande Vertu »), un complexe situé à Kyoto, l'ancienne capitale impériale.



CASQUE DE SAMOURAÏ
APPARTENANT À LA FAMILLE HONDA. *MUSÉE STIBBERT, FLORENCE.*

DEA / ALBUM

En réaction au faible pouvoir central exercé par le long régime shogunal des Ashikaga (1338-1573), le daimyo (seigneur local) Oda Nobunaga entreprit d'unifier le pays. Lorsqu'il se donna la mort, un général pourtant né d'une famille paysanne et sans patronyme lui succéda en 1582. Passé à la postérité sous le nom de Toyotomi Hideyoshi (1536-1598), celui-ci mena une vie édifiante et inédite dans un pays où le pouvoir avait toujours été détenu par une poignée d'illustres familles aristocratiques issues de la cour, du champ de bataille ou plus récemment de la classe politique. Non content d'être admis dans le milieu aristocratique, il s'y hissa aisément jusqu'aux plus hautes sphères, sans que sa condition sociale n'entrave en rien sa trajectoire : domestique du clan Oda pendant ses jeunes années, il n'en devint pas moins général de confiance de l'empereur, puis seigneur de plusieurs provinces conquises au nom de ce dernier.

SCALA, FLORENCE

▲ **UNE PANOPLIE DE SABRES**
De gauche à droite : un *handachi* (XIVe siècle), un *wakizashi* de l'époque d'Edo (XVIIe-XIXe siècles) et un *aikuchi* (XVIe siècle).



BRIDGEMAN / ACI

BATAILLE RANGÉE
Cette lithographie représente des samouraïs lançant l'assaut lors de la bataille de la passe de Shizugatake, qui opposa les partisans de Toyotomi Hideyoshi à ceux d'Oda Nobunaga en 1583.

Le pinceau remplace l'épée

À la mort d'Oda, assiégé par des rebelles dans un temple de Kyoto, son successeur parvint à le venger en l'espace de deux semaines, à reprendre la direction du clan Nobunaga Oda et à achever en moins de dix ans l'unification des deux derniers tiers du pays en privilégiant toujours la voie diplomatique. Après avoir assis sa domination sur l'ensemble du pays, Hideyoshi entreprit de conquérir la Corée et la Chine. Si cette expédition se solda par un échec, elle se révéla moins déraisonnable que la géographie de la région aurait pu le laisser augurer.

Contemporain de Philippe II d'Espagne, Toyotomi Hideyoshi pourrait être considéré comme l'homme le plus puissant de son époque : héritier du Japon de Nobunaga Oda, il jeta à son tour les bases du pays qu'il transmit à la dynastie shogunale des Tokugawa (1603-1867). Il serait aujourd'hui aussi connu que Napoléon si l'histoire était une discipline moins centrée sur l'Occident.

Les samouraïs ne s'illustrèrent pas tous dans d'épiques batailles. Entre 1615 et 1868, le Japon jouit d'une paix presque absolue, qu'aucune guerre ni conflit ne vient troubler, à l'exception de quelques révoltes paysannes. Bénéficiant d'un statut héréditaire et rétribués malgré le déclin de leurs fonctions guerrières, les samouraïs profitèrent de leur niveau d'instruction et du temps libre que conférèrent ces longs



siècles de paix pour devenir les lettrés de leur époque. En 1868, les réformes lancées par l'empereur Meiji poussèrent le pays dans la modernité, et le statut social des samouraïs fut aboli. L'élite intellectuelle de cette restauration réunissait, sans surprise, les membres de cette dernière génération née et éduquée dans des conditions privilégiées.

Fukuzawa, héraut de l'Occident

Parmi eux, le théoricien politique, écrivain et journaliste Fukuzawa Yukichi (1834-1901) exerça une forte influence sur le Japon de son époque. Issu d'une famille de samouraïs de rang inférieur, il fut envoyé très jeune en formation à Nagasaki, où les Hollandais possédèrent pendant plus de deux siècles le seul comptoir autorisé à commercer avec l'Europe. Il s'y consacra à l'étude de la culture hollandaise (*rangaku*), qui correspondait en réalité à l'étude des sciences occidentales. Il se lança par ailleurs dans l'apprentissage de l'anglais, après avoir constaté que le néerlandais n'était pas la langue employée pour communiquer avec le reste

TSUBA. GARDE DE SABRE EN FORME DE SERPENT DATANT DE L'ÉPOQUE D'EDO. XVIIIe SIÈCLE. *MUSÉE D'ART ORIENTAL EDOARDO CHIOSSONE, GÊNES.*

ALBUM

FUKUZAWA YUKICHI. PHOTOGRAPHIE DU SAMOURAÏ VÊTU D'UN KIMONO ET ARMÉ D'UN SABRE *WAKIZASHI*. 1862.

BRIDGEMAN / ACI



JUI-CHI CHAN / ALAMY / ACI

S'AFFRANCHIR DU PASSÉ

AU COURS DU XIXe SIÈCLE, Fukuzawa Yukichi n'est pas le seul samouraï à désirer s'ouvrir sur l'Occident. Heihachiro Togo, lui-même fils d'un samouraï au service d'un daimyo (seigneur local), en fournit un parfait exemple. Après avoir résisté au bombardement de la marine royale britannique contre Kagoshima, en août 1863, il part au Royaume-Uni pour y suivre une formation navale. À son retour au Japon, il devient l'amiral le plus prestigieux du pays et l'artisan de la victoire japonaise de Port-Arthur contre la Russie, en 1905. Lorsqu'il donne ses instructions, il pose un sabre de samouraï sur son bureau pour rappeler à ses commandants leur devoir de seppuku (ou suicide rituel par éventration) en cas de défaite.

du monde, auquel le Japon fut contraint de s'ouvrir au milieu du XIXe siècle. À son retour des États-Unis et d'Europe, où il fut envoyé en 1860 par le shogunat des Tokugawa, les ouvrages qu'il publia sur ces missions d'étude remportèrent un tel succès qu'il s'imposa comme le plus grand spécialiste japonais de l'Occident.

Fukuzawa, qui préconisait de réformer le système éducatif japonais, de l'éloigner du confucianisme chinois et de dispenser un enseignement bien plus pragmatique pour être en mesure de rattraper les puissances occidentales, fonda une école privée qui devint par la suite l'université Keio et qui occupe encore aujourd'hui le premier rang des établissements privés d'enseignement



supérieur au Japon. Il créa par ailleurs son propre journal, qui influença lui aussi les idées de son temps, pour y publier la plupart des textes qu'il rédigeait sur des sujets aussi variés que la politique nationale et internationale, l'éducation, l'économie ou les droits des femmes.

L'hallali de Saigo Takamori

Fervent défenseur des valeurs traditionnelles des samouraïs, Saigo Takamori mena en 1877 une farouche révolte contre le nouveau gouvernement et sa politique d'occidentalisation. Contrairement à lui, Fukuzawa était fermement convaincu que le Japon devrait se mesurer aux puissances occidentales pour avoir une chance de survivre à leur colonialisme vorace. On invoqua souvent cette position pour l'accuser d'avoir favorisé l'émergence du colonialisme japonais, qu'il rejetait pourtant dans ses propres écrits. Le plus éloquent symbole du précieux héritage qu'il laissa au peuple japonais réside peut-être dans l'impression de son portrait sur le plus gros billet de banque japonais, celui de 10 000 yens, entre 1984 et 2007. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Samouraïs
P.-F. Souyri et Saeki S., Arkhê, 2017.

Le Masque du samouraï
A. Fieschi, Éditions Philippe Picquier, 2014.

▲ **LA « PORTE DE LA FOUDRE »**
À Tokyo, capitale du Japon depuis 1868, se dresse dans le quartier d'Asakusa la *Kaminarimon*, une porte monumentale du Xe siècle. Détruite et reconstruite à plusieurs reprises, elle est devenue l'un des emblèmes du Japon médiéval.

De l'imaginaire à la réalité

CES FASCINANTS GUERRIERS

Port du sabre, idéal de conduite, cavaliers glorieux ou errants… Au simple mot de « samouraïs », les images surgissent. Parfois justes, souvent erronées. Douze questions pour démêler le vrai du faux.

CLAIRE L'HOËR
HISTORIENNE ET ÉCRIVAINE

1. Comment les samouraïs sont-ils apparus au Japon ?

La caste guerrière des samouraïs est liée à l'histoire de l'organisation politique du pays. Au milieu du IXe siècle, la famille des Fujiwara, appuyée sur des hommes d'armes, s'empare du pouvoir et relègue à l'arrière-plan l'empereur, figure sacrée et descendant de la déesse du Soleil. Au XIIe siècle, la domination des Fujiwara est contestée. Le chef de guerre Minamoto no Yoritomo s'empare à son tour du pouvoir et prend le titre militaire de shogun. Il s'appuie pour cela sur des seigneurs locaux, les daimyo, eux-mêmes entourés de soldats qui sont leurs vassaux : les samouraïs.

2. Le samouraï a-t-il des devoirs ?

Le samouraï doit se tenir prêt en permanence à partir à la guerre pour son seigneur et il doit effectuer des tours de garde au palais. Son idéal de conduite, le bushido, est exposé dans le *Hagakure*, recueil de paroles d'un samouraï du XVIIIe siècle, paru en 1906. Il repose sur la droiture, le courage, la bienveillance, la politesse, la loyauté et la maîtrise de soi. Le vrai guerrier ne doit pas montrer ses faiblesses. Les samouraïs ne sont pas tous riches et, lorsqu'ils ont faim, ils ne doivent jamais en faire état ; au contraire, ils doivent se curer les dents de manière ostentatoire, comme s'ils venaient de faire un bon repas. La mort n'est pas honteuse pour le samouraï, c'est la voie qu'il doit suivre. « Le suicide au moment de la défaite était la dernière carte que pouvait jouer le samouraï vaincu », explique Pierre-François Souyri, spécialiste français de l'histoire du Japon. *Le Dit des Heike*, une chronique du XIVe siècle, décrit la mort d'Imai no Shirô en 1183 : « Il plaça dans sa bouche la pointe de son sabre, se laissa tomber à la

▶ **UNE ARMURE PERFECTIONNÉE**
Takeuchi Keishu peint vers 1900-1910 ce samouraï sur son cheval, portant l'armure traditionnelle, faite de plaques de métal et de laque articulées.


PICTURES FROM HISTORY / BRIDGEMAN IMAGES

renverse du haut de son cheval et mourut transpercé par sa propre lame. »

3. Les samouraïs ont-ils gouverné le Japon ?

Plusieurs dynasties de guerriers ont gouverné le Japon à partir de l'effacement de l'empereur. Contrairement aux autres pays asiatiques, le Japon traditionnel n'a pas été gouverné par des lettrés ou par des administrateurs recrutés sur concours, comme c'est le cas en Chine. La puissance publique s'est appuyée au Japon sur la caste des guerriers. Plusieurs familles exercent le pouvoir depuis 1185 jusqu'en 1603, au moment où commence le dernier shogunat, celui de Tokugawa Ieyasu. Vainqueur à la bataille de Sekigahara en 1600, le fondateur de la dynastie Tokugawa parvient à mettre en place un régime stable et solide, qui va durer jusqu'en 1868. Il inaugure une période pacifique, mais durant laquelle le Japon se ferme au reste du monde. Considéré comme un des plus grands héros de l'histoire du Japon, Tokugawa Ieyasu se fait édifier un mausolée extraordinaire dans le village montagnard de Nikko, que les Japonais rêvent de visiter au moins une fois dans leur vie.

4. Les samouraïs faisaient-ils peur au reste de la population ?

L'éthique du samouraï ne l'empêche pas d'être un personnage d'une violence extrême. Quand les voyageurs portugais arrivent au Japon au XVIe siècle, ils décrivent une société aux mains d'hommes violents, traînant leur rapière dans la rue. Les samouraïs ont le monopole de la violence, puisqu'il est interdit aux autres catégories de la population de porter le sabre depuis la « chasse au sabre » menée par Toyotomi Hideyoshi en 1588. En 1629, un édit définit les droits des samouraïs et exige d'eux le port du sabre. Les gens du peuple doivent saluer le front dans la poussière le cortège d'un daimyo. Certains guerriers se comportent si mal qu'ils peuvent être renvoyés : ce sont les rônins (les « hommes flottants », en japonais), des samouraïs errants et sans maître. N'ayant plus de subsistance assurée, ils se livrent au pillage et aux razzias. Le XIVe siècle a également laissé la trace de samouraïs dévoyés, les



SUICIDE RITUEL.
UN SAMOURAÏ VAINCU S'APPRÊTE À ACCOMPLIR LE RITUEL DU SEPPUKU.

PETER NEWARK PICTURES / BRIDGEMAN IMAGES

SUIVRE LE *HAGAKURE*

« LA VÉRITÉ DE LA VOIE DU SAMOURAÏ, c'est la mort. Lorsque l'alternative entre vivre ou mourir se présente, il faut choisir, sans hésitation, la mort. [...] Certains disent que mourir sans avoir atteint son but est une mort de chien [...]. Nous sommes tous attachés à la vie. La plupart d'entre nous mènent leur existence en tâchant d'obtenir ce qu'ils aiment et d'éviter ce qu'ils redoutent. Mais échouer à atteindre son propre but et continuer de vivre, voilà la pire lâcheté. La juste voie est étroite et périlleuse. Ainsi, mourir sans savoir atteint son but est peut-être une mort de chien, un acte de pure folie, mais cela n'a rien de honteux. Cette vérité constitue le cœur de la voie du samouraï ! » Extrait de *Hagakure. La Voie du samouraï,* de Yamamoto Tsunetomo

akuto (« vauriens »). Leur maître étant dans l'incapacité de les récompenser avec des terres, ils se mettent à semer la terreur parmi les paysans. Cependant, dans cette société traditionnelle, chacun admet l'inégalité des statuts et l'idée que l'on doit rester à la place que le destin vous a assignée. Si le samouraï doit porter à l'extrême sa capacité à s'élever au-dessus de la souffrance physique, les gens du commun doivent porter à l'extrême la capacité à accepter les agressions perpétrées par les samouraïs armés, puisque c'est ainsi que fonctionne la construction sociale.

5. Le sabre est-il l'attribut propre au samouraï ?

Le samouraï se caractérise par le port non pas d'un sabre mais de deux : le *katana* (ou long sabre) et le *wakizashi* (ou sabre court) ; le premier est une arme d'attaque, tandis que le second est utilisé pour parer les coups. Les lames en étaient forgées par des métallurgistes extrêmement habiles. Mais le guerrier d'exception maîtrise également d'autres techniques. On peut encore voir aujourd'hui des démonstrations de tir à l'arc à cheval sur cible fixe ou mobile, qui rappellent les techniques de combat anciennes. De plus, les arts martiaux qui se pratiquent à mains nues ou avec un bâton sont également la spécialité des samouraïs, en particulier le kendo. En revanche, l'utilisation des armes à feu, qui existait au moment où l'archipel achetait des arquebuses aux marchands portugais durant la Renaissance, a disparu entre le XVIe et le XIXe siècle.

6. Le samouraï est-il uniquement un combattant ?

À partir de l'époque Tokugawa, les guerres sont de moins en moins fréquentes au Japon. Les samouraïs se transforment progressivement en intendants des grandes propriétés de leur seigneur et s'intéressent aux arts pratiqués à la cour de l'empereur : cérémonie du thé, art de disposer des fleurs, poésie, littérature et théâtre nô. À l'époque où la « voie du thé » atteint son apogée, certains grands seigneurs préfèrent recevoir en récompense



SUPERSTOCK / SIPA

de leurs victoires une œuvre d'art précieuse plutôt qu'un vaste territoire. Le vêtement et la mise d'un combattant revêtent également une grande importance. Le samouraï ne doit pas se laisser surprendre par la mort dans une tenue négligée.

7. Le samouraï est-il nécessairement un homme ?

Toute la famille du samouraï se rattache à la caste des guerriers. D'ailleurs, dans la société japonaise traditionnelle, seules ces lignées sont autorisées à porter un nom de famille. Comme le samouraï doit financer un matériel très coûteux, il n'a souvent qu'un enfant. Il peut arriver que ce soit une fille. Si elles sont rarement des combattantes, les filles de samouraïs sont formées à ne jamais perdre le contrôle de leur esprit ou de leur corps, même en dormant. Elles doivent se tenir allongées sur le dos, jambes rapprochées, la tête reposant sur un petit oreiller de bois. Pas question pour elles de s'étirer. Les marchands essaient de marier leur fils a une fille de samouraï, car cela permet à leurs enfants d'entrer dans cette caste plus prestigieuse. En 1947, Yamakawa Kikue, petite-fille de samouraï et militante communiste dans les années 1920, devient la première femme haut fonctionnaire au Japon.

8. Les châteaux sont-ils le symbole du pouvoir des samouraïs ?

Pour récompenser ses vassaux lors de victoires militaires, le shogun leur octroie des terres sur lesquelles ils prélèvent des impôts sous forme de riz. Ainsi les samouraïs obtiennent-ils leur subsistance de la part du daimyo dont ils dépendent totalement. Les fiefs s'organisent de manière pyramidale, sous l'autorité des grands seigneurs. Le pouvoir de ces derniers est visible dans le paysage à travers des châteaux spectaculaires, au pied desquels des villes apparaissent. Certains de ces châteaux sont encore visibles aujourd'hui, même si la plus grande partie des bâtiments a été reconstruite au fil du temps, comme il est de tradition au Japon. Les édifices étant majoritairement en bois, ils sont régulièrement réparés à l'identique. Le château d'Osaka a été

▲ **LE CHÂTEAU D'HIMEJI**
Appelée « château du Héron blanc », cette forteresse date du XVIe siècle. Elle servait de siège à un daimyo, un noble chargé de gouverner une province et au service duquel se mettaient des samouraïs.


HERITAGE IMAGES / LEEMAGE

▲ **L'EMPEREUR MODERNISATEUR**
L'ère Meiji s'ouvre en 1868 avec le début du règne de cet empereur qui lui a donné son nom et qui est vêtu ici d'un costume militaire occidental. Elle est marquée par la modernisation du Japon, époque de la fin des samouraïs.

totalement reconstruit. Celui de Matsumoto, reconnaissable à sa silhouette noire, est le plus ancien puisqu'il a été achevé en 1595. Le château du Héron blanc, à Himeji, a été construit au XVIe siècle par Toyotomi Hideyoshi selon un système tellement sophistiqué que personne n'a jamais osé l'attaquer. Son mode de construction lui a même permis de résister aux tremblements de terre les plus violents, comme celui de Kobe en 1995.

9. L'éthique du samouraï est-elle conciliable avec l'idéal de non-violence du bouddhisme ?

D'après Pierre-François Souyri, certains samouraïs sont persuadés d'avoir hérité dans le cycle des réincarnations d'un mauvais karma, qui les contraint à tuer, quand d'autres sont tout à fait conscients d'accomplir le mal. Les guerriers adoptent les techniques de méditation du bouddhisme zen, qui gomme par ailleurs la limite nette entre vie et mort. La religiosité des combattants reste extrême. Une légende raconte que, dans un palais, la négligence d'un samouraï entraîna un incendie qui mit en péril un célèbre portrait de Daruma, l'une des figures de Bouddha. Le samouraï fautif s'ouvrit le ventre avec son épée, enroula une de ses manches déchirées autour du rouleau peint et le glissa dans sa blessure béante afin de le protéger des flammes. On retrouva ainsi l'œuvre dans son corps calciné.

10. À quelle époque les samouraïs disparaissent-ils ?

En 1868, l'empereur Meiji reprend le pouvoir sur le shogun. Le Japon bascule dans une nouvelle ère. La capitale se fixe à Edo, rebaptisé Tokyo. En 1871, les fiefs, seigneuries et principautés sont abolis. Les samouraïs, séides du shogun, apparaissent désormais comme dangereux pour le pouvoir central. En 1876, les samouraïs doivent couper leur chignon, le port du sabre en public leur est interdit, et ils ne sont plus rétribués. Les plus pauvres d'entre eux se rallient à la révolution Meiji, dans l'espoir que la nouvelle société leur permettra de changer de statut et d'évoluer. Mais un certain nombre d'intellectuels guerriers cultivent la nostalgie de l'époque ancienne et de ses valeurs traditionnelles, suscitant quelques révoltes ponctuelles.

11. Les kamikazes sont-ils les derniers samouraïs ?

À partir de 1868, le Japon se militarise sur le modèle des puissances européennes industrielles, notamment de la Prusse, ce qui lui permet de remporter la victoire de Tsushima sur la Russie en 1905, à la grande surprise du reste du monde. Dès lors, la place des militaires s'accroît dans les sphères gouvernementales. Parmi les dirigeants et les professions supérieures du début du XXe siècle, on retrouve de nombreux descendants de samouraïs. Si, pendant la Première Guerre mondiale, le Japon choisit le camp des Anglais et des Russes, il se rapproche de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste dans

AFFICHE DE PROPAGANDE MONTRANT LE NAUFRAGE DE DEUX NAVIRES BRITANNIQUES. DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE, L'IMAGE DU SAMOURAÏ EST RÉCUPÉRÉE DANS UN BUT D'EXALTATION NATIONALISTE.

les années 1930 et attaque les États-Unis à Pearl Harbor en 1941. Dans cette guerre contre un puissant ennemi, le fantôme des samouraïs est appelé à la rescousse de la propagande de guerre. À partir de 1944, l'armée a recours à des kamikazes, pilotes qui vont s'écraser sur les navires militaires américains du Pacifique. Leur nom signifiant « vent divin » tire son origine de la victoire japonaise remportée au XIIIe siècle sur la flotte de Kubilaï Khan grâce à un typhon providentiel. Le seul point commun entre les samouraïs et les kamikazes est le défi lancé à la mort. Mais les tout jeunes kamikazes semblent avoir été rarement volontaires pour ces missions suicidaires.

12. Le samouraï préfère-t-il toujours la mort au déshonneur ?

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre d'observateurs étrangers pensent que les Japonais ne se rendront jamais et qu'une grande partie d'entre eux préféreront le suicide. Quelle n'est pas leur surprise en constatant qu'en août 1945, face aux troupes soviétiques, les officiers japonais désertent en masse, permettant à l'Armée rouge de faire plusieurs centaines de milliers de prisonniers en quelques jours. Une fois la défaite acceptée par l'empereur, les Japonais se plient aux contraintes imposées par l'occupant américain avec beaucoup de bonne volonté, accueillant les GI avec le sourire. Le respect de la hiérarchie inhérent à la mentalité nippone s'applique alors dans toute sa logique. Les Japonais ayant constaté que la puissance économique a donné la victoire aux Occidentaux et leur a conféré le respect du reste du monde, ils décident d'essayer de les égaler après 1945, comme ils l'ont fait en 1868, et ils se lancent dans la compétition économique. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Voie du samouraï
Y. Tsunetomo, Presses du Châtelet, 2010.

Les Guerriers dans la rizière. La grande épopée des samouraïs
P.-F. Souyri, Flammarion, 2017.

Sekigahara. La plus grande bataille de samouraïs
J. Peltier, Passés composés, 2020.



PETER NEWARK MILITARY PICTURES / BRIDGEMAN IMAGES

GLOSSAIRE

Akuto : « vauriens », samouraïs dévoyés au XIVe siècle.
Bushi : guerrier.
Bushidan : horde de guerriers armés.
Bushido : la voie du guerrier, l'idéal de conduite traditionnel des Japonais.
Daimyo : grand seigneur.
Dojo : salle d'entraînement aux arts martiaux.
Han : territoire sous le contrôle d'un daimyo, fief.
Hoko : service dû par le vassal à son suzerain, service militaire, tour de garde.
Ninja : combattants de l'ombre, auxiliaires du shogun chargés des basses œuvres.
Rônin : « celui qui flotte », ancien guerrier licencié par son maître, exclu de l'ordre des samouraïs.
Samouraï : celui qui sert.
Seppuku (ou hara-kiri) : suicide ritualisé des guerriers.
Shogun : général gouvernant le Japon à la place de l'empereur.

LA RENAISSANCE DU SAMOURAÏ



LA FASCINATION DE L'ANCIEN TEMPS
À la fin du XIXe siècle, Felice Beato réalise de nombreux clichés de samouraïs vêtus de leur armure, comme sur cette photographie de 1869.
WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

À la fin du XIXe siècle, en plein tourbillon de la modernisation, les samouraïs s'évanouissent dans le passé révolu du Japon. Mais ils vont hanter les esprits. En Occident comme au Japon, ils deviennent le symbole de l'identité nippone. Pour le meilleur et pour le pire.

CLAIRE L'HOËR
HISTORIENNE ET ÉCRIVAINE

Le Japon est demeuré fermé au reste du monde jusqu'en 1868, date à laquelle l'empereur Meiji décida d'ouvrir son pays à l'Occident sous la pression internationale. Jusqu'alors, les échanges étaient limités à l'essentiel, principalement aux flux commerciaux de produits dont l'archipel avait besoin. Quelle n'a donc pas été la surprise des équipes de conservation du château de Versailles lorsque, à l'occasion de la restauration du plafond peint de la galerie des Glaces, entre 2004 et 2007, on a découvert, parmi les différents trophées militaires représentés, une armure de samouraï sous la couche de vernis noircie par les ans…

On ne garde pourtant le souvenir d'aucune ambassade japonaise auprès du Roi-Soleil au XVIIe siècle. En cherchant dans les réserves du musée de l'Armée, à l'hôtel des Invalides, parmi les quelques armures de samouraïs précieusement conservées est apparue celle, noir et rouge, qui a servi de modèle pour le château de Versailles. D'où vient-elle ? Mystère… Mais elle est bel et bien répertoriée dans les collections royales depuis 1673. L'objet a été jugé suffisamment pittoresque par le peintre Charles Le Brun pour figurer parmi les armes représentées dans le château.

Dès cette époque, le samouraï fascine l'Occident par sa tenue extravagante, censée terrifier l'ennemi. On la retrouve sur les photographies prises de 1864 à 1869 par Felice Beato, l'un des premiers photographes européens qui rapportent du Japon des clichés colorisés, dont certains représentent les fameux samouraïs, encore nombreux dans l'archipel. Les photographies font écho aux estampes collectionnées par des peintres comme Monet, intéressés par les canons de l'art extrême-oriental. Si l'apparence des armures des samouraïs est impressionnante, ce n'est pas leur caractère le plus important. Elles ont ceci de remarquable que la souplesse de leurs morceaux de métal et de laque articulés facilite les mouvements du combattant, contrairement aux armures rigides portées en Occident jusqu'à la fin du Moyen Âge.

Des maîtres d'armes exceptionnels

Car le samouraï est d'abord un guerrier exceptionnel : il maîtrise diverses techniques d'arts martiaux à un haut degré d'excellence, il sait se battre avec un sabre ou avec un bâton et il monte si bien à cheval qu'il peut tirer une flèche sur une cible tout en chevauchant. C'est ce que l'on voit dans l'un des plus célèbres films japonais, *Les Sept Samouraïs*, réalisé par Akira Kurosawa. Ce film, qui a imprégné l'imaginaire non seulement des Japonais mais aussi des Occidentaux, montre également d'autres aspects de la philosophie samouraï. Le film a été distribué en 1954, peu de temps après la fin de l'occupation américaine de l'archipel nippon à la suite de la Seconde Guerre mondiale. Il a connu un tel succès aux États-Unis que le réalisateur John Sturges en a fait une nouvelle version en 1960 sous le titre *Les Sept Mercenaires*.

L'histoire en est simple : sept combattants désœuvrés et marginaux décident de mettre leur courage et leurs techniques de combat au service de

FEMME SAMOURAÏ SUR UN CLICHÉ DU XIXE SIÈCLE.

D HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES


BRIDGEMAN IMAGES

▲ DE TOKYO À HOLLYWOOD
Sorti en 1960, *Les Sept Mercenaires* (ci-dessus) s'inspire du film d'Akira Kurosawa *Les Sept Samouraïs,* qui rencontra un énorme succès au Japon après la Seconde Guerre mondiale.

villageois harcelés par des bandits. La phase de recrutement où le plus sage des samouraïs tente de convaincre d'autres guerriers de le rejoindre dans cette mission impossible est devenue un classique du cinéma d'action. Sept personnages aux caractéristiques disparates s'unissent dans une équipe improbable. Leur esprit combatif et déterminé ne les exempte pas d'une certaine bassesse quand ils arrivent dans le village. Samouraïs sans maîtres dans la version japonaise, cow-boys dévoyés dans la version hollywoodienne, ils acceptent de se battre contre de la nourriture ou contre de l'argent. Mais, dans les deux cas, ils vont suivre un chemin de rédemption en acceptant de mourir pour une cause juste sans espoir de récompense. Leurs personnages accèdent alors à une autre dimension et deviennent de véritables héros à la noblesse indiscutable. En effet, être un samouraï ne consiste pas seulement à revêtir une armure et à combattre ; il s'agit aussi de se plier à des règles de vie de nature chevaleresque, exposées dans le livre de Yamamoto Tsunetomo, *Hagakure* (*La Voie du samouraï*), datant du XVIII[e] siècle et paru en 1906.

L'ÉCRIVAIN YUKIO MISHIMA, FASCINÉ PAR LES SAMOURAÏS, A MIS SA PROPRE MORT EN SCÈNE PAR L'ANCESTRAL RITUEL DU SEPPUKU.

Dans les films, les paysans sont toujours représentés en groupe compact et solidaire, alors que le samouraï est une figure solitaire et individuelle. Ce dernier aspect est poussé à son paroxysme dans le film où Jean-Pierre Melville met en scène Alain Delon en 1967. *Le Samouraï* est une œuvre pour laquelle les Japonais ont une immense admiration, car ce qui auréole le héros, c'est la recherche de l'honneur absolu jusqu'à la mort sans contrepartie. Vêtu d'un imperméable aux épaules rigides qui fait penser à une armure et coiffé d'un chapeau qui pourrait être un casque de combat, Alain Delon incarne le personnage jusque dans son esthétique. En 1999, il va inspirer à son tour Jim Jarmusch pour le film *Ghost Dog*, dans lequel Forest Whitaker campe un tueur à gages animé par les règles du *Hagakure* et proche de la nature à travers les animaux qu'il comprend et qu'il défend — autre trait japonais tiré du shintoïsme. Enfin, en 2003, Quentin Tarantino

donne à Uma Thurman dans *Kill Bill* un rôle de samouraï féminin mémorable, pratiquant la vengeance par le sabre.

Ce sont en partie ces chefs-d'œuvre du cinéma qui ont inspiré des créateurs de mangas, ces bandes dessinées japonaises très populaires auprès de la jeunesse occidentale. Usagi Yojimbo, le lapin samouraï, est une créature réunissant les performances du combattant, la philosophie du Japon traditionnel et le rôle dévolu aux animaux sauvages dans l'imaginaire nippon. Quant au jeu vidéo, il s'inspire à la fois de la littérature traditionnelle japonaise et de l'histoire du pays avant l'ère Meiji et l'interdiction de la caste des samouraïs. Un des plus connus d'entre eux s'intitule *Total War: Shogun*.

Sous l'influence du *Hagakure*

Quels éléments différencient le samouraï, guerrier exceptionnel attaché à son seigneur et capable d'actions généreuses, du chevalier chrétien ? Pourquoi le personnage fascine-t-il des cinéastes, des photographes, des écrivains occidentaux ? La romancière Stéphanie Hochet a publié en 2020 le roman *Pacifique*, qui imagine le destin d'un des derniers samouraïs, un jeune kamikaze de la Seconde Guerre mondiale. Si les œuvres de Yukio Mishima ont permis à cette écrivaine d'ouvrir la porte de la littérature japonaise, le destin de cet auteur de génie l'a également interloquée : élevé par une grand-mère admirative des règles ancestrales du Japon, Mishima connaissait aussi bien la civilisation japonaise que la culture occidentale. Fasciné par les samouraïs, il a mis en scène le rituel de la mort volontaire dans une nouvelle, *Patriotisme*, mais aussi dans un film tiré de cette nouvelle, et surtout à la fin de sa propre existence. En 1970, après être entré illégalement dans le quartier général du ministère de la Défense et avoir prononcé un discours devant 800 soldats pour leur rappeler les règles du Japon traditionnel, Mishima procède au suicide rituel par éventration, le . L'acte crée une vague de stupeur à la fois en Orient et en Occident : Mishima était un écrivain nobélisable depuis la parution du *Pavillon d'or*.

Le philosophe français Maurice Pinguet s'est intéressé à ce rituel dans son livre *La Mort volontaire au Japon* (1984). L'idée que le samouraï ne considère pas la vie comme la valeur suprême, contrairement au chevalier chrétien de l'imaginaire médiéval, fascine les Occidentaux. La vie sans honneur n'a pas cours pour lui. Dans une société où le pardon n'existe pas, le *Hagakure* explique qu'« en ce qui concerne la valeur martiale, il est plus méritoire de mourir pour son maître que d'abattre un ennemi ». La voie véritable du samouraï, c'est la mort. En réalité, notre fascination pour le samouraï provient probablement de l'exact renversement de valeurs qu'il représente pour nous : son éthique face à la mort est le négatif de celle du chevalier. Mishima avait écrit dans un ouvrage de 1967 : « Le *Hagakure*, dont j'ai fait mon guide spirituel de tous les instants, constitua le fondement de mon sens moral et donna à ma vie le moyen de se réconcilier avec elle-même. » La romancière Marguerite Yourcenar, fascinée par sa dimension esthétique, affirmait en 1981 dans une émission littéraire que « la mort de Mishima est l'une de ses œuvres, et la plus soigneusement préparée de ses œuvres ».

JULES BRUNET, GUERRIER JAPONAIS D'ADOPTION

Né à Belfort en 1838, ce polytechnicien fait ses débuts dans l'expédition mexicaine qui a lieu sous Napoléon III. En 1866, il est envoyé au Japon pour instruire l'armée du shogun selon les méthodes occidentales, au moment de l'ouverture du pays. Mais le shogun est désavoué par l'empereur du Japon et perd tout pouvoir. Qu'importe ! Obéissant à son sens de l'honneur et de l'amitié, Brunet rejoint la garde personnelle des samouraïs du shogun et participe en 1868 à la bataille de Hakodate contre l'armée de l'empereur. Quand le shogun capitule, Brunet parvient à s'enfuir sur un navire français. Installé en France, il sera décoré par l'empereur en 1895 pour son comportement héroïque, mais d'un autre âge…

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Mort volontaire au Japon
M. Pinguet, Gallimard, 1991.

Le Japon moderne et l'éthique samouraï
Y. Mishima, Gallimard, 1985.

ROMAN

Pacifique
S. Hochet, Rivages, 2020.



LE ROI DE TYR
Hiram Ier contribua à l'édification du Temple de Jérusalem en livrant du bois à Salomon, dont il reçut du blé et de l'huile en contrepartie. Ici, il dirige la coupe du bois. Gouache de John Millar Watt, xxe siècle.
LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN / ACI

UNE PUISSANCE NAVALE
Des marins et des bateaux phéniciens participèrent aux expéditions commerciales organisées par les deux rois. Page suivante, un pendentif en forme de navire de guerre phénicien d'environ 400 av. J.-C.
DAGLI ORTI / CORBIS / CORDON PRESS



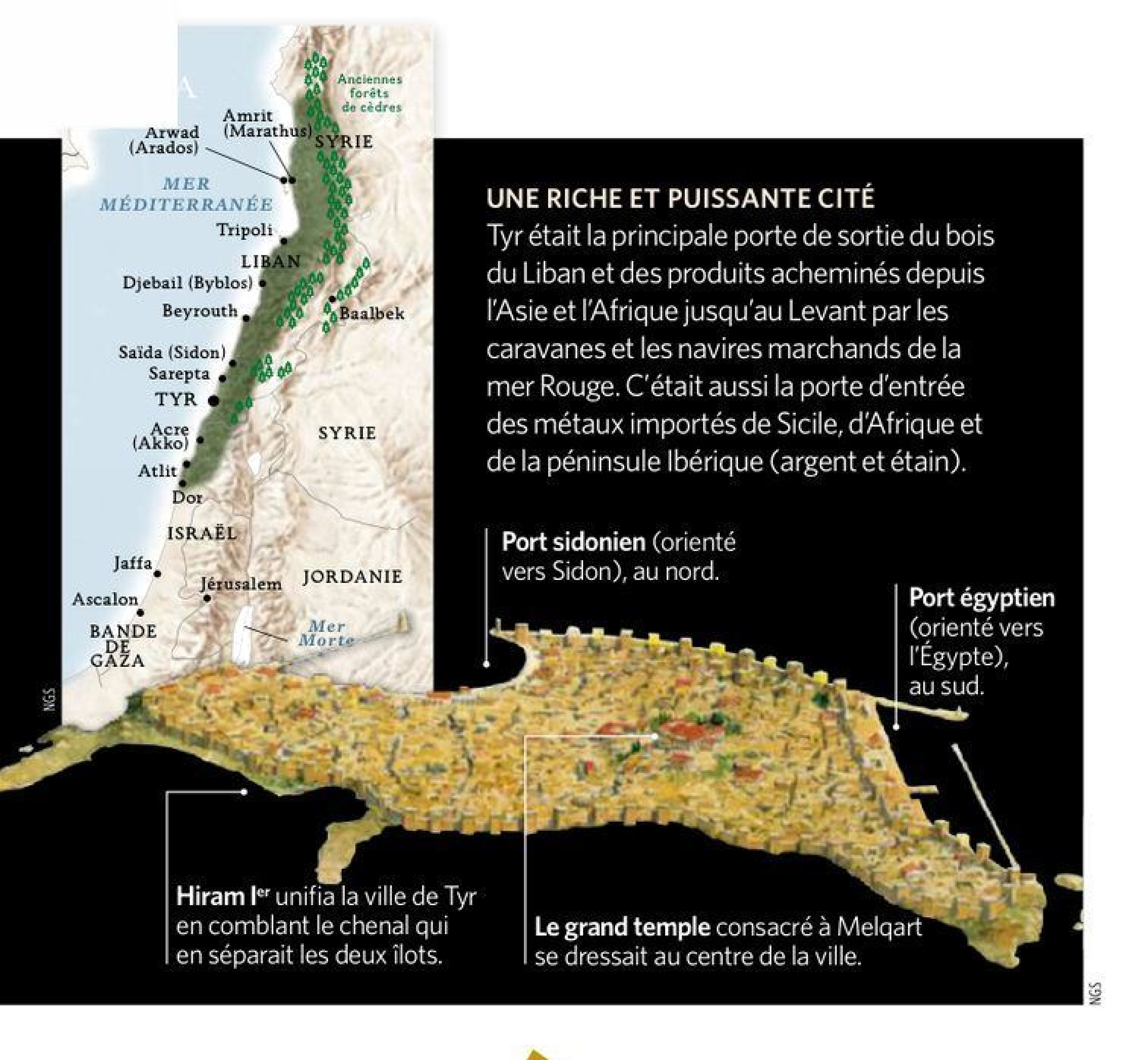
Un souverain bâtisseur

HIRAM DE TYR

On le connaît surtout à travers les textes de l'Ancien Testament et ses relations avec Salomon, roi d'Israël. Mais que sait-on au juste d'Hiram Ier, le monarque qui forgea la prospérité de la cité phénicienne ?

FRANCIS JOANNÈS

PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE ANCIENNE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



▲ UNE PRESQU'ÎLE
Tyr demeura insulaire jusqu'à sa conquête par Alexandre le Grand, en 332 av. J.-C., qui la relia au continent en y construisant une digue.

SOUS LES AUSPICES DE MELQART
Ces colonnes appartenaient au temple de Melqart, la divinité tutélaire des Tyriens, bâti à l'époque romaine.

JOEL CARILLET / GETTY IMAGES

À partir du début du IIe millénaire av. J.-C. se sont développées sur la côte du Levant des cités marchandes dont l'activité principale était liée à la mer. Cependant, ce n'est qu'après le XIIe siècle av. J.-C. et la grande déflagration qui affecte alors le Proche-Orient méditerranéen que la Phénicie et ses cités maritimes émergent du chaos provoqué par le passage destructeur des « Peuples de la Mer ». Celui-ci a entraîné le repli de l'Égypte, qui avait longtemps établi sa tutelle sur cette région. Les plus riches et les plus célèbres des villes phéniciennes (Byblos, Arwad, Sidon, Tyr, Beyrouth), qui sont installées sur les seuls sites portuaires accessibles de cette zone, profitent aussi de la proximité des forêts de cèdres du Liban, à même de fournir un abondant bois de construction navale. Elles ont ainsi établi des relations maritimes anciennes et régulières avec l'Égypte ou Chypre, et développé un artisanat prospère dont elles exportent les productions de luxe. Depuis la fin du XIIe siècle av. J.-C., les cités-États phéniciennes ont aussi éveillé l'intérêt de l'Empire médio-assyrien de Mésopotamie, et elles ont reçu la visite de certains de ses rois. Tout en préservant leur indépendance, elles leur fournissent des tributs somptueux et y trouvent un débouché commercial.

À cette époque, Tyr — dont le nom (Sor ou Sour) signifie « le rocher » — n'est pas encore une cité de premier plan ;

CHRONOLOGIE

LA GLOIRE DE TYR

1200 AV. J.-C.

Les attaques des **Peuples de la Mer** ruinent l'Empire hittite et plongent l'Égypte dans une profonde crise, mais favorisent l'essor de Tyr et du royaume unifié par David autour de Jérusalem.

980-970 AV. J.-C.

Hiram Ier accède au pouvoir. En s'alliant avec Israël, il prend le contrôle des routes commerciales qui relient Tyr à la **mer Rouge** et génère une grande partie des richesses nécessaires à la rénovation de la cité.

LE ROI SALOMON. MOSAÏQUE DE SAINT-MARC DE VENISE. XIIIe SIÈCLE.

SCALA, FLORENCE



LA GENÈSE DE LA CITÉ

TYR AVANT LE ROI HIRAM

Historien grec du Ve siècle av. J.-C., Hérodote rapporta que Tyr avait été fondée vers 2700-1680 av. J.-C. par des habitants de la cité de **Sidon,** située à une quarantaine de kilomètres plus au nord. Encore perceptible dans le toponyme « Sour » (l'actuelle ville libanaise où s'étendait l'antique cité), son toponyme original « Sor » évolua sous la forme de « Sour-ri » chez les Assyriens, puis de « Tyros » chez les Grecs. Tyr fut ensuite détruite par les Hyksos et conquise par les Égyptiens, qui la dominèrent pendant plusieurs siècles. Vers 1200 av. J.-C., les **Peuples de la Mer** dévastèrent les cités d'Ougarit, de Byblos et de Sidon ; ils s'attaquèrent également à l'Égypte, permettant ainsi à Tyr d'accéder à l'indépendance et de devenir la principale puissance de la région syro-palestinienne. Hiram profita de cette conjoncture pour asseoir l'influence politique de Tyr dans la région, qui se manifesta par son ascendant sur les souverains d'Israël et par l'expansion géographique de la cité.

elle est éclipsée par sa voisine septentrionale, la puissante Sidon, dont le port peut abriter jusqu'à 50 bateaux. Mais au début du Xe siècle av. J.-C., les rois de Tyr jettent les bases d'un développement politique et commercial qui va en faire l'une des plus puissantes cités phéniciennes.

L'essor de la cité phénicienne

Ces souverains ne sont connus que par des sources très postérieures : les textes bibliques et l'œuvre de Flavius Josèphe, au Ier siècle apr. J.-C. Celui-ci fait commencer cette dynastie avec le roi Abi-Baal, dont le fils, Hiram Ier, aurait régné à partir de 980-970 av. J.-C. environ et serait contemporain des rois d'Israël David et Salomon.

Sous son règne, Tyr aurait connu une large extension de son territoire par la réunion en un seul ensemble des deux îles qui formaient le site originel de la cité. Sur ce nouveau territoire urbain, Hiram aurait fait ériger des temples pour les dieux de Tyr : Melqart, Astarté (figure locale de la déesse mésopotamienne Ishtar) et Balshamin. Il aurait aussi agrandi les deux ports originels, orientés l'un au nord vers Sidon, l'autre au sud vers l'Égypte. Ce début du Xe siècle av. J.-C. est aussi

▼ LA PLUS PUISSANTE FILLE DE TYR
D'après le mythe, Carthage aurait été fondée en 814 av. J.-C. par une princesse tyrienne, Didon, sur la côte de l'actuelle Tunisie. Ci-dessous, cuirasse carthaginoise à l'effigie de la déesse Tanit.



DAGLI ORTI / CORBIS / CORDON PRESS

936 AV. J.-C.

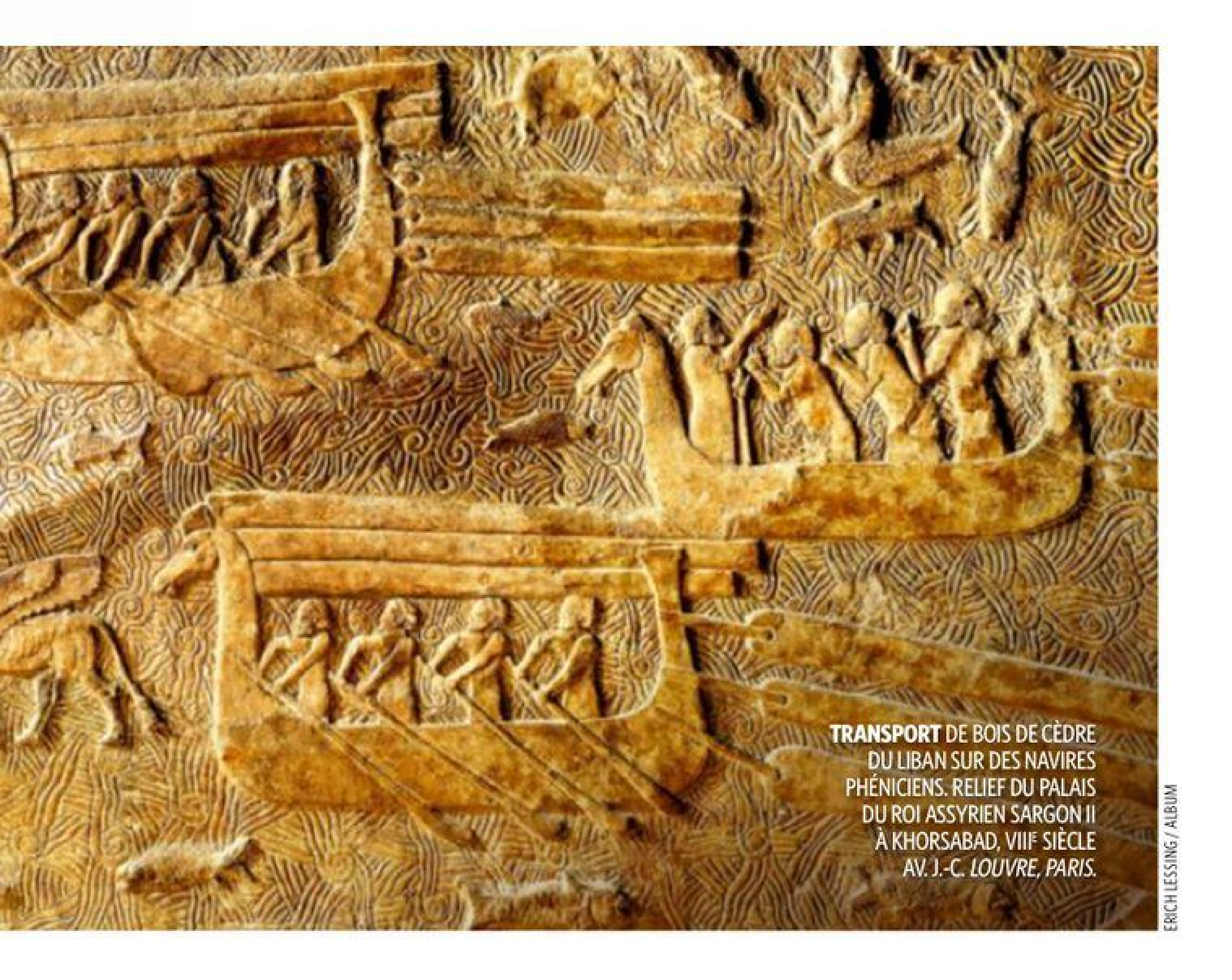
À la mort d'Hiram, son fils **Baléazar** lui succède. Vers 953, celui-ci est remplacé par son fils **Abdastratos,** assassiné neuf ans plus tard par les fils de sa nourrice. Sa disparition précipite l'extinction de la dynastie.

887 AV. J.-C.

Ithobaal arrive au pouvoir après une période de luttes intestines. Il poursuit la politique d'expansion commerciale d'Hiram et maintient l'alliance avec Israël face à la menace **assyrienne.**

IXE SIÈCLE AV. J.-C.

Tyr cherche de nouveaux marchés en **Occident.** Elle y fonde de nombreuses colonies, dont **Carthage,** mais passe sous le contrôle de l'Assyrie au VIIIe siècle av. J.-C.



TRANSPORT DE BOIS DE CÈDRE DU LIBAN SUR DES NAVIRES PHÉNICIENS. RELIEF DU PALAIS DU ROI ASSYRIEN SARGON II À KHORSABAD, VIIᵉ SIÈCLE AV. J.-C. *LOUVRE, PARIS.*

ERICH LESSING / ALBUM

LE TEMPLE DU ROI SALOMON

D'après la tradition biblique, le roi David projeta de bâtir un temple à Jérusalem pour y abriter l'arche d'alliance et les Tables de la Loi. Son fils et successeur Salomon en réalisa la construction avec l'aide du roi de Tyr, qui lui fournit des matériaux et lui envoya des artisans. S'il ne reste aucun vestige de ce monument détruit en 586 av. J.-C. par les Babyloniens, on sait qu'il comprenait trois salles : un vestibule *(oulam)*, une salle principale *(hekal)* et un sanctuaire sacré *(debir)* où reposait l'arche, sur la pierre où Abraham s'apprêta à offrir son fils Isaac en sacrifice.

FERNANDO BATISTA / NGS

▼SUR LES CÔTES CHYPRIOTES
Hiram fonda également des comptoirs sur l'île de Chypre, dont il prit peut-être le contrôle. Ci-dessous, temple miniature en terre cuite représentant la divinité du foyer et provenant de la cité d'Idalion, à Chypre. VIIᵉ siècle av. J.-C.



E. LESSING / ALBUM

le moment où des innovations techniques dans la construction navale (quille, gouvernail, voile) permirent de mieux maîtriser les allures de vent et de se risquer en haute mer. Les Phéniciens en profitèrent pour se lancer dans des expéditions maritimes lointaines.

Des cadeaux diplomatiques

Au moment où se développe cette puissance de Tyr tournée vers la mer, se met en place au sud le royaume unifié d'Israël, sous l'égide de David, puis de Salomon. Selon les livres bibliques, ce royaume, dont la frontière nord-ouest, en Galilée, jouxte la Phénicie, entretient des rapports beaucoup plus pacifiques avec les cités phéniciennes qu'avec les villes des Philistins, au sud du Levant.

Une fois installés sur leur trône respectif, Hiram de Tyr et David d'Israël s'échangent ambassades et cadeaux diplomatiques. Hiram fournit aussi à David du bois d'œuvre et des artisans spécialisés pour l'aider à construire son palais à Jérusalem. Mais c'est avec Salomon que cet accord entre les deux souverains atteint sa plénitude : en effet, pour édifier le temple de Yahvé, le roi d'Israël obtient d'Hiram la livraison de troncs de cèdre et de cyprès, transportés par flottage le long de la côte jusqu'à Jaffa (le quartier sud de l'actuelle Tel-Aviv), en échange de la fourniture annuelle de 44 000 hectolitres de blé et de 44 hectolitres d'huile pour nourrir la maison royale de Tyr (le livre des Chroniques mentionnant des quantités et des produits différents). Mais pour transporter les matières premières fournies par Hiram, Salomon dut instituer une corvée royale nécessitant 10 000 hommes par mois, et le peuple d'Israël ne s'y soumit que de mauvaise grâce.

Le royaume de Tyr n'était pas seulement riche en matières premières : il possédait aussi des experts en artisanat de luxe. Salomon demanda à Hiram de lui envoyer « un homme habile à travailler l'or, l'argent, l'airain et le fer, la pourpre rouge, le cramoisi, et la pourpre violette, qui sache aussi graver des gravures », et Hiram lui envoya un artisan « rempli de sagesse, d'intelligence et de science », spécialisé dans le travail du métal et dénommé également Hiram. Salomon put donc faire construire un temple magnifique à Yahvé. Il se fit également bâtir un palais royal qui couvrait alors plus de 1 000 m². La

SANCTUAIRE SACRÉ
(DEBIR)
Table du
pain azyme
VESTIBULE
(OULAM)
SALLE PRINCIPALE
(HEKAL)
Chandeliers
Colonne
Yakine
Colonne
Boaz
Arche
d'alliance
et chérubins
Pierre
sacrée
Autel
des parfums
Cuves rituelles
mobiles *(mekonot)*
Cuve rituelle *(yam)*,
ou « mer d'airain »

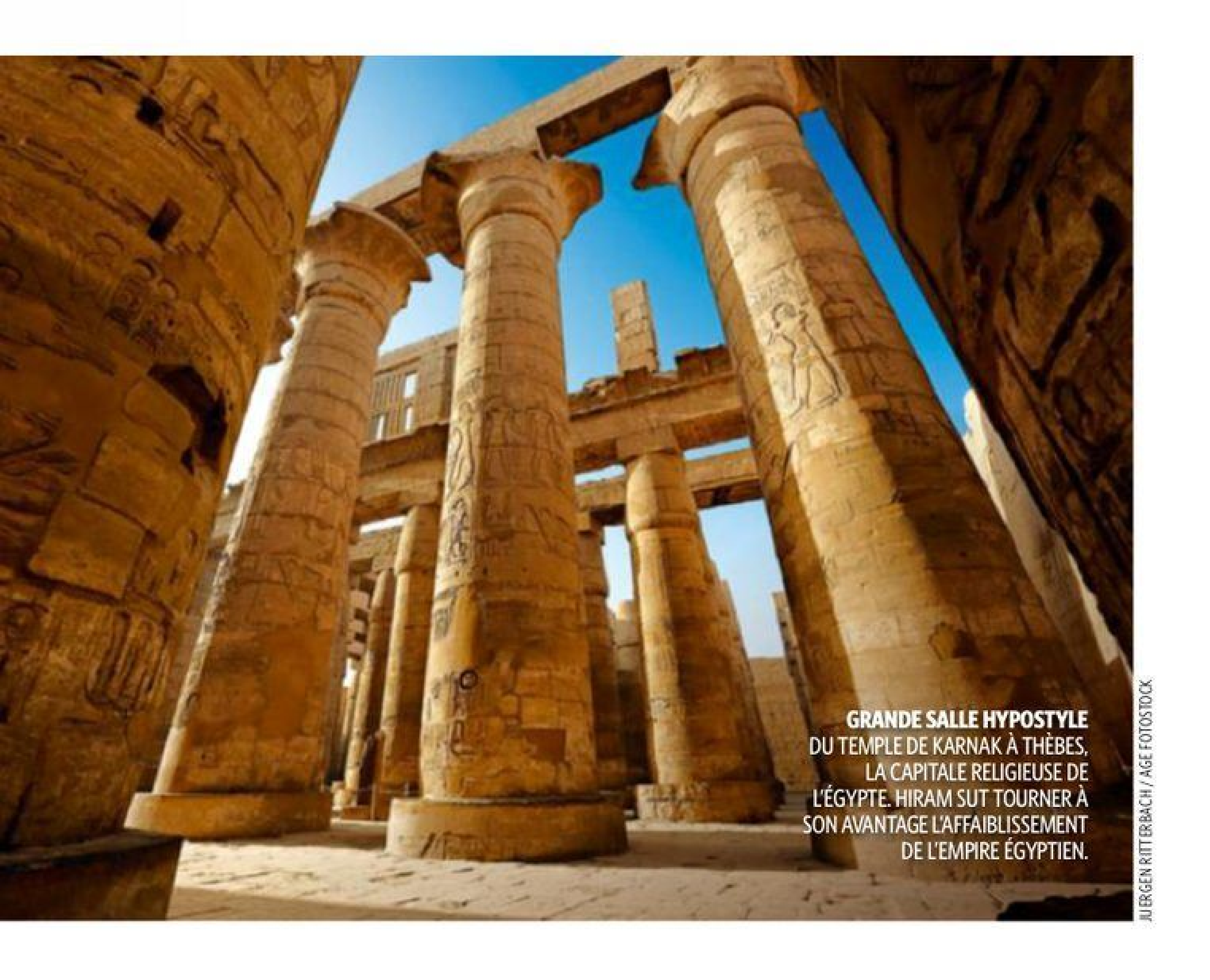
SPHINX ET CHÉRUBINS

L'EMPREINTE SUR ISRAËL

L'influence que Tyr exerça sur le royaume de Salomon transparaît non seulement dans les **chérubins** (génies ailés à forme semi-animale) qui se dressaient dans le sanctuaire du **Temple** de Jérusalem, mais aussi dans le trône en ivoire plaqué d'or que Salomon fit confectionner pour son palais appelé la « maison de la Forêt du Liban », dont le dossier et les accoudoirs étaient ornés de lions sculptés (1 Rois 10, 17-20). Ces représentations évoquent les **sphinx** de la région syro-palestinienne qui veillaient sur les trônes de la déesse phénicienne Astarté, comme ceux qui protègent le **trône royal** représenté sur cette pièce en ivoire taillée entre le Xe et le VIe siècle av. J.-C. et conservée au musée Rockefeller de Jérusalem.



ERICH LESSING / ALBUM



GRANDE SALLE HYPOSTYLE DU TEMPLE DE KARNAK À THÈBES, LA CAPITALE RELIGIEUSE DE L'ÉGYPTE. HIRAM SUT TOURNER À SON AVANTAGE L'AFFAIBLISSEMENT DE L'EMPIRE ÉGYPTIEN.

JUERGEN RITTERBACH / AGE FOTOSTOCK

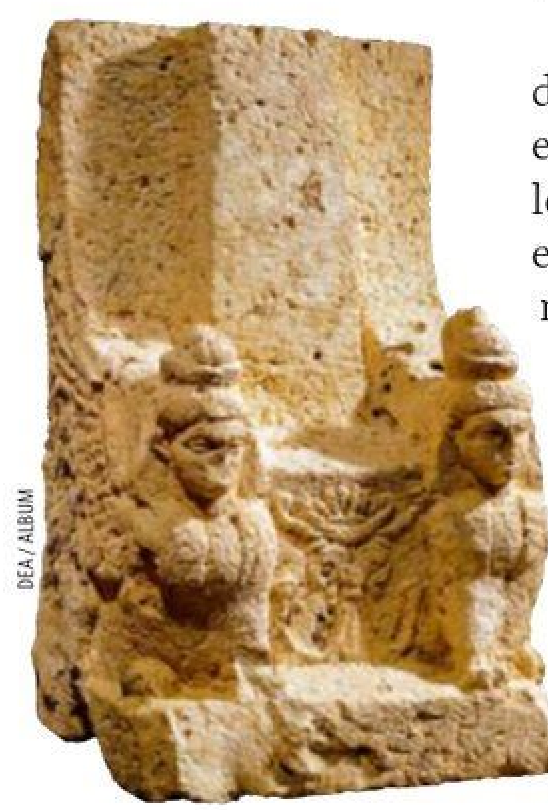


NAVISTORY



▼TRÔNE DE LA DÉESSE ASTARTÉ FLANQUÉ DE SPHINX

Ce trône en calcaire taillé à Tyr entre le IVe et Ier siècle av. J.-C. est consacré à Astarté, grande déesse du panthéon phénicien, divinité de la Guerre et de l'Amour. *Musée national, Beyrouth.*



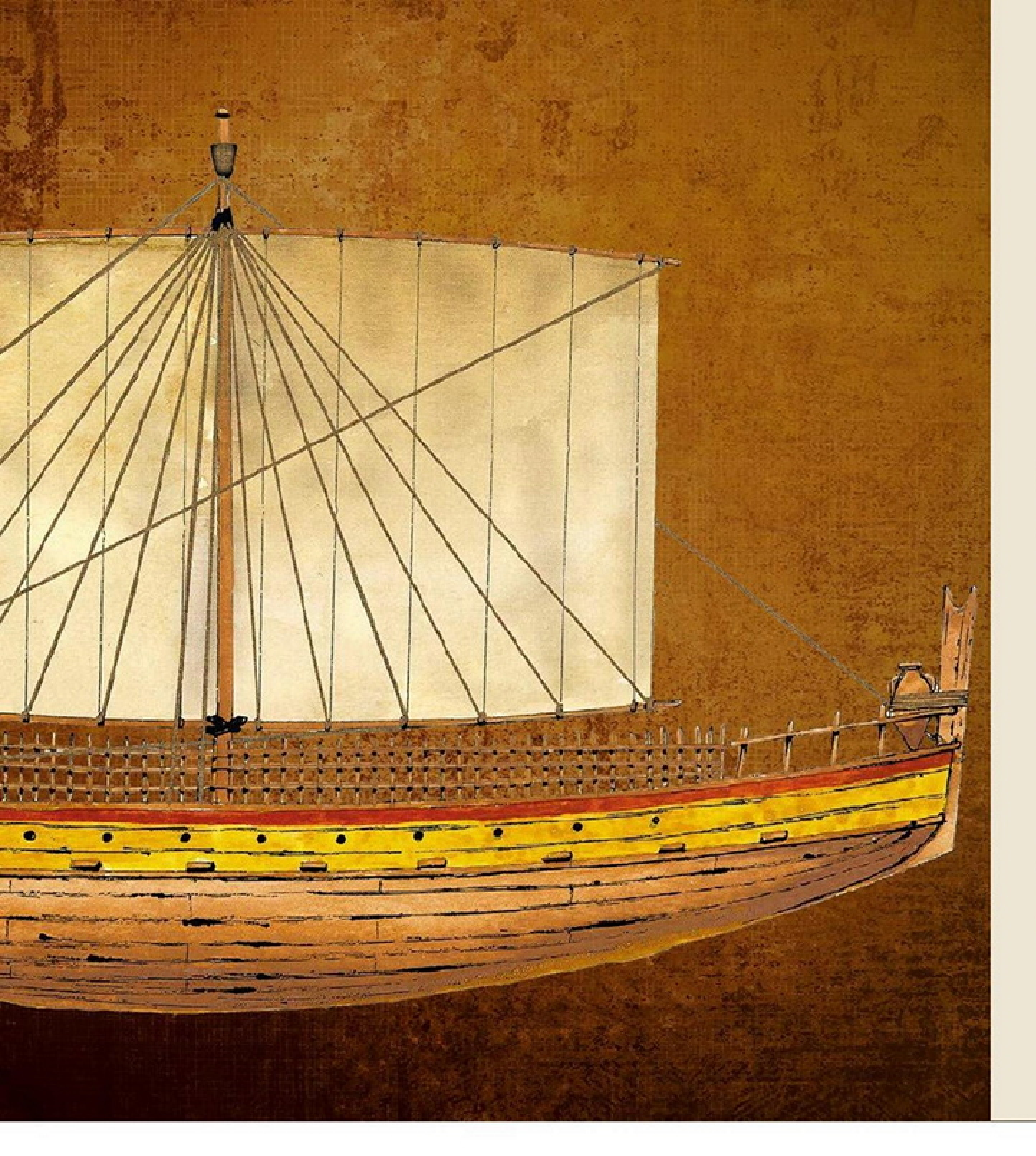
DEA / ALBUM

description qu'en fournit la Bible, avec la présence en son centre de la « maison de la Forêt du Liban », évoque pourtant plus les palais des rois perses achéménides du Ve siècle av. J.-C. que les palais levantins du début de l'âge du fer. Toujours d'après la Bible, comme les livraisons en nature faites aux Tyriens ne couvraient pas l'ensemble des dépenses, Salomon dut mettre en gage, puis céder à Hiram, 20 villes de Galilée, permettant à Tyr d'étendre ainsi son territoire de terre ferme. Le roi de Tyr nomma cet ensemble « pays de Caboul », mais n'en fut guère satisfait.

La conséquence peut-être la plus originale de la relation privilégiée entre Hiram de Tyr et le roi d'Israël fut la mise en commun de leurs moyens maritimes pour mener des expéditions commerciales lointaines. Les récits qu'en font la Bible et Flavius Josèphe ont cependant une teneur plus littéraire qu'historique, et l'expansion maritime d'un royaume salomonien centré sur les hautes terres à l'ouest du Jourdain paraît curieuse. Selon la Bible, c'est la maîtrise que possède Salomon de l'accès à la mer Rouge par le golfe d'Aqaba et le port d'Écyon-Geber, près d'Eilat, qui aurait permis aux Phéniciens d'y construire une flotte et de lancer une expédition conjointe vers le mystérieux pays d'Ophir, d'où ils rapportent 12,6 tonnes d'or, des pierres précieuses et du bois de santal. Le site du port d'Écyon-Geber a été identifié avec Tell el-Kheleifeh, juste à côté d'Aqaba, mais les vestiges retrouvés sont plus récents de deux siècles par rapport au règne de Salomon. On l'a situé également sur l'île de Geziret Feraoun, près de Taba, mais aucune preuve matérielle n'a pu le confirmer. Quant au pays d'Ophir, on a proposé de le localiser à l'extrémité sud de la péninsule Arabique, ou bien de l'autre côté de la mer Rouge, dans la région d'Adulis, ou même sur la côte occidentale de l'Inde.

L'expansion en Méditerranée

En Méditerranée, en revanche, c'est aux Phéniciens que revient l'initiative des expéditions en direction de Tarsis, auxquelles s'associe la flotte de Salomon et qui rapportent au roi d'Israël tous les trois ans de l'or, de l'argent, de l'ivoire et des animaux exotiques. Le livre d'Ézéchiel indique d'ailleurs que Tarsis fournissait à Tyr « argent, fer, étain et plomb ». Tarsis est souvent





DES « SEAUX » PHÉNICIENS

LES NAVIRES DE TARSIS

Dans l'Ancien Testament, on lit que « le roi disposait d'une flotte de navires de Tarsis au long cours qui naviguaient avec ceux d'Hiram et qui, tous les trois ans, revenaient chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons ». Les « navires de Tarsis » évoqués dans la Bible devaient être ceux de **marchands phéniciens** que les Grecs baptisèrent plus tard *gaulos*, ou « seaux », en raison de leur ressemblance avec ce récipient robuste et arrondi. Ces embarcations, qui mesuraient 20 à 30 m de long, 6 à 7 m de large et 1,5 m de profondeur, pouvaient transporter **une centaine de tonnes.** La coque était calfatée à la poix et la proue peinte d'une paire d'yeux qui permettait de « voir » le chemin. Elles étaient surmontées d'un mât taillé dans un seul bloc de cèdre et d'une voile en lin rectangulaire amarrée par une douzaine de cordes qui se gonflait au gré du vent. L'équipage d'un *gaulos* dépassait rarement une vingtaine d'hommes, capitaine inclus.

identifiée avec Tartessos, en Andalousie : des vestiges phéniciens y ont en effet été retrouvés en 1923.

Les expéditions d'Hiram s'inscrivent donc dans le cadre de l'expansion phénicienne en Méditerranée occidentale et de l'accès aux ressources métalliques de la péninsule Ibérique. Cette expansion aurait abouti, à une date qui reste malheureusement flottante entre la fin du XII[e] siècle et la fin du IX[e] siècle av. J.-C., à la fondation de Gadès (Cadix), Lixus (sur la côte atlantique du Maroc, près de l'entrée du détroit de Gibraltar) et Utique, dans la Tunisie actuelle. La colonie la plus célèbre de Tyr, la « Nouvelle Ville » (*Qart Hadash*, qui a donné le nom de Carthage), située non loin d'Utique, a été fondée à la fin du IX[e] siècle av. J.-C., bien après le règne d'Hiram I[er].

Le blocus babylonien

La richesse née du trafic maritime, dont Hiram fait bénéficier Salomon, est caractéristique de la prospérité de Tyr dans la tradition biblique. La lamentation sur le sort qui attend la ville au VII[e] siècle av. J.-C., que l'on prête au prophète Ézéchiel, décrit implicitement la Tyr de l'époque d'Hiram selon un phénomène d'anachronisme courant dans la Bible.

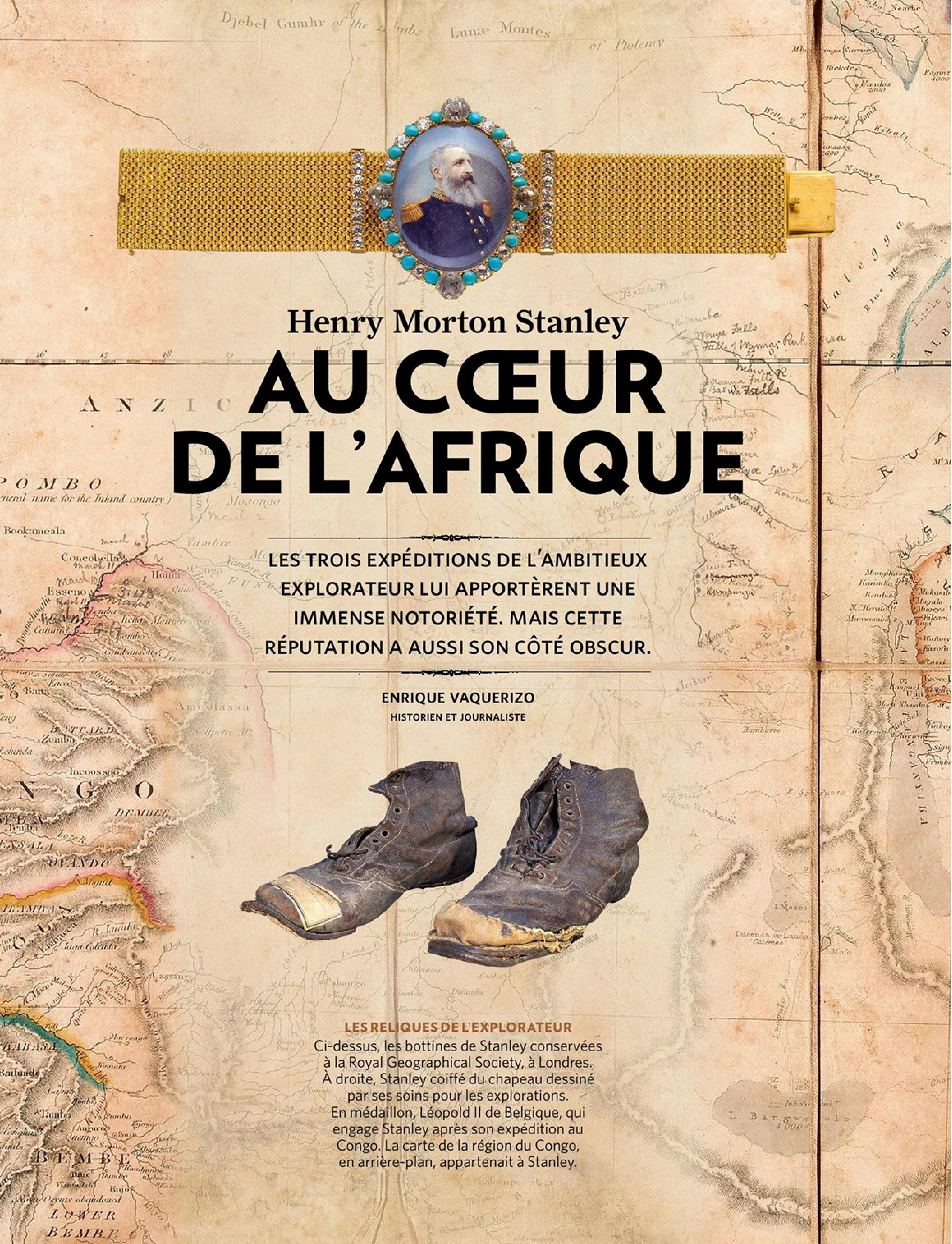
Les bonnes relations entre Tyr et le royaume unifié d'Israël s'expliquent ainsi par le fait que les deux villes ont été assiégées par le roi de Babylone, Nabuchodonosor II, l'une en 597 et 587 av. J.-C., l'autre de 585 à 573 av. J.-C. Si Tyr n'a pas été détruite comme le fut Jérusalem, le blocus babylonien a fortement affecté sa richesse et sa puissance maritime, entraînant la perte de ses colonies occidentales.

Le dynamisme de la ville phénicienne est cependant indéniable de la fin du X[e] siècle au début du VI[e] siècle av. J.-C. : les Tyriens, marins, commerçants, artisans de luxe et artistes, ont profondément marqué leur temps et l'esprit de leurs contemporains. ■

▲ **LES NAVIRES D'HIRAM**
Parfois identifié au royaume de Tartessos, décrit dans la Bible comme la destination des navires phéniciens, le terme « Tarsis » a vu sa signification évoluer avec le temps, renvoyant aussi à une ville de la mer Rouge, puis à un type de navire.

Pour en savoir plus
ESSAI
Histoire de la Phénicie
J. Elayi, Perrin (Tempus), 2018.

LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR MANUEL JESÚS PARODI ALVAREZ, HISTORIEN ET SPÉCIALISTE DU MONDE PHÉNICIEN.



Henry Morton Stanley

AU CŒUR DE L'AFRIQUE

LES TROIS EXPÉDITIONS DE L'AMBITIEUX EXPLORATEUR LUI APPORTÈRENT UNE IMMENSE NOTORIÉTÉ. MAIS CETTE RÉPUTATION A AUSSI SON CÔTÉ OBSCUR.

ENRIQUE VAQUERIZO
HISTORIEN ET JOURNALISTE

LES RELIQUES DE L'EXPLORATEUR
Ci-dessus, les bottines de Stanley conservées à la Royal Geographical Society, à Londres. À droite, Stanley coiffé du chapeau dessiné par ses soins pour les explorations. En médaillon, Léopold II de Belgique, qui engage Stanley après son expédition au Congo. La carte de la région du Congo, en arrière-plan, appartenait à Stanley.


Lunæ Montes
Gondokoro
Tarrangolle
ALBERT N'YANZA
Vacovia
Masaka
M'Mgondiro
Mpokwa
R. Rungwa
Luemba L.
Malagarazi R.
KABEBE
Quisende
LOWER BEMBE
The Unknown Lake



GRANGER / AURIMAGES

RECONSTITUTION IDÉALISÉE DE LA RENCONTRE ENTRE LIVINGSTONE (À DROITE) ET STANLEY À UJIJI. GRAVURE DE 1872, ANNÉE OÙ STANLEY PUBLIE LA CHRONIQUE DE SON EXPÉDITION À LA RECHERCHE DU MISSIONNAIRE.

« Docteur Livingstone, je suppose ? » Cette phrase célèbre est adressée à David Livingstone, médecin et missionnaire écossais de 58 ans, explorateur de renom parti en Afrique orientale à la recherche de la source du Nil et disparu depuis plusieurs mois. Nous sommes à Ujiji, une lointaine bourgade située sur la rive du lac Tanganyika, et l'homme censé avoir prononcé ces mots se nomme Henry Morton Stanley. C'est sa première grande expédition en Afrique, et il deviendra pour la postérité la personnalité la plus fascinante, la plus insaisissable et la plus controversée de l'histoire de l'exploration de ce continent. C'est avec cette phrase et ce voyage que Stanley entre à l'âge de 31 ans dans le cercle restreint des grands voyageurs en terre africaine et que commence à s'esquisser son profil.

Des origines modestes

Stanley naît dans le petit village de Denbigh, au pays de Galles, premier des cinq enfants illégitimes que sa mère, Betsy Parry, domestique, met au monde. Son certificat de naissance mentionne « John Rowlands, bâtard ». On raconte que Betsy aurait acheté pour quelques pièces à John Rowlands, un ivrogne local notoire, la reconnaissance de l'enfant et le don de son patronyme. Marquée du sceau de la honte, Betsy quitte Denbigh et confie l'enfant à son grand-père, boucher de métier, ainsi qu'à ses oncles. Cet abandon

L'EXPLORATION DU CONTINENT

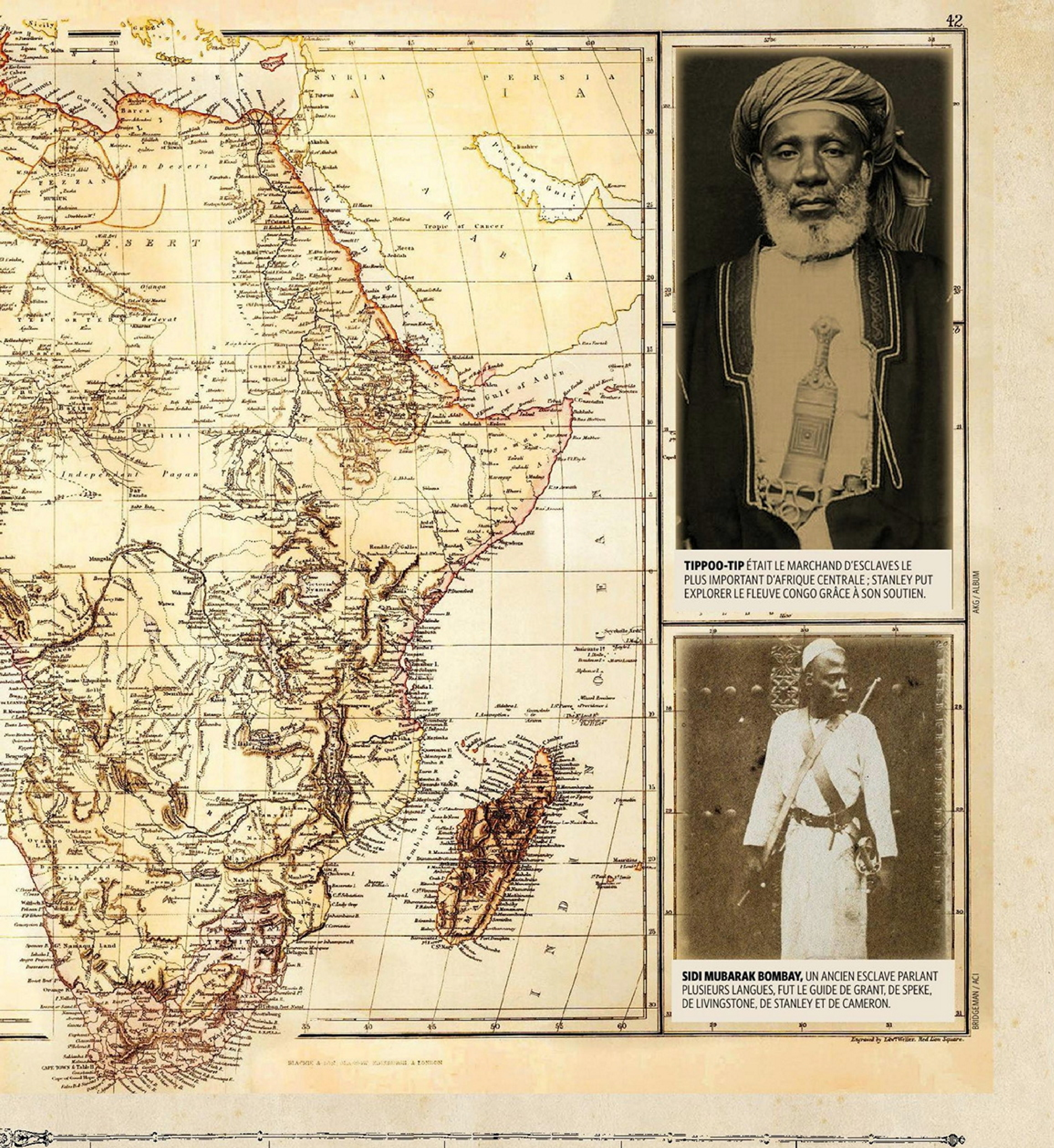
LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE

Cette carte, dessinée vers 1850, pouvait faire partie de celles qui alimentèrent la soif d'aventures du jeune Stanley. Elle présente de vastes zones en blanc à l'intérieur du continent que Stanley contribuerait à cartographier en confirmant la source du Nil et en traversant l'Afrique d'est en ouest en suivant le cours du fleuve Congo.

SCIENCE SOURCE / ALBUM

1841
28 janvier, naissance à Denbigh, au pays de Galles, de John Rowlands. Sa mère l'abandonne, et il est placé dans un hospice.

1859
Rowlands part pour La Nouvelle-Orléans. Il dit s'être lié d'amitié avec Henry Hope Stanley, dont il prend prénoms et patronyme.



TIPPOO-TIP ÉTAIT LE MARCHAND D'ESCLAVES LE PLUS IMPORTANT D'AFRIQUE CENTRALE ; STANLEY PUT EXPLORER LE FLEUVE CONGO GRÂCE À SON SOUTIEN.

AKG / ALBUM

SIDI MUBARAK BOMBAY, UN ANCIEN ESCLAVE PARLANT PLUSIEURS LANGUES, FUT LE GUIDE DE GRANT, DE SPEKE, DE LIVINGSTONE, DE STANLEY ET DE CAMERON.

BRIDGEMAN / ACI

1859-1867

Exerce plusieurs métiers. Après avoir combattu dans les deux camps pendant la guerre de Sécession, il travaille pour la presse.

1871

Dirige sa première expédition africaine, financée par le *New York Herald*, pour retrouver Livingstone, avec lequel il se lie.

1873-1877

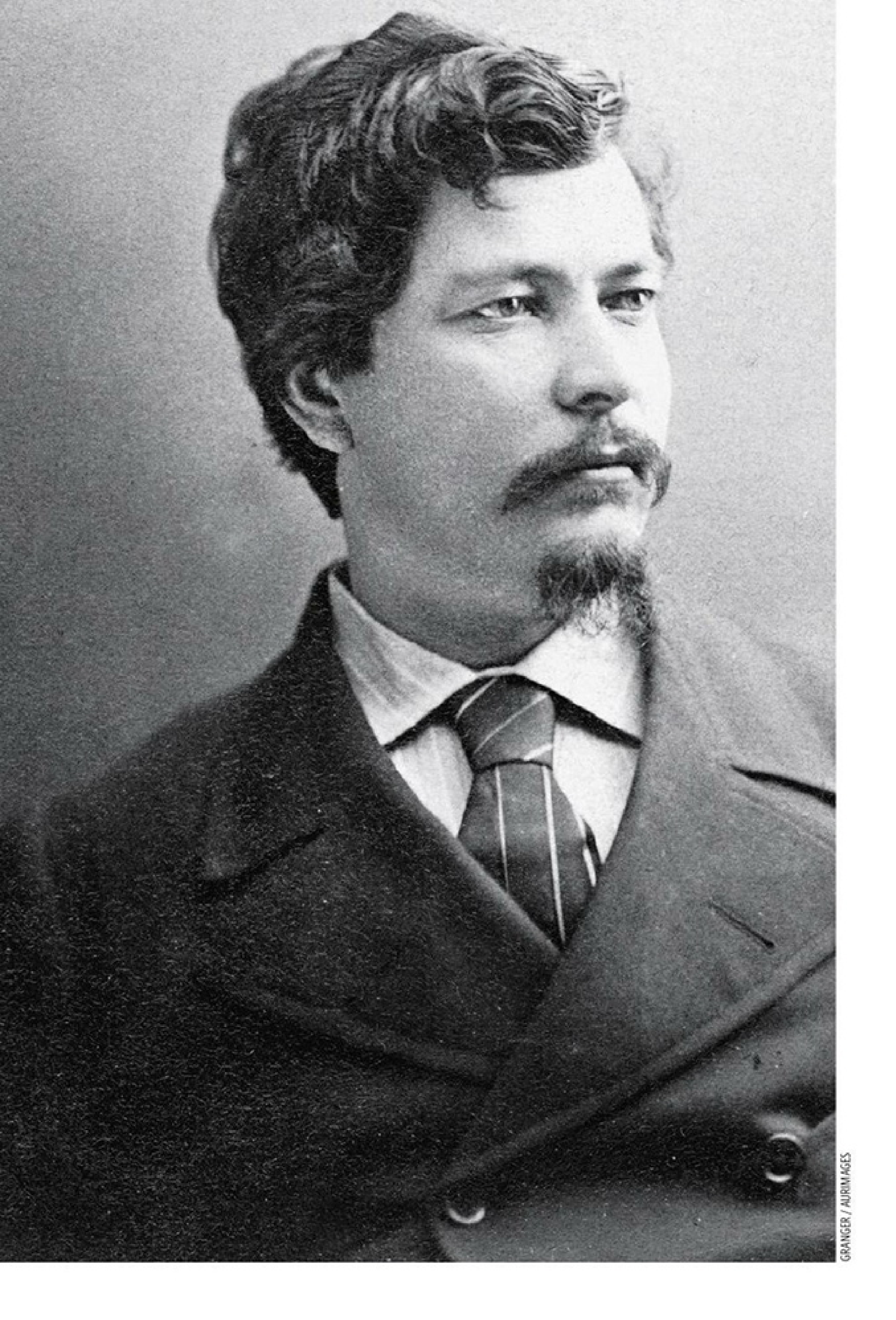
À la tête d'une expédition pour trouver la source du Nil, il navigue sur le Congo jusqu'à l'embouchure de ce fleuve.

1879-1884

Collabore à la constitution de l'État colonial de Léopold II de Belgique au Congo en ouvrant des voies de communication.

1887-1890

Dernière expédition censée secourir Emin Pacha isolé au Soudan. Stanley se retire en Angleterre, où il meurt en 1904.



▲STANLEY AVANT LA NOTORIÉTÉ
La photographie montre un Stanley trentenaire et déterminé à l'époque où il monte l'expédition pour retrouver Livingstone.

bouleverse John, dont la biographie souligne les multiples tentatives pour se faire accepter, par ses prouesses, de cette mère absente.

Son grand-père meurt alors que John vient d'avoir 5 ans, et ses oncles s'empressent de placer l'enfant dans un hospice. Il y grandit dans un environnement sordide, en compagnie d'orphelins et de mendiants, mais s'enfuit à l'âge de 16 ans. Accueilli de nouveau avec réticence par sa famille, le jeune Rowlands travaille alors comme commis de mercerie, boucher et laveur de carreaux, avant de devenir contrôleur de ballots de coton dans le port de Liverpool. C'est là, en fréquentant les marins, que naissent ses envies de voyages et d'aventures. Le capitaine d'un navire marchand, le *Windermere*, lui propose un jour d'intégrer l'équipage comme garçon de cabine et, peu avant Noël 1858, un mois avant ses 18 ans, John Rowlands embarque pour l'Amérique. Quelques mois plus tard, il accoste à La Nouvelle-Orléans.

Peu avant le débarquement, John fait la connaissance de Henry Hope Stanley, un négociant en coton pour lequel il se met à travailler. Cette rencontre change radicalement sa vie. Stanley se prend d'affection pour Rowlands, l'adopte et lui donne son nom, mais il meurt peu de temps après sans avoir rédigé de testament. Du moins est-ce la version que Stanley soutiendra constamment.

Cependant, certains de ses biographes, à l'instar de Tim Jeal, affirment que si Rowlands travailla effectivement pour Stanley, il ne fut jamais adopté et inventa cette histoire afin de se procurer un nouveau patronyme en Amérique et dissimuler son illégitimité. Il s'agirait là du premier des nombreux mensonges, demi-vérités, exagérations ou inexactitudes qui émaillent la vie d'un « Stanley » bien décidé, dès sa prime jeunesse, à s'enrichir et à gagner gloire et fortune.

APRÈS LA GUERRE CIVILE AMÉRICAINE, STANLEY SE CONSACRE AU JOURNALISME ET ENVISAGE DE DEVENIR EXPLORATEUR.

Le rêve américain

À la mort de son père adoptif (du moins selon sa version), le jeune homme étrenne une vie, un pays et un patronyme, et enchaîne les petits métiers dans le sud des États-Unis. Il se trouve en Louisiane lors du déclenchement de la guerre de Sécession en 1861, et la pression sociale exercée par ses voisins le pousse à s'enrôler dans l'armée des confédérés. Fait prisonnier à la bataille de Shiloh, il obtient la liberté en échange de son engagement dans les forces de l'Union ; hospitalisé pour dysenterie, il déserte à la première occasion.

Lassé de ses tribulations, il revient au pays de Galles où sa mère, mariée à un autre homme, refuse de le recevoir en raison de son impécuniosité. Sans alternative, Stanley décide de retourner en Amérique. Après avoir modifié son apparence et falsifié son âge pour



LA BATAILLE DE MAGDALA
Les 10 et 11 avril 1868, les forces britanniques triomphent des Éthiopiens qui défendaient le mont fortifié de Magdala.

AKG / ALBUM

ne pas être identifié comme déserteur, il s'enrôle de nouveau dans l'Union, mais cette fois en qualité d'écrivain-rapporteur de bateau. C'est au cours de cette période qu'il dévore les livres d'explorateurs tels que Burton, Speke, et même Livingstone, et que se manifeste son talent pour le journalisme. Il vend des reportages de guerre à des journaux locaux, et l'idée de conquérir la célébrité en tant qu'explorateur commence à germer.

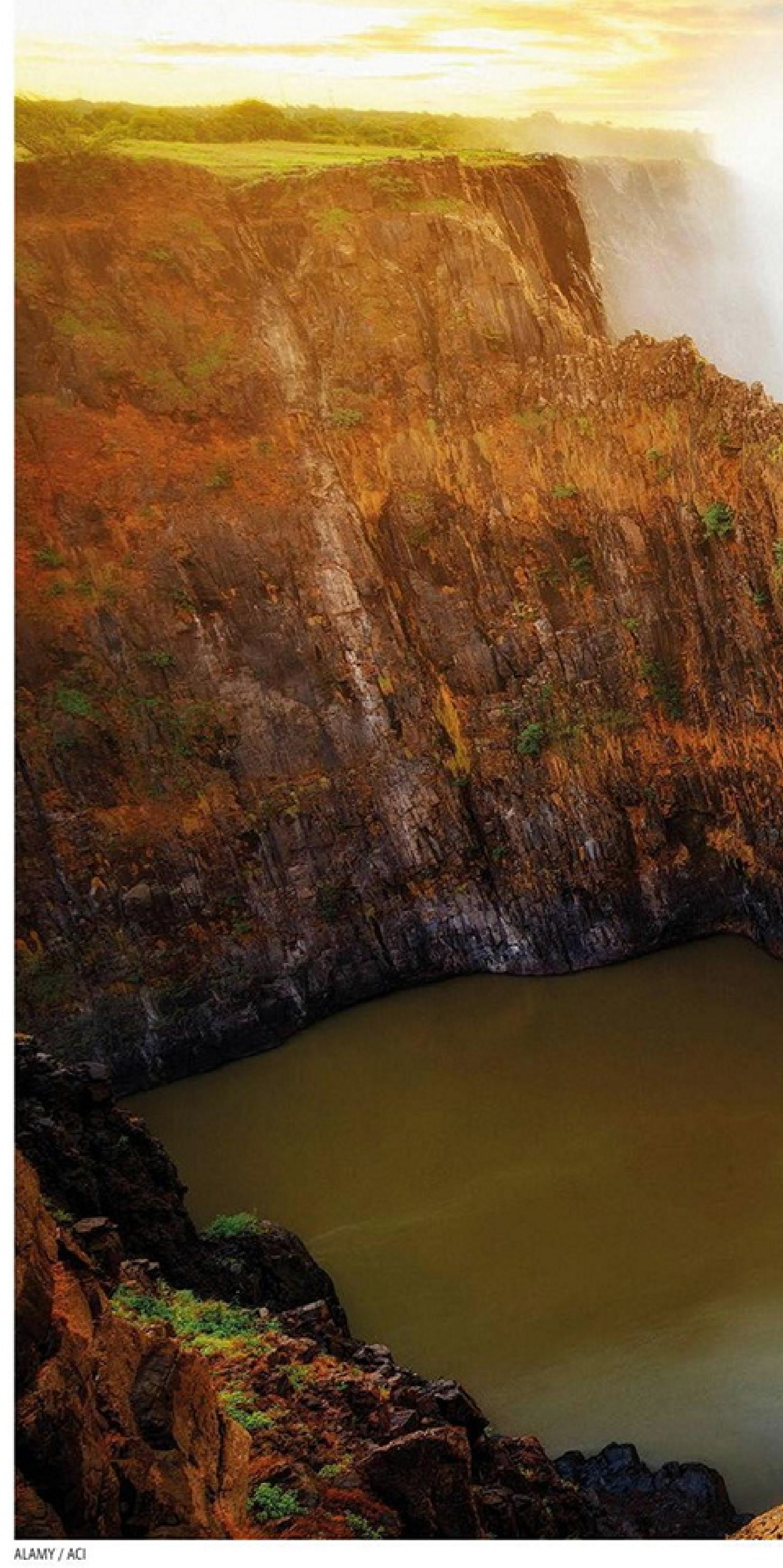
Après avoir quitté l'armée, il propose à James Gordon Bennett Jr, propriétaire du journal *New York Herald*, de le missionner en Afrique à la recherche de Livingstone. Bennett rejette la proposition en raison du manque d'expérience de Stanley, mais, impressionné par son audace et son ambition, il le charge

LE CORRESPONDANT DE GUERRE

EN 1867, Stanley obtient du *Missouri Democrat* un poste de correspondant pour couvrir les guerres indiennes au Nebraska. Ses descriptions brillantes de la campagne du général Hancock lui valent une certaine notoriété et lui permettent de convaincre James Gordon Bennett Jr, propriétaire du *New York Herald*, de l'envoyer en Afrique pour couvrir la campagne britannique contre l'empereur éthiopien Théodore II. Il donne alors la mesure de ses capacités en soudoyant un employé influent des télégraphes et peut ainsi informer de la défaite et du suicide du souverain éthiopien quelques jours avant les autres correspondants. Un succès qui lui permet de convaincre Bennett que le fait de retrouver Livingstone serait une exclusivité historique.

STANLEY ET SON JEUNE DOMESTIQUE KALULU ; CE DERNIER DÉSERTE PENDANT L'EXPÉDITION DE 1874-1877 MAIS IL EST REPRIS ; IL MEURT EN SE NOYANT LORS DE LA DESCENTE DU FLEUVE CONGO.

EVERETT COLLECTION / BRIDGEMAN / ACI



ALAMY / ACI

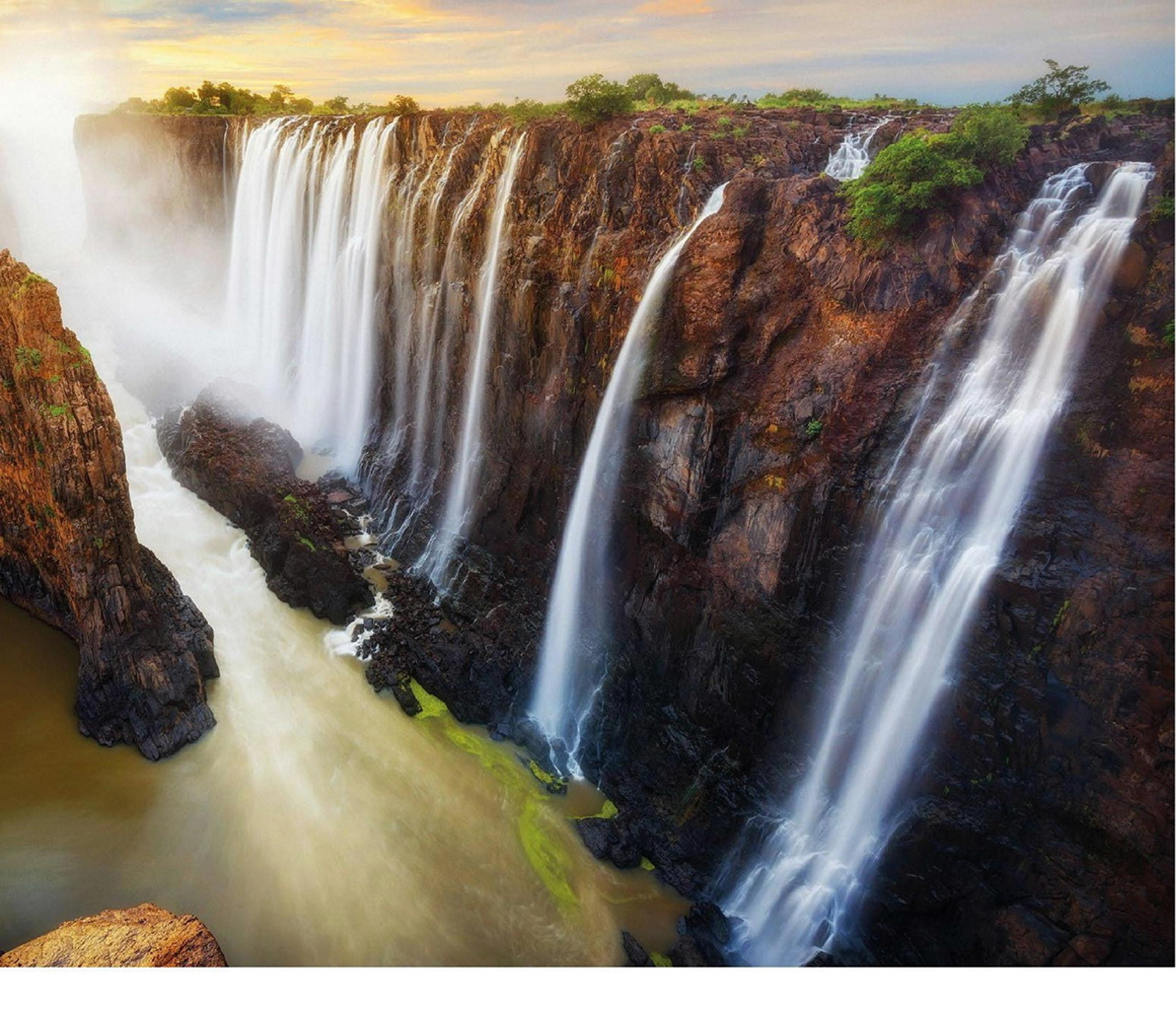
STANLEY ET LES AFRICAINS

LA RELATION ENTRETENUE par Stanley avec les autochtones se caractérisait par la brutalité. De nombreux récits attestent du sillage de mort laissé par ses expéditions et de la réputation de « gâchette facile » du chef. Tout en plaidant contre l'esclavage dans ses chroniques, Stanley n'avait aucun scrupule à nouer des accords commerciaux avec Tippoo-Tip, le plus gros trafiquant d'esclaves de Zanzibar. La presse nord-américaine accuse Stanley de brutalité après l'expédition destinée à secourir Emin Pacha, ce que Stanley tente de justifier d'un point de vue ethnographique en mentionnant l'existence des Pygmées, qu'il qualifie d'êtres « extrêmement vils, dépravés, quasiment bestiaux ».

de couvrir la guerre entre le Royaume-Uni et l'Éthiopie. S'ensuivent pour Stanley plusieurs voyages en qualité de correspondant dans l'Empire ottoman, en Grèce et en Espagne, où il doit couvrir les prémices de la troisième guerre carliste. Peu de temps après, Stanley reçoit un télégramme de Gordon Bennett lui intimant de revenir à New York.

À la recherche de Livingstone

Le *Herald* et les États-Unis voulaient être les premiers à trouver et à interviewer Livingstone. En réalité, le docteur Livingstone n'avait pas disparu. Au cours de la décennie 1850, il avait exploré l'intérieur du continent africain pour évangéliser les autochtones, et ses voyages avaient largement contribué

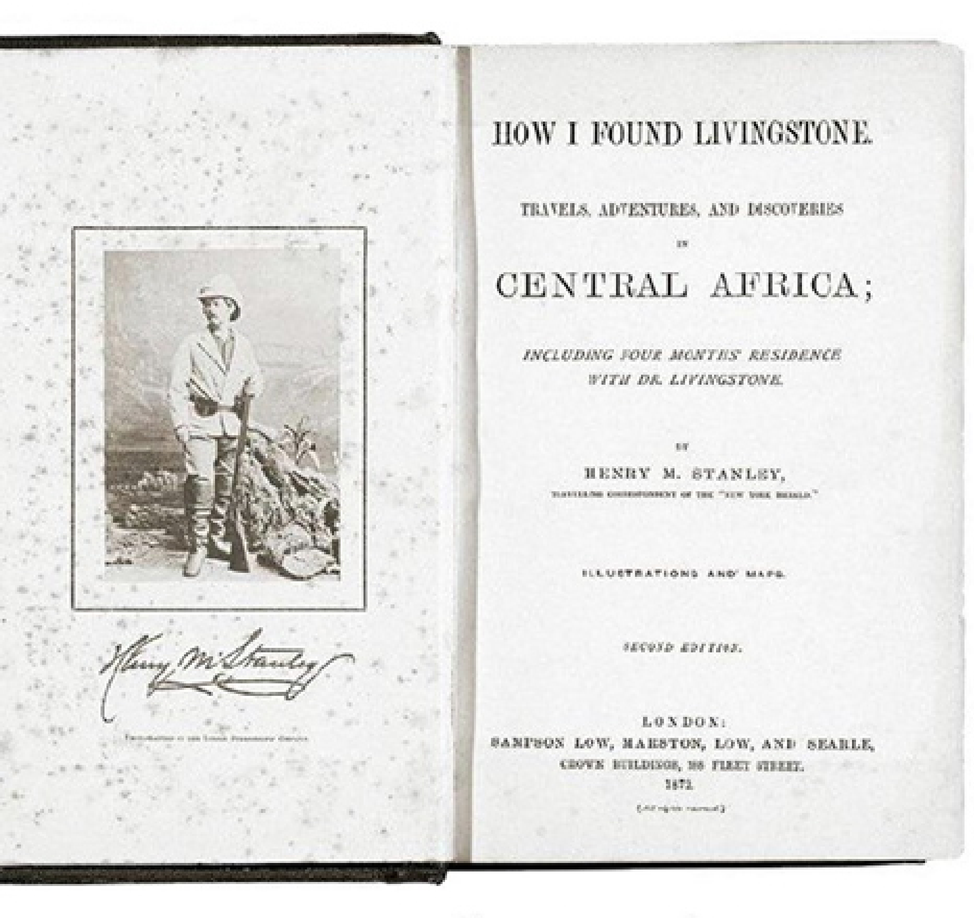


▲ **LES CHUTES VICTORIA**
Livingstone arrive en Afrique en 1841, année de naissance de Stanley. En novembre 1855, il est le premier Occidental à admirer les imposantes chutes d'eau du fleuve Zambèze.

à une meilleure connaissance de l'Afrique. Livingstone avait découvert les chutes Victoria et avait acquis une grande notoriété dans l'Angleterre victorienne. En 1866, il entreprend une expédition pour trouver la source du Nil et, même s'il n'écrit ni ne donne de nouvelles pendant plusieurs années, il ne signale jamais être dans une quelconque détresse. Le *Herald* s'empresse de lui apporter une aide qu'il n'a pas demandée, car Bennett pressent que cette histoire va faire vendre : le légendaire explorateur britannique sauvé par un jeune homme intrépide grâce à une entreprise financée par un journal nord-américain.

Stanley se lance dans sa première expédition importante sans rien connaître d'autre du « continent mystérieux » (comme il le désigne dans ses récits) que ce qu'il a lu dans les livres de voyages d'auteurs tels que Livingstone lui-même, qu'il admire profondément. De plus, la géographie de l'Afrique centrale était aussi mystérieuse pour les Européens qu'elle l'avait été pour les Romains et les Grecs plusieurs siècles auparavant. On ignorait l'existence des Grands Lacs, et les positions exactes des sources du Nil et du Congo étaient de simples conjectures. Mais, à son arrivée à Zanzibar, Stanley acquiert une certitude : tout le monde sait que Livingstone vit à Ujiji, une ville de

BIEN QUE LIVINGSTONE N'AIT DONNÉ AUCUN SIGNE DE DÉTRESSE, LE *NEW YORK HERALD* ET STANLEY DÉCIDENT DE « LE SAUVER ».



HOW I FOUND LIVINGSTONE.

TRAVELS, ADVENTURES, AND DISCOVERIES

IN

CENTRAL AFRICA;

INCLUDING FOUR MONTHS' RESIDENCE WITH DR. LIVINGSTONE.

BY

HENRY M. STANLEY,

TRAVELLING CORRESPONDENT OF THE "NEW YORK HERALD."

ILLUSTRATIONS AND MAPS.

SECOND EDITION.

LONDON:
SAMPSON LOW, MARSTON, LOW, AND SEARLE,
CROWN BUILDINGS, 188 FLEET STREET.
1872.

BRIDGEMAN / ACI

STANLEY PHOTOGRAPHIÉ POUR LA SECONDE ÉDITION DE *COMMENT J'AI RETROUVÉ LIVINGSTONE*, SON LIVRE COURONNÉ DE SUCCÈS PUBLIÉ EN 1872.

la rive du lac Tanganyika. Le 6 janvier 1871, un comité formé de 200 hommes, dirigé par un Stanley exalté et portant le drapeau nord-américain, quitte Zanzibar. L'Afrique se charge rapidement d'entraver leur progression. La mouche tsé-tsé tue leurs chevaux, les hommes sont victimes de dysenterie et de malaria, les guerres pour le contrôle de l'ivoire entre Arabes et Bantous les obligent à dévier de leur trajectoire initiale, et les désertions se succèdent en dépit de la brutalité avec laquelle elles sont châtiées par un Stanley obsédé par le succès de sa mission.

SHUTTERSTOCK

En compagnie de Livingstone

Des rumeurs courent régulièrement à propos de la mort de Livingstone, laquelle — si elle était avérée — ôterait évidemment toute raison d'être à l'expédition. Durant tout le trajet, Stanley est tenaillé par le doute, se demandant si Livingstone souhaite être retrouvé, s'il est vivant. Finalement, le 28 octobre d'après le journal de Stanley (ou le 10 novembre selon d'autres témoins de l'expédition), une vingtaine d'hommes avec à leur tête un Stanley souffrant de malaria arrivent à Ujiji. Les domestiques courent prévenir Livingstone, également malade, de l'arrivée de ce cortège restreint et peu reluisant.

En réalité, ce « Docteur Livingstone, je suppose ? » par lequel Stanley aurait salué l'explorateur en le rencontrant est une invention. Stanley a noté dans son journal, sans



LE SALACOT DE STANLEY, CONSERVÉ PAR LA ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY DE LONDRES.

BRIDGEMAN / ACI

L'INSAISISSABLE SOURCE DU NIL

DANS LES EAUX DU LAC TANGANYIKA

Après leur rencontre, Livingstone et Stanley décident d'explorer le nord du lac Tanganyika, supposé déboucher dans la rivière Rusizi, cette dernière pouvant être le cours supérieur du Nil. Ils partent d'Ujiji le 16 novembre 1871, et le 28 découvrent qu'en réalité la Rusizi se jette dans le lac et qu'elle ne peut donc être la source du Nil ; ils repartent à Ujiji, où ils arrivent le 13 décembre.



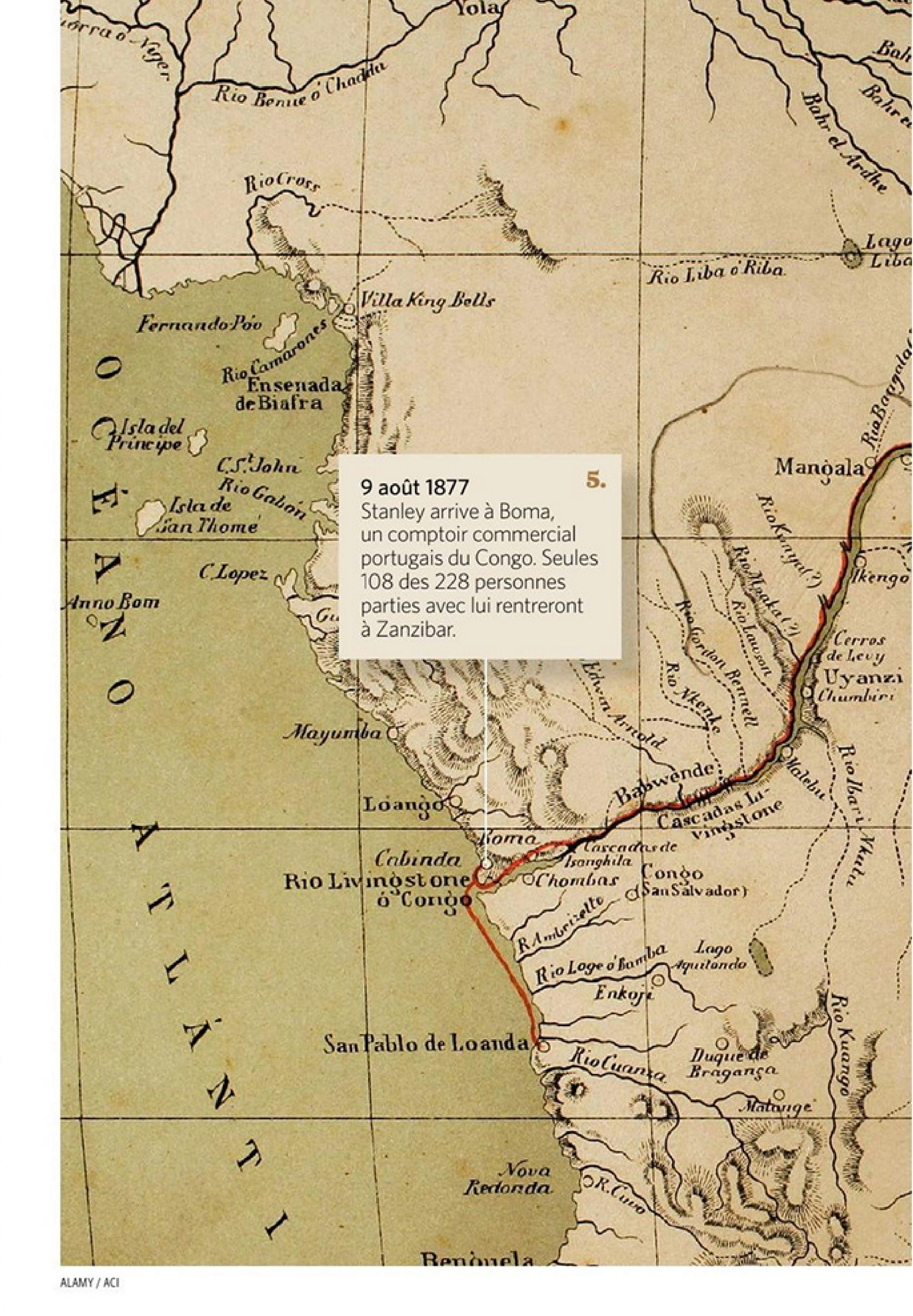
LIVINGSTONE ET STANLEY NAVIGUENT D'UJIJI À LA RUSIZI. *THE GRAPHIC*. 1872.

BRIDGEMAN / ACI

citer cette phrase : « Je vis un homme blanc et pâle, avec une casquette bleue décolorée à galon d'or fané, un veston rouge fantaisie, une chemise en toile, des pantalons en tweed, et je descendis de cheval quand je le vis. » Comme le souligne Tim Jeal, Stanley admirait le style laconique des officiers britanniques qu'il avait rencontrés en Abyssinie, et il inventa ces mots pour agrémenter sa chronique. Bien que surpris par cette expédition montée pour le retrouver, Livingstone accepte volontiers l'aide fournie, car sa santé est précaire et il dispose de maigres ressources.

Il est attesté que les deux hommes nouèrent une amitié s'apparentant à une relation père-fils. N'ayant pas connu son propre père, Stanley admirait depuis toujours celui qui était sa référence ; il décrivait Livingstone de manière idéalisée, le nimbant d'une aura de sainteté, dans les chroniques qu'il envoyait au *Herald*. De son côté, Livingstone appréciait le courage et la curiosité de son « jeune découvreur ». Les deux hommes avaient cependant des désaccords, surtout en politique : Stanley était conservateur, Livingstone était libéral. Ils se différenciaient aussi par leur manière de traiter les autochtones : la douceur de Livingstone contrastait avec la brutalité de Stanley, qui n'hésitait pas à tirer sur quiconque se dressait contre lui. En dépit de leurs divergences, ils cohabitent pendant quatre mois et entreprennent un voyage au nord du lac Tanganyika. Ils découvrent ensemble que le lac n'est pas un affluent du Nil, comme l'avait toujours cru le missionnaire.

Ils planifient d'autres voyages, mais Stanley reçoit une lettre du *Herald* l'informant que le journal ne peut plus prendre en charge ses dépenses, et Livingstone refuse de retourner en Grande-Bretagne. Ils se quittent à grand regret le 14 mars 1872. Tandis que la nouvelle star de l'exploration de l'Afrique et le *Herald* sont désormais célèbres, notamment aux États-Unis, Livingstone, qui a obtenu que le journal publie ses réquisitoires contre l'esclavage sous forme de lettres, poursuit ses explorations jusqu'en Zambie, où il meurt un an plus tard. Stanley est probablement le dernier Européen à avoir vu Livingstone vivant.



9 août 1877 **5.**
Stanley arrive à Boma, un comptoir commercial portugais du Congo. Seules 108 des 228 personnes parties avec lui rentreront à Zanzibar.

ALAMY / ACI

L'homme du Congo

Après la mort de Livingstone, Stanley effectue assez rapidement un second voyage en Afrique financé par son journal, le *Herald* newyorkais, et par le *Daily Telegraph* de Londres. Il veut poursuivre la recherche que n'a pu achever Livingstone, qui croyait que le Lualaba était la source du Nil. L'expédition, plus importante que la précédente, est dirigée d'une main de fer par Stanley, qui alterne les moments

APRÈS SON EXPÉDITION SUR LE FLEUVE CONGO ET AVEC SA NOTORIÉTÉ GRANDISSANTE, LES ACCUSATIONS DE CRUAUTÉ ENVERS LES AFRICAINS S'ACCUMULENT CONTRE STANLEY.

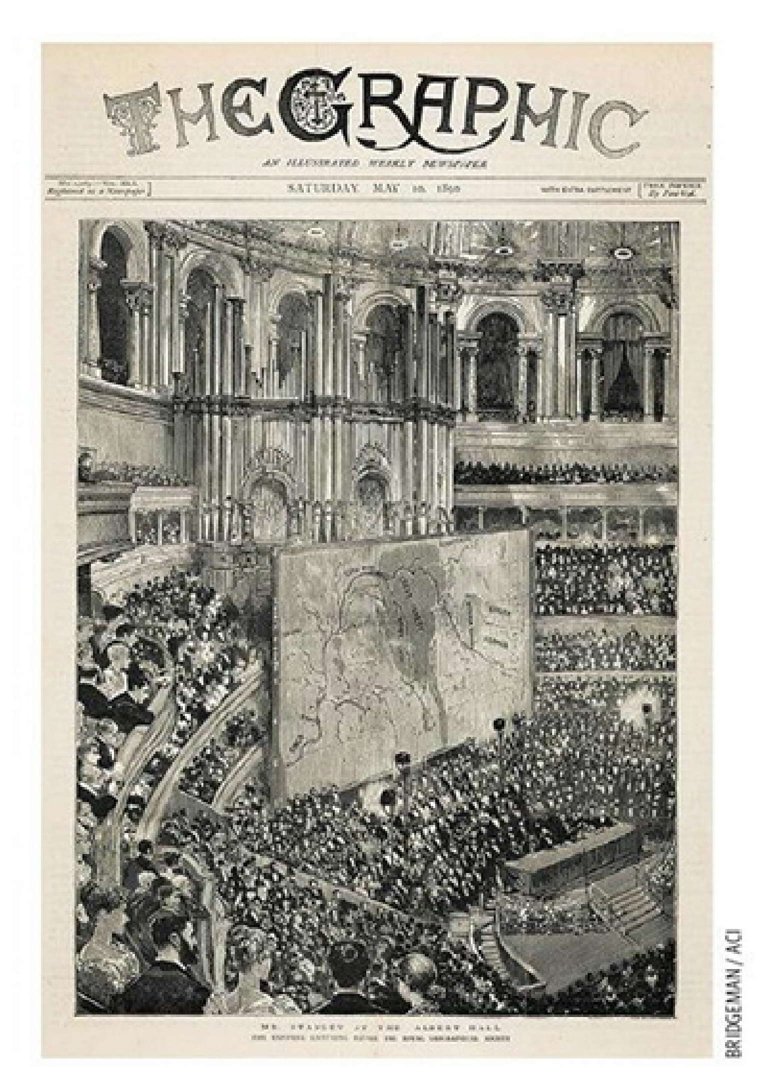


d'euphorie avec des périodes de colère, de repli sur soi et de tristesse. « Je ne suis pas venu au monde pour y être heureux, mais pour accomplir une tâche spécifique », disait-il.

En 1877, après un voyage qui dure presque trois ans, Stanley a démontré que le lac Victoria est le deuxième plus grand lac d'eau douce du monde. Il a également descendu le Lualaba et découvert qu'il s'agit du cours supérieur du fleuve Congo, qui se jette dans l'Atlantique, embouchure à laquelle il parvient après avoir parcouru 8 000 km. Mais parallèlement à sa renommée croissante, Stanley est aussi visé par de nombreuses dénonciations quant au traitement cruel qu'il inflige aux Africains. En effet, malgré une posture anti-esclavagiste affichée publiquement, Stanley a toujours vu dans les Africains des barbares peu évolués. Viennent s'ajouter les critiques de scientifiques soulignant le peu d'intérêt de ses expéditions dans les domaines de la biologie et de l'anthropologie, au-delà de la stricte exploration géographique.

Stanley repart en Angleterre, où il ne parvient pas à susciter l'engouement qui lui permettrait de reprendre les expéditions au Congo. C'est alors qu'il est engagé par le roi Léopold de Belgique, qui veut bâtir le socle commercial de son État dans la région. Stanley passe cinq ans au Congo, où il construit des routes et gère le fret sur le fleuve. Sa détermination inébranlable face aux difficultés lui vaut de ses hommes le surnom de *Bula Matari*, « celui qui fend les rochers ». Avec cette

▲ LE VOYAGE DE MILLE JOURS
Cette carte de la plus grande expédition de Stanley illustrait l'édition espagnole d'*À travers le continent mystérieux*, dont l'édition originale anglaise date de 1878.



BRIDGEMAN / ACI

CONFÉRENCE DE STANLEY À L'ALBERT HALL POUR LA ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY. ILLUSTRATION PUBLIÉE PAR *THE GRAPHIC*, 1890.

mission, Stanley ouvre la voie à l'un des épisodes les plus sanglants de l'histoire africaine : la colonisation du Congo par le roi des Belges.

Trois ans plus tard, Stanley mène sa dernière expédition, qui sera un fiasco, pour venir en aide à Emin Pacha, un gouverneur britannique du Soudan supposément encerclé par des rebelles. Il s'installe ensuite en Angleterre, où il se consacre à l'écriture et donne des conférences. À la fin de sa vie, il peut enfin profiter de la paix conjugale qui lui avait été jusque là refusée : à presque 50 ans, il épouse Dorothy Tennant, et le couple adopte un enfant. Stanley est élu député du Liberal Unionist Party. Il est anobli en 1899 et devient sir Henry Morton Stanley.

Sa santé fragilisée par ses explorations ne lui permet plus alors de voyager. Il meurt dans sa maison de Pirbright, village où il sera enterré. Le sauvetage désastreux d'Emin Pacha et le rejet de l'opinion publique en raison de son caractère polémique empêchèrent que sa dépouille repose avec les honneurs près de celle de Livingstone, dans l'abbaye de Westminster, comme il le souhaitait. Sa pierre tombale indique sobrement : « Henry Morton Stanley, Bula Matari. 1841-1904. » ■

Pour en savoir plus

TEXTE
Comment j'ai retrouvé Livingstone
H.M. Stanley, Actes Sud, 2018.

ESSAI
Exploration de l'Afrique noire
J. de la Guérivière, Éditions du Chêne, 2002.

UNE CAMPAGNE PEU GLORIEUSE

AU SECOURS D'EMIN PACHA

La dernière expédition de Stanley a pour but le sauvetage d'Emin Pacha, médecin et aventurier qui était gouverneur britannique de la région d'Equatoria, au sud du Soudan. En 1884, il se retrouve isolé face à l'avancée du mouvement mahdiste qui voulait expulser les Égyptiens et les Anglais du Soudan. William Mackinnon, fondateur de la Compagnie britannique d'Afrique orientale, voit dans le sauvetage d'Emin Pacha une manière d'ouvrir la région au commerce



UIG / ALBUM



◄ **STANLEY TRAVERSE** LA CLAIRIÈRE D'UNE GRANDE FORÊT D'ITURI LORS DE SON VOYAGE POUR SAUVER EMIN PACHA. GRAVURE DE SON LIVRE *DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE*. 1890.

britannique, et il finance une expédition dont il propose la direction à Stanley, qui part en 1887. Mais quand l'explorateur rencontre Pacha en 1888, ce dernier déclare ne pas avoir besoin d'être sauvé et refuse de partir, même s'il finit par accepter ; ils arrivent sur la côte en décembre 1890. Cette expédition est un désastre. Plus de 200 membres de l'expédition meurent, et les hommes de Stanley assassinent des milliers d'Africains. De plus, la troupe sème les maladies sur son passage, et Stanley s'attire de nombreuses critiques en Grande-Bretagne.

LE LIEUTENANT STAIRS, L'UN DES HOMMES DE STANLEY, EST BLESSÉ PAR UNE FLÈCHE EMPOISONNÉE EN AOÛT 1887 AU COURS DE L'EXPÉDITION. ▼



LE ROI ET L'AMBASSADEUR
Louis XIV, roi de France, accorde une audience dans son palais à l'ambassadeur du roi d'Espagne, le comte de Fuentes. Tapisserie de l'atelier Delacroix sur un dessin de Michel Ballin. *Château de Versailles.*

CHRISTIAN JEAN / /RMN-GRAND PALAIS

ESPIONS
DU XVIIIE SIÈCLE

LES SERVICES SECRETS DES BOURBONS

Au siècle des Lumières, la monarchie espagnole n'hésite pas à recourir à des informateurs de l'ombre pour dérober des renseignements secrets aux autres puissances et s'emparer de leurs techniques industrielles.

JOSÉ LUIS GÓMEZ URDÁÑEZ
UNIVERSITÉ DE LA RIOJA, LOGROÑO





AMBASSADES ET NIDS D'ESPIONS

AU XVIIIe SIÈCLE, le système de renseignement des monarchies s'articule principalement autour des ambassadeurs, qui ont pour mission principale de collecter des informations secrètes, soit par des contacts ordinaires, soit par l'intermédiaire d'indicateurs rémunérés. Après la guerre de Succession, l'Espagne compte une douzaine d'ambassades en Europe, nombre qui augmentera ultérieurement avec, par exemple, une ambassade permanente à Saint-Pétersbourg dès 1761 et une autre à Berlin en 1781. Parfois, les ambassadeurs obtiennent des rapports explosifs. En 1779, le marquis de Almodóvar communique depuis Londres des rumeurs au sujet d'un accord entre la Grande-Bretagne et la Russie par lequel les Russes fourniraient 20 navires et 20 000 soldats en échange de Minorque ou de Gibraltar.

DEA / ALBUM

▲ UN DIPLOMATE ESPAGNOL
Le Néerlandais Jan van Grevenbroeck a réalisé une série de portraits des ambassadeurs résidant à Venise, dont celui d'Espagne.

À la fin de la guerre de la Succession d'Espagne (1701-1714), un nouveau système de relations internationales est instauré en Europe. Si, au XVIIe siècle, l'Espagne puis la France avaient tenté d'exercer une domination absolue sur le continent, les traités d'Utrecht, conclus à partir de 1713, créent un système fondé sur « l'équilibre des puissances » pour empêcher, par le jeu des alliances, l'hégémonie de l'une d'entre elles. L'une des conséquences de ce nouvel ordre est l'essor de la diplomatie comme moyen privilégié de résolution des conflits, plutôt que les guerres ouvertes, même si celles-ci ne disparaissent pas. Une autre conséquence, liée à la précédente, est l'extension de la pratique de l'espionnage. Le renseignement vaut de l'or, et les gouvernements utilisent tous les moyens à leur disposition pour découvrir des secrets d'État, connaître les capacités des États rivaux et se défendre de ceux qui les espionnent.

La France et la Grande-Bretagne prennent de l'avance dans ce domaine. En France, Louis XV crée un « chef des espions » ainsi que le dénommé « secret du roi », un cabinet directement à son service, en marge des ministres, chargé des affaires étrangères délicates. Les

1714

CHRONOLOGIE

LE NOUVEL ORDRE EUROPÉEN

La **paix d'Utrecht** met fin à la guerre de la Succession d'Espagne. Elle crée un nouvel équilibre des puissances en Europe qui contient les ambitions hégémoniques de la France.



TRAITÉ D'UTRECHT. XVIIIe SIÈCLE. BRIDGEMAN / ACI

AKG / ALBUM

« services secrets » britanniques, qui existent depuis la seconde moitié du XVI[e] siècle, sont les meilleurs du monde en matière d'espionnage militaire ; les ambassadeurs britanniques sont connus pour leur capacité à organiser des réseaux d'espions. En Espagne, par exemple, il est pratiquement impossible de dissimuler un secret à la sagacité de l'ambassadeur Benjamin Keene. Les tsars de Russie et Frédéric II de Prusse portent également une grande attention à l'espionnage militaire.

La monarchie espagnole ne reste pas en marge de cette évolution. Les fonctions d'espionnage sont confiées à divers secrétariats de cabinet (équivalents des ministères actuels), si bien que chaque ministre est le « chef » des espions de sa « branche ». Le secrétariat d'État (ministère des Affaires étrangères), chargé de la diplomatie et de la transmission des renseignements sur les cours et les familles royales européennes, de même que les secrétariats à la Guerre et à la Marine, qui envoient de nombreux informateurs secrets dans divers pays d'Europe, ont une importance particulière. Les rois peuvent aussi collecter directement des informations, en particulier celles qui touchent à leurs intérêts dynastiques. Un exemple en est offert par

▲ÉTATS D'EUROPE
Cette carte du cartographe allemand Johann Baptist Homann montre les entités politiques du continent vers 1720.

1748

Le **traité d'Aix-la-Chapelle** clôt la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). La paix rétablit le *statu quo ante*, mais reconnaît l'ascension de la Prusse comme grande puissance.

1763

À la fin de la guerre de Sept Ans, le **traité de Paris** consacre la souveraineté de la Grande-Bretagne sur les mers. Dans les années suivantes, la France et l'Espagne nourrissent des désirs de vengeance.

1776

La **révolution** des colonies anglaises d'Amérique du Nord ouvre un nouveau conflit entre la Grande-Bretagne et les alliés des rebelles, la France et l'Espagne.



LE COMTE DE VERGENNES, SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES FRANÇAIS. BRIDGEMAN / ACI



ZENÓN DE SOMODEVILLA, MARQUIS DE LA ENSENADA, GRAND POLITIQUE ET MAÎTRE D'ŒUVRE DE L'ESPIONNAGE ESPAGNOL. HUILE DE JACOPO AMIGONI, VERS 1750. *MUSÉE DU PRADO, MADRID.*

JOSEPH MARTIN / ALBUM



JL IMAGES / ALAMY / ACI

ESPIONS ET FONDS RÉSERVÉS

ENTRETENIR UN RÉSEAU d'espions dans les pays européens coûtait de l'argent, parfois plus que ce qu'un gouvernement pouvait se permettre à un moment donné. Par exemple, quand le baron de Ripperdá, en 1725, crée à Vienne un groupe d'influence proespagnol, il annonce qu'il lui faudra au moins un million de florins, obligeant le ministère à demander un prêt aux Cinco Gremios Mayores, réunion des principales corporations à Madrid. Dans la plupart des cas, cependant, le gouvernement utilisait des fonds spéciaux, classés comme « dépenses secrètes du service royal ». Ces fonds étaient transférés aux ambassadeurs pour payer leurs indicateurs. Cependant, l'argent n'arrivait pas toujours. En 1730, par exemple, Joaquín Ignacio de Barrenechea, envoyé espagnol lors d'un congrès de paix tenu à Soissons, se plaint au gouvernement de ce que son indicateur en France n'a pas reçu le salaire promis depuis un an et ne peut plus subvenir aux besoins de sa famille. En 1722, un autre indicateur espagnol, l'Anglais Robert Shee, se plaignait également de ce que, au bout de 17 ans de services, il vivait dans la misère.

la reine Élisabeth Farnèse, seconde épouse de Philippe V. Très soucieuse de placer ses fils et ses filles sur différents trônes d'Europe, Élisabeth est parfaitement informée de tout ce qui se passe sur le continent. En guise d'agents consulaires, elle a des espions en Sicile — au point qu'elle parvient à récupérer cette ancienne possession espagnole pour son fils, le futur Charles III —, à Minorque occupée par les Britanniques, et même à Constantinople, la capitale de l'Empire ottoman. Elle sait aussi en détail ce qui se passe à Versailles, à Naples, à Parme… Et dans toutes les cours où l'on suspectait un mariage.

L'argent, nerf du renseignement

Après la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), la paix d'Aix-la-Chapelle ratifie le système d'équilibre européen. En Espagne règne alors Ferdinand VI (1746-1759), un roi qui ne veut de guerre avec qui que ce soit et impose la neutralité espagnole dans les conflits européens. Son principal collaborateur, Zenón de Somodevilla, marquis de la



PALAIS ROYAL DE MADRID
Reconstruit après un incendie en 1734, le palais d'Orient abritait les bureaux du secrétariat d'État, le ministère des Affaires étrangères au XVIIIe siècle.

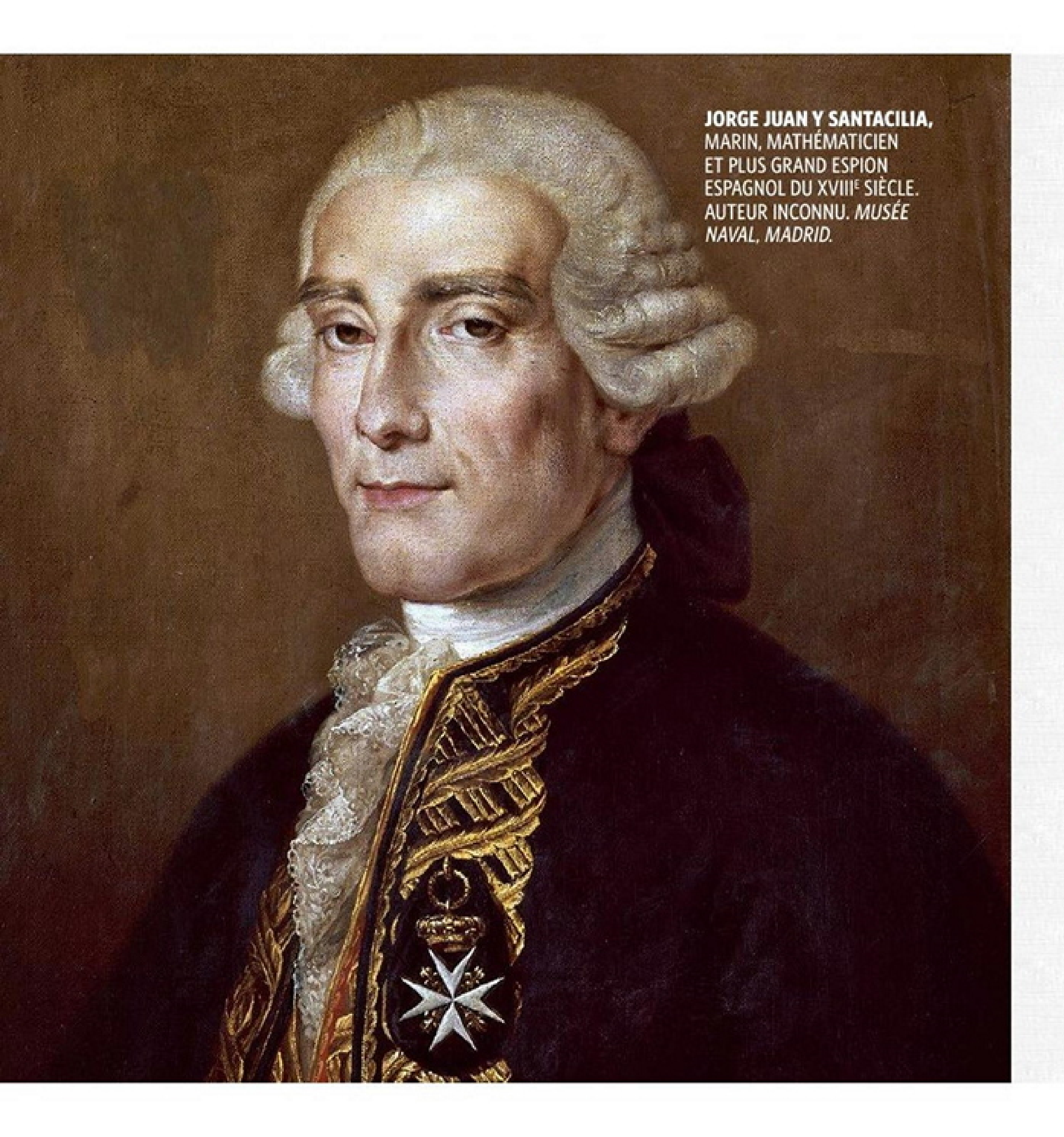
Ensenada, est à la fois secrétaire du Trésor, de la Guerre et de la Marine, et des Indes. Bien qu'il ne soit pas ministre des Affaires étrangères – ce poste étant occupé par José de Carvajal –, Ensenada gère directement l'espionnage espagnol, grâce auquel il contrôle le Real Giro, sorte de banque nationale, et peut placer du capital où cela est nécessaire, car, comme il l'affirme lui-même, « le fondement de tout est l'argent ».

Les ambassadeurs écrivent à Carvajal de façon officielle, mais aussi à Ensenada, avec un code personnel et des instructions précises. Par exemple, en 1746, le marquis ordonne au duc de Huéscar, ambassadeur à Paris, de lui écrire confidentiellement « par le canal qu'on vous indiquera ». Les espions envoient leurs rapports à Ensenada, de sorte que, souvent, Carvajal et les autres ministres n'ont que les informations que le marquis veut bien leur communiquer. Ainsi, bien qu'en théorie il n'y ait pas de « chef des espions » en Espagne comme il y en a en France, Ensenada joue-t-il ce rôle dans la pratique. Plus tard, cette fonction reviendra au comte d'Aranda et, enfin, à Floridablanca, qui crée une police interne dotée d'un système très actif de renseignement et d'espionnage.

▼EMBLÈME DE L'ESPION
Dans l'*Iconologie* de Cesare Ripa (1593), on trouvait cette représentation d'un espion masqué, avec une lanterne et un chien.
UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG

Ensenada sait tout des coulisses de Versailles notamment grâce à deux femmes : une grande amie, la marquise de Salas, et une espionne à part entière, Margarita Isabel O'Brien. En 1746, le duc de Huéscar disait à Ensenada depuis Paris : « De Salas a de bonnes nouvelles et O'Brien nous est bien nécessaire. Dites-le au roi et qu'il faut l'aider soit avec une bonne pension, soit avec un salaire décent, car c'est là de l'argent bien placé. »

Ensenada prête une attention toute particulière au contrôle de la correspondance. Sous la houlette du jeune Campomanes, le service postal est amélioré et, dans les bureaux des grandes villes, des salles réservées sont aménagées pour examiner la correspondance, notamment celle à



JORGE JUAN Y SANTACILIA, MARIN, MATHÉMATICIEN ET PLUS GRAND ESPION ESPAGNOL DU XVIII[E] SIÈCLE. AUTEUR INCONNU. *MUSÉE NAVAL, MADRID.*

LES TÂCHES D'UN ESPION INDUSTRIEL

LE MARQUIS DE LA ENSENADA a donné des instructions précises au marin Jorge Juan sur ce qu'il devait découvrir lors de sa mission en Grande-Bretagne. Dans une lettre du 29 mai 1749, il lui écrit : « Le roi a appris qu'il est interdit aux étrangers d'entrer dans les fabriques de tissus fins en Angleterre [...]. Cette prudence même incite à essayer d'enquêter formellement sur le secret [de fabrication], que l'on pense être dans la corde de laine et dans la tonte ; cette information contribuerait à améliorer nos fabriques de Guadalajara et de San Fernando. Sa Majesté vous demande de réfléchir pour voir comment percer un secret aussi important et de me le faire savoir avec la clarté et la ponctualité nécessaires, en me remettant par extraordinaire et dans une petite boîte un peu de la laine anglaise que produisent les bêtes à laine de cette île. »

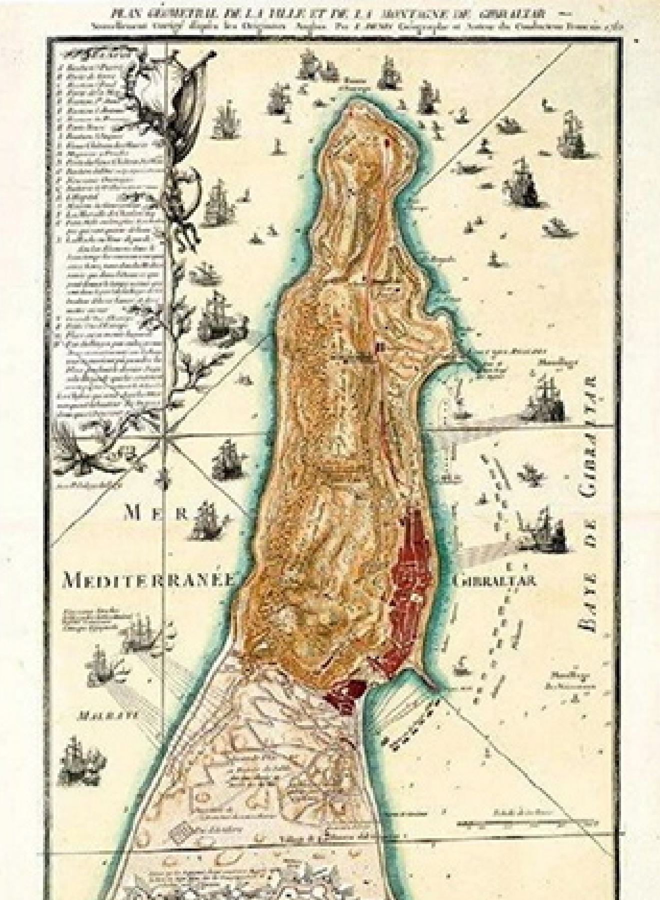
ORONOZ / ALBUM

caractère diplomatique, à la manière du « cabinet noir » français. Les lettres sont ouvertes et copiées. On découvre aussi des missives écrites à l'encre sympathique (au citron), codées avec des notes de musique, et même avec une écriture microscopique. Dans les ministères, de plus en plus de gens sont occupés à chiffrer et déchiffrer la correspondance du ministre avec les ambassadeurs ou d'autres personnes envoyées à l'étranger. Il y a aussi des traducteurs et des chiffreurs qui envoient les nouveaux codes aux ambassadeurs ou aux chefs de mission. Pour ces communications, on utilise parfois des courriers extraordinaires, des cavaliers qui dorment sur leur selle et épuisent les chevaux de poste en poste pour arriver au plus vite. Ils font les délices des ministres, qui parient sur « leur courrier » – qu'ils récompensent évidemment ; c'est la seule façon d'expliquer qu'un coursier fasse le trajet de Madrid à Paris en cinq jours. L'information vole à dos de cheval sur les routes d'Europe et traverse la mer jusqu'à Rome, Naples ou Londres à une vitesse stupéfiante, tant est grande son importance.

Des espions voyageurs

Le marquis de la Ensenada développe également un genre différent de l'espionnage purement diplomatique, mais d'une tout aussi grande importance : l'espionnage industriel et économique. Convaincu que la paix d'Aix-la-Chapelle de 1748 n'est qu'une trêve, un répit avant une nouvelle guerre qui va forcément éclater, Ensenada s'efforce de réarmer économiquement et militairement l'Espagne. Pour ce faire, il décide qu'« en attendant que les Espagnols soient capables d'inventer tout seuls », le gouvernement devra se procurer à l'étranger les techniques et les ressources nécessaires à leur développement.

▼GIBRALTAR, POMME DE DISCORDE
L'ambassadeur d'Espagne à Londres obtient en 1779 les plans des défenses anglaises de Gibraltar. Ci-dessous, un plan de 1782.



ORONOZ / ALBUM


ORONOZ / ALBUM

▲**LE PALAIS D'ARANJUEZ**
Les ministres accompagnaient les rois dans les séjours qu'ils effectuaient chaque année dans leurs différents palais, dont celui d'Aranjuez.

Telle est la mission de scientifiques et de techniciens partant se former à l'étranger, mais aussi de voyageurs envoyés incognito par le gouvernement.

Le plus important de ces espions itinérants est Jorge Juan y Santacilia, considéré comme le plus grand espion espagnol du XVIIIe siècle. Ce marin aux multiples facettes, mathématicien et diplomate, arrive à Londres en 1749 sous un faux nom, avec l'ordre de ne pas fréquenter l'ambassade d'Espagne. Au bout de quelques semaines, Jorge Juan expédie en Espagne des instruments et des livres, ainsi que des informations d'intérêt militaire, comme celles relatives à la première colonie anglaise dans les îles Malouines. Mais il établit surtout les premiers contacts avec des ingénieurs navals anglais qu'il se propose de recruter pour travailler en Espagne. En un mois, il embauche le célèbre Richard Rooth, qu'il finit par ramener à l'arsenal de Ferrol, en Galice, puis bientôt Mullan et Bryant.

Sous le nom de M. Joshua, Jorge Juan traverse mille et une péripéties pour éviter d'être pris, notamment lorsque les Anglais découvrent la « cargaison » du navire *Dorotea*, un groupe de maîtres et d'ouvriers qu'il envoie en Espagne avec leurs instruments professionnels, la plupart dans les usines de toiles de Grenade servant à fabriquer les voiles. Cet incident renforce la surveillance policière et oblige Juan à changer de pseudonyme. Il prend alors le nom de M. Sublevant, libraire, et peut poursuivre ses activités jusqu'à sa fuite précipitée en avril 1750.

Sa dernière mission, la plus rocambolesque, consiste à faire sortir d'Angleterre les épouses des ingénieurs qui se trouvent déjà sur les chantiers navals espagnols. Les autorités ne

Jorge Juan fuit précipitamment l'Angleterre quand on découvre qu'il recrute des techniciens navals.



ANTONIO DE ULLOA, SAVANT, EXPLORATEUR ET ESPION À LA SOLDE DE LA COURONNE ESPAGNOLE. AUTEUR INCONNU. XVIIIe SIÈCLE. *MUSÉE NAVAL, MADRID.*

JOSEPH MARTIN / ALBUM



BRIDGEMAN / ACI

LE DÉFI DU CONTRE-ESPIONNAGE

PROTÉGER ses propres informations des espions ou informateurs étrangers est aussi important qu'obtenir des renseignements d'autres pays. Par exemple, un Anglais au service de l'Espagne a découvert en 1729 que l'ambassadeur britannique à Madrid, Benjamin Keene, avait un agent infiltré au ministère espagnol de la Marine qui lui communiquait des renseignements sur la politique espagnole de contrôle de la traite négrière, ce qui affectait directement les sociétés esclavagistes britanniques. Les consuls anglais étaient également soumis à une étroite surveillance. Tout voyageur pouvait éveiller les soupçons. Ainsi, en 1768, le capitaine général de Galice est informé qu'arrivaient à Saint-Jacques-de-Compostelle de supposés pèlerins qui se consacraient en fait à la reconnaissance des côtes et des villes de Galice. Une autre fois, la police espagnole est entrée à 5 heures du matin dans une auberge de Madrid pour arrêter un Irlandais dont on savait qu'il avait transmis des renseignements au gouvernement anglais. Elle n'a trouvé aucune preuve incriminante, mais, après deux semaines de détention et d'interrogatoires, il a été expulsé du pays.

peuvent les empêcher de quitter Londres, mais elles arrêtent les complices de Juan (le père Lynch et le commerçant Morgan), ainsi que tous ceux qui ont servi d'intermédiaires dans l'opération. Jorge Juan parvient à se cacher et, déguisé en marin, embarque sur le navire marchand *Santa Ana de Santoña* et parvient à traverser la Manche.

Recruter des techniciens étrangers

À la même époque, en 1749, un autre envoyé secret du marquis de la Ensenada quitte l'Espagne. Antonio de Ulloa part pour Paris sous prétexte d'y étudier les mathématiques. Six mois plus tard, il écrit à Ensenada depuis la capitale française, le submergeant de mémoires de ce qu'il a observé : l'arsenal de Toulon, les usines et les hôpitaux de Marseille ; mais aussi de renseignements glanés lors de brefs voyages à Rouen ou à Lille. Il commence à embaucher des techniciens pour les faire venir en Espagne grâce à d'alléchantes offres financières et achète des livres, des instruments, un tour de fonderie, etc.



En mars 1750, il part pour Amsterdam comme simple voyageur. Son nouveau contact, l'ambassadeur et marquis del Puerto, partage les plans de recrutement de techniciens et en envoie plusieurs en Espagne. Dorénavant, Ulloa écrit, enthousiaste, sur les paysages ou encore sur Frédéric V depuis Copenhague ; il assiste au couronnement d'Adolphe-Frédéric II à Stockholm en compagnie de l'ambassadeur espagnol Grimaldi ; enfin, Frédéric II de Prusse l'invite à dîner au palais de Sans-Souci avec le mathématicien Maupertuis. Ulloa observe et approuve — « religion mise à part », puisque les Prussiens sont calvinistes — l'éducation que Frédéric II donne à son neveu le prince, le futur Frédéric-Guillaume II.

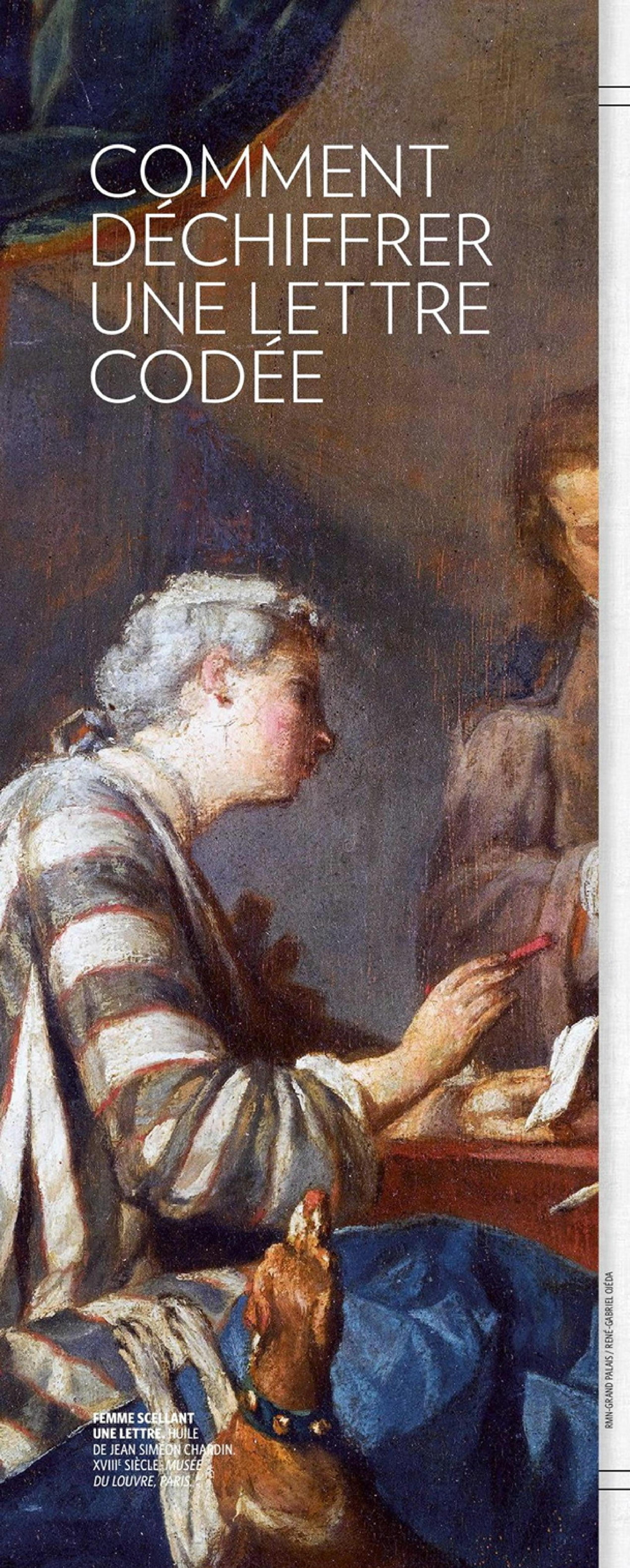
Après bien des difficultés, l'envoyé d'Ensenada revient à Paris le 10 décembre 1751. Là, Ulloa écrit trois jours plus tard sa dernière lettre à Ensenada, lui promettant des informations sur les mines de mercure de Suède, d'Allemagne et de Hongrie. À la fin de l'année, il est de retour à Madrid, où il est reçu par un Ensenada enthousiaste. À Paris, Ulloa a laissé quatre collaborateurs — Masones, Ferrari, Ventades et Llovera — en pensant poursuivre le plan de formation de techniciens aux arts les plus variés et aux techniques utiles, « en attendant que les Espagnols inventent tout seuls ». Jean-Jacques Rousseau rencontre certains de ces voyageurs espagnols, ce qui lui inspire un éloge de l'Espagne, peu habituel au XVIII[e] siècle : « Tandis qu'un Français court chez les artistes d'un pays, qu'un Anglais en fait dessiner quelque antique, et qu'un Allemand porte son album chez tous les savants, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays. » Le philosophe de Genève reconnaît ainsi qu'un certain type d'espionnage est aussi un instrument des Lumières. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Espions et ambassadeurs au temps de Louis XIV
L. Bély, Fayard, 1990.

▲ LA DIPLOMATIE DU BANQUET
La gravure ci-dessus montre un banquet donné par l'ambassadeur de France en Espagne pour le mariage d'une infante espagnole.

COMMENT DÉCHIFFRER UNE LETTRE CODÉE



FEMME SCELLANT UNE LETTRE. HUILE DE JEAN SIMEON CHARDIN. XVIIIE SIÈCLE. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

Aux Archives générales du Royaume, à Bruxelles, est conservé un *Traité sur l'art de décoder* écrit par un auteur espagnol à la fin du XVIIe siècle. Voici reproduit, simplifié, un exemple de décryptage d'une lettre en espagnol cryptée avec le plus simple des systèmes, consistant à remplacer chaque lettre par un chiffre.

Supposons qu'une lettre espagnole cryptée de cette manière soit interceptée :

10.11.9.11.20.8.18.12.11.6.20.18.3.13.16.8.22.8. 14 22 .6.3.13.16.8.22.6.18.6.9.22.10.11.14.22.6.101.14.22. 6.16.8.22.10.19.18.6.22.6.4.22.12.9.11.1911.6.13.10. 7.5.18.6.18.9.22.12.11.6.14.22.16.11.8.12.22.1.12.22.1 0.18.8.22.19.11.10.7.5.18.6.18.15.22.10.20.18.8.18.1 9.11.10.11.19w.18.8.1.20.13.6.4.1310.17. 5.13.8.5.10. 22.6.20.18.11.4.8.22.6.14.22.6.14.18.4.822.6.7.5.18 14.14.22.12.22.10.5.11.19.22.14.18.6.1.19.11.10.6.1 1.10.22.10.4.18.6

1. CALCUL DE FRÉQUENCE

On reconnaît d'emblée qu'il s'agit d'un codage simple, car il n'y a que 20 caractères différents. On examine ensuite la **puissance** [fréquence] de chaque caractère :

1	++++	4
2		0
3	+++	2
4	+++++	5
5	++++++	6
6	++++++++++++++++++++	20
7	+++	3
8	++++++++++++	12
9	++++	4
10	+++++++++++++++	15
11	+++++++++++++++	15
12	++++++	6
13	++++++	6
14	+++++++++	9
15	+	1
16	++++	4
17	+	1
18	+++++++++++++++++	17
19	+++++++	7
20	++++	4
21		0
22	+++++++++++++++++++++++	23

Les six caractères les plus fréquents sont le **22** (23 fois), le **6** (20 fois), le **18** (17 fois), le **10** (15 fois), le **11** (15 fois) et le **8** (12 fois).

2. IDENTIFICATION DES LETTRES LES PLUS COURANTES

On en déduit que ces caractères correspondent aux cinq voyelles et à la lettre ***s***, ou alors aux trois voyelles ***a***, ***e***, ***o*** et aux trois consonnes ***n***, ***r***, ***s***[1].
On en déduit également que les deux lettres les plus fréquentes sont ***a*** et ***s***, de sorte que si **22** est ***a***, **6** est ***s***, ou vice versa.
On observe que **22** est situé entre les nombres qui se répètent le moins, sauf quand il se trouve devant **6**, et que, au contraire, **6** est placé entre les nombres qui se répètent le plus. Par conséquent, **22** doit être une voyelle, ***a***, et **6** une consonne, ***s***. À quatre endroits où **22** précède **6** pour former ***as***, **22** est précédé de **14**, ce qui correspond à l'article ***las***.
On essaie ensuite de former des mots significatifs pour vêtir ce squelette, ce qui conduit à trouver d'autres lettres qui finissent de conduire heureusement un décrypteur à la fin de son travail.
Le deuxième nombre le plus fréquent est **18**. Comme il se trouve à plusieurs endroits après **6**, ***s***, ce ne peut être la consonne ***r*** ou ***n*** (les deux plus fréquentes en espagnol), mais une autre voyelle : ***e*** ou ***o***. Les deux prochains nombres les plus fréquents sont **10** et **11** ; je suppose qu'ils correspondent à la voyelle autre que **18**, ou bien à ***n*** ou ***r***.

3. PREMIÈRE HYPOTHÈSE

Pour le vérifier, je regarde la dernière partie du texte, où ces nombres sont répétés plus souvent.

s a s
19. 11. 10. 6. 11. 10. 22. 10. 4. 18. 6

Si **10** est ***r***, **11** doit être une voyelle, ***e*** ou ***o***.
Si l'on suppose que **11** est ***e***, le résultat est :

e r s e r a r s
19. 11. 10. 6. 11. 10. 22. 10. 4. 18. 6

On voit que c'est du charabia et non un mot ou un demi-mot en espagnol, et ce serait la même chose si **10** était ***n***.

4. DEUXIÈME HYPOTHÈSE

Pour cette raison, il faut donc revenir à l'autre alternative de l'hypothèse selon laquelle **11** doit être ***n*** ou ***o***. Si l'on suppose que **11** est ***o*** (ce qui implique que **18** = ***e***) et que **10** est ***r***, le résultat est :

o r s o r a r e s
19. 11. 10. 6. 11. 10. 22. 10. 4. 18. 6

On voit que cette combinaison est encore du charabia.

ARCHIVO GENERAL DE SIMANCAS

LETTRE CODÉE DU CONSUL D'ESPAGNE À GDANSK, DATÉE DU 13 NOVEMBRE 1760, DÉCHIFFRÉE PAR CEZARY TARACHA. *ARCHIVES GÉNÉRALES DE SIMANCAS.*

5. TROISIÈME HYPOTHÈSE

On remonte alors à la source de l'erreur et l'on découvre que pour le nombre **10**, pour lequel on hésitait entre ***n*** et ***r***, on a fait un mauvais choix : au lieu de ***r*** il fallait prendre ***n***. Dans ce cas, les lettres suivantes doivent apparaître au-dessus des chiffres :

o n s o n a n e s
19. 11. 10. 6. 11. 10. 22. 10. 4. 18. 6

Et comme je crois que cet arrangement de lettres a l'apparence d'un mot bien articulé, ***consonantes***, j'ai des raisons de confirmer toutes mes conjectures et de me fier à l'heureux succès de mon opération.

Le texte décodé complet est le suivant :

No podremos decifrar las cifras españolas ni las francesas tampoco, sin que sepamos la forma y manera con que se han de reconocer y distinguir unas de otras las letras que llaman vocales y consonantes.
Nous ne pourrons décoder les codes espagnols pas plus que les français sans connaître la forme et la manière dont les lettres qu'ils appellent voyelles et consonnes doivent être reconnues et distinguées les unes des autres.

[1] Dans un chapitre précédent de l'ouvrage, l'auteur a démontré que ces lettres étaient les plus courantes dans tous les textes espagnols.

Émile Zola a-t-il été victime d'un assassinat politique ?

Devenu la bête noire de l'extrême droite pour sa défense du capitaine Dreyfus, le romancier meurt dans de bien étranges circonstances.



COSTA / BRIDGEMAN / ACI

« Mort tragique d'Émile Zola », titre en première page *Le Figaro* du 30 septembre 1902, une nouvelle aussi publiée dans tous les journaux français et étrangers. À 62 ans, le plus célèbre et le plus estimé des romanciers français de son époque est mort, mais aussi le journaliste qui, quelques années plus tôt, avait ébranlé les fondations de la III[e] République avec la parution de son article *J'accuse…!*

Dans cette lettre ouverte au président de la République, Zola défendait le capitaine alsacien d'origine juive Alfred Dreyfus qui, en 1894, avait été condamné à la dégradation et à la déportation sur l'île du Diable, en Guyane, après avoir été accusé d'espionnage à la solde des Allemands. Dans un climat de nationalisme et d'antisémitisme croissants, il est évident que Dreyfus a été condamné en raison de ses origines, et malgré des preuves démontrant son innocence.

Publié en 1898, *J'accuse…!* pointe publiquement du doigt les persécuteurs d'Alfred Dreyfus. Cette prise de position coûte à Zola un procès et une peine de prison, qu'il évite en fuyant à Londres pendant un an. Mais, dès ce moment, l'écrivain devient la bête noire de l'extrême droite française, qui manifestera une haine viscérale contre lui et n'acceptera jamais la réhabilitation du capitaine Dreyfus, huit ans après la parution de l'article de Zola.

Une cheminée bouchée

Les journaux rapportent en détail les circonstances de la mort de l'écrivain grâce au témoignage de son épouse Alexandrine, qui a survécu à la tragédie, et des habitants de l'immeuble dans lequel ils résidaient. Le 28 septembre, ils regagnent tous deux leur résidence parisienne. La veille, ils ont été prévenus de l'existence d'un problème avec le tirage de la cheminée, mais ils ne s'en inquiètent pas et se couchent à l'heure habituelle, sans éteindre les braises. Le lendemain matin, inquiets de l'absence d'Alexandrine qui en général se lève la première, les domestiques ouvrent la porte de la chambre et trouvent le couple inanimé : le corps sans vie de Zola, encore chaud, par terre, et celui de sa femme, qui respire à peine, couchée dans le lit.

La police ouvre une enquête et conclut rapidement que Zola est mort asphyxié par le monoxyde

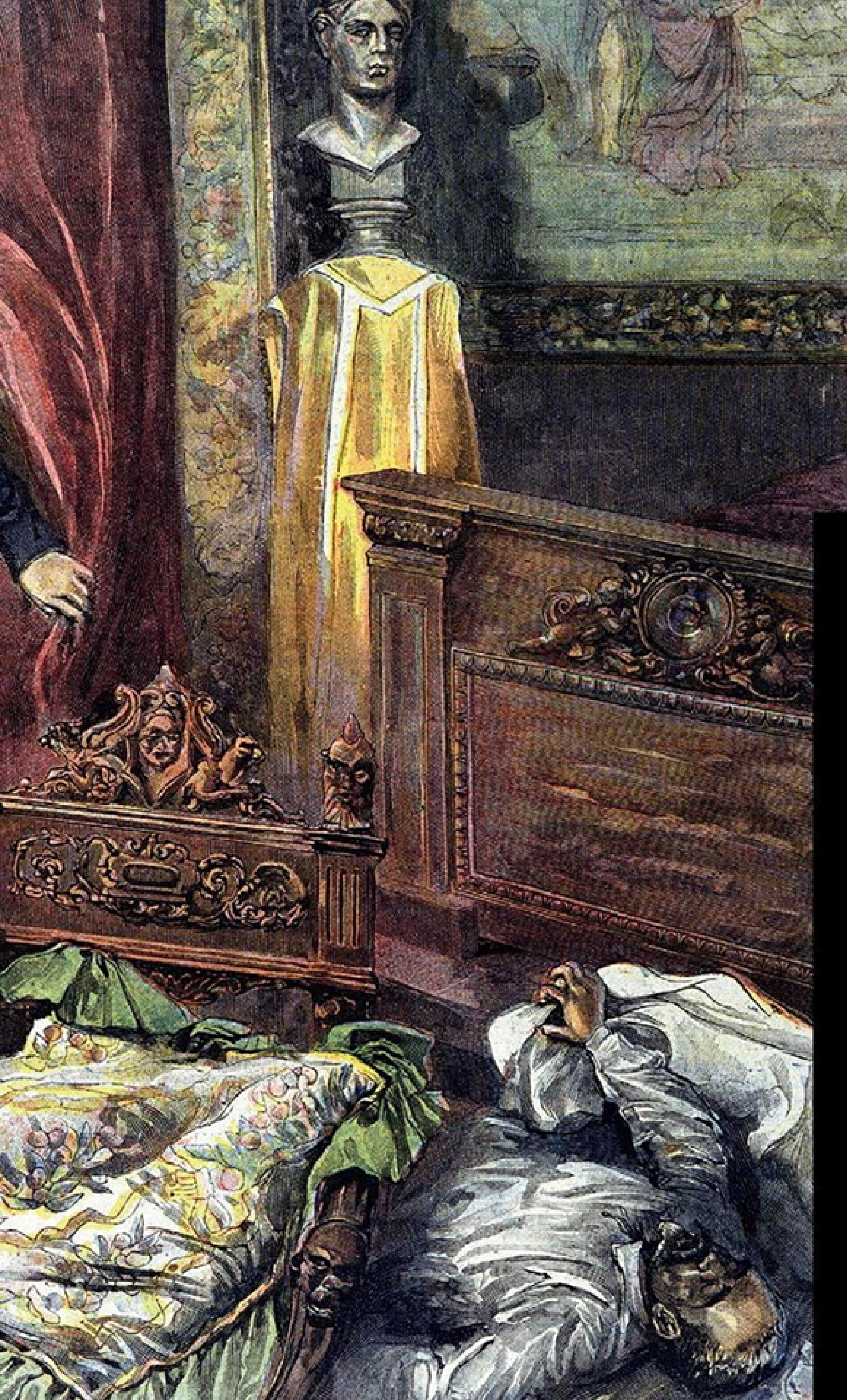


DOUBLE VIE

MARIÉ DEPUIS 1870 à Alexandrine, Émile Zola entame une relation avec Jeanne Rozerot en 1888, alors qu'il a le double de son âge. L'écrivain mène une double vie jusqu'à sa mort : toujours marié à Alexandrine, il forme une famille parallèle avec sa maîtresse. Celle-ci lui donne deux enfants, qui seront reconnus comme héritiers par son épouse.

ÉMILE ZOLA ET JEANNE ROZEROT VERS 1895.

LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO



LA MORT D'ÉMILE ZOLA
Ce dessin montre le moment où les domestiques entrent dans la chambre matrimoniale et découvrent le corps sans vie de l'écrivain.

RETOUR FATAL

LA VEILLE de la tragédie, Émile Zola et sa femme rentraient chez eux, à Paris, après avoir passé trois mois à la campagne. En raison de cette longue absence et de la baisse des températures, la maison était très froide, raison pour laquelle l'écrivain a ordonné de faire un feu dans la cheminée de sa chambre.



LA CHAMBRE DU COUPLE ZOLA ÉTAIT UNE PIÈCE DE GRANDES DIMENSIONS. PHOTOGRAPHIE PRISE VERS 1895.

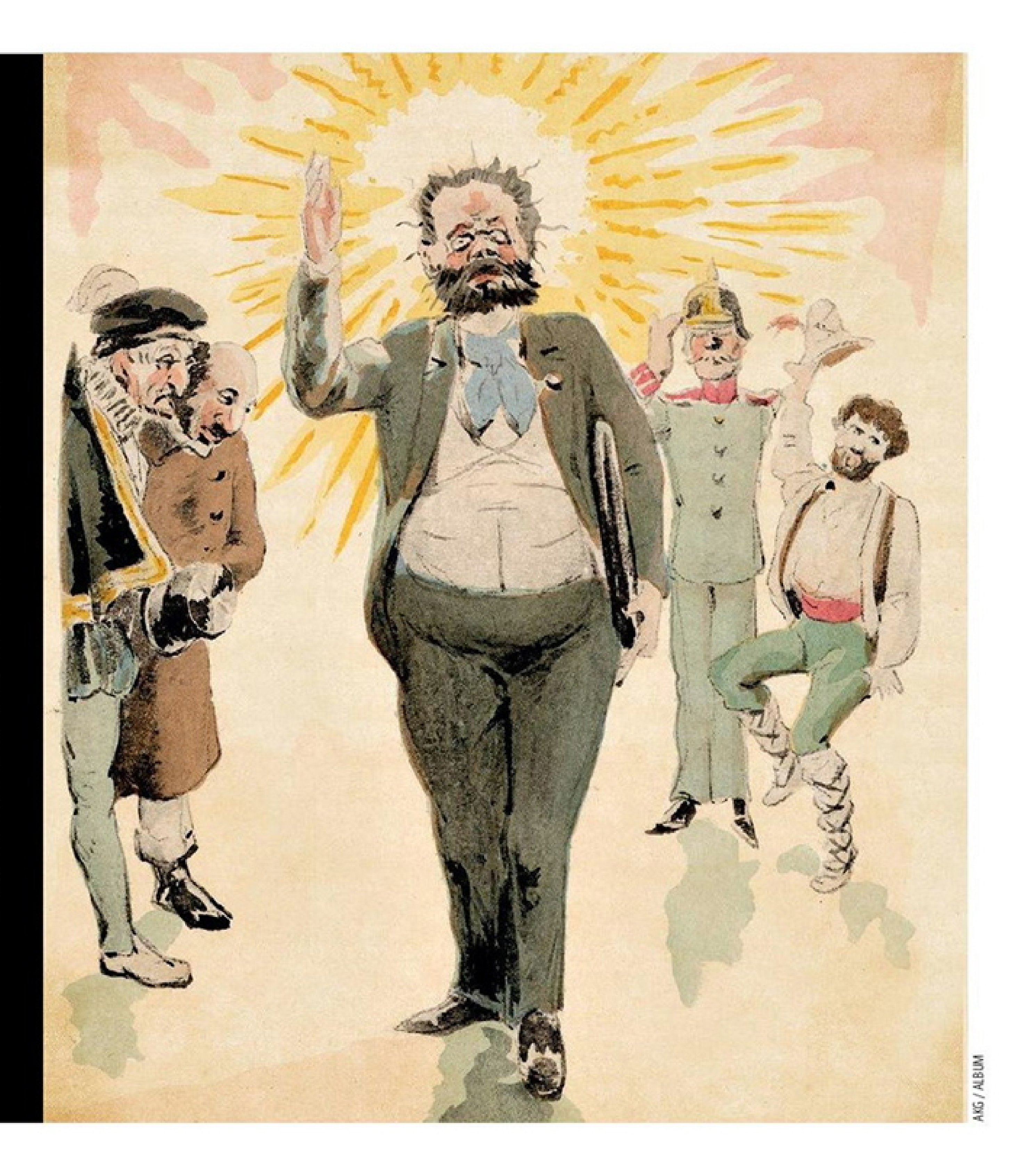
de carbone provenant de la cheminée bouchée de sa chambre. La reconstitution explique que l'écrivain, étourdi, s'est levé pour ouvrir la fenêtre, mais qu'il s'est évanoui et est tombé par terre avant de l'atteindre. C'est ce qui l'a condamné à mort, car le gaz toxique tombé au niveau du sol a envahi ses poumons. Alexandrine, quant à elle, a été sauvée parce que la hauteur du lit l'a empêchée d'inhaler une dose mortelle de gaz toxique. La justice estime que la mort du romancier est accidentelle et classe l'affaire.

L'œuvre d'un fumiste

Personne n'a remis en question cette version de la mort de Zola jusqu'en 1953, date à laquelle une série d'accusations formelles paraît dans le journal *Libération* (fondé par Emmanuel d'Astier de la Vigerie, il cesse de paraître en 1964). Alors que quelques mois se sont écoulés depuis la célébration du 50e anniversaire de la mort de l'écrivain, la rédaction reçoit une lettre d'un pharmacien à la retraite, Pierre Hacquin, qui affirme connaître la vérité sur la mort de Zola. Hacquin déclare au jeune journaliste Jean Bedel que, lors de sa jeunesse militante dans l'extrême droite, il a fréquenté un ramoneur du nom de Henri Buronfosse. Après de nombreuses années d'amitié et de batailles politiques communes, ce dernier lui a avoué avoir assassiné Émile Zola. Les faits se seraient déroulés de la façon suivante : se faisant passer pour des ouvriers travaillant dans l'immeuble voisin, Buronfosse et l'un de ses compagnons seraient montés sur le toit de la chambre de Zola, auraient obstrué la cheminée et l'auraient débouchée après la mort du romancier. Cela expliquerait les difficultés rencontrées par la police pour reconstituer les conditions

LA PRESSE CONTRE ZOLA

À LA PUBLICATION de *J'accuse…!*, Zola s'est trouvé dans la ligne de mire de la presse nationaliste et antisémite. Il a subi de nombreuses menaces et une campagne de diffamation constante dans les journaux les plus conservateurs. De virulentes tribunes le présentaient comme un traître, on lui consacrait des chansons et des pamphlets diffamatoires, et il était caricaturé sous les traits du roi des porcs. L'illustrateur Henri Lebourgeois a réalisé une série de 32 dessins satiriques dans lesquels l'écrivain apparaît comme un illuminé, un fou, un bouffon ou un homme aux mœurs sexuelles relâchées.



DANS CETTE CARICATURE D'HENRI LEBOURGEOIS, ZOLA MET SA RENOMMÉE AU SERVICE DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES POUR DÉGRADER L'IMAGE DE LA FRANCE.

AKG / ALBUM

de l'asphyxie dans une pièce dont la cheminée n'était que partiellement obstruée.

En 1953, Buronfosse est mort depuis longtemps, et il est impossible à Bedel d'apporter les preuves de cette version. Aussi décide-t-il de mener l'enquête. Ses investigations montrent que plusieurs aspects du récit de Buronfosse sont exacts. En effet, au moment de la mort de Zola, des travaux étaient en cours dans l'immeuble voisin de celui de l'écrivain. Il est également prouvé que Buronfosse était un ramoneur aux idées extrémistes et qu'il militait à la Ligue des patriotes, une organisation politique nationaliste et antisémite.

Dans les années 2000, Alain Pagès, professeur à la Sorbonne et spécialiste de Zola, reprend la thèse du meurtre et mène de nouvelles investigations. Pagès souligne le fait que, lors de la découverte du décès, la police n'a pas pris en compte plusieurs éléments indiquant que la situation dans la chambre n'expliquait pas la mort par asphyxie, en particulier le fait que la cheminée n'était pas totalement bouchée. Pagès révèle en outre un détail évocateur. À partir de 1903, c'est-à-dire l'année suivant la mort de Zola, le nom d'Henri Buronfosse apparaît sur les listes électorales de la Ligue des patriotes précédé de deux autres prénoms : Charles et Émile. Or, un seul figurait sur son acte de naissance : Henri. L'ajout du nom de Charles peut s'expliquer comme un hommage à son grand-père maternel. Mais Émile ne peut se référer ni à son grand-père ni à son père, puisque le ramoneur était un enfant illégitime. Ce prénom, ajouté après la mort d'Émile Zola, faisait-il référence à celui-ci ? Et si oui,

> La mort de Zola est joyeusement célébrée dans la presse par ses ennemis antidreyfusards.

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE
3, Chaussée d'Antin, PARIS

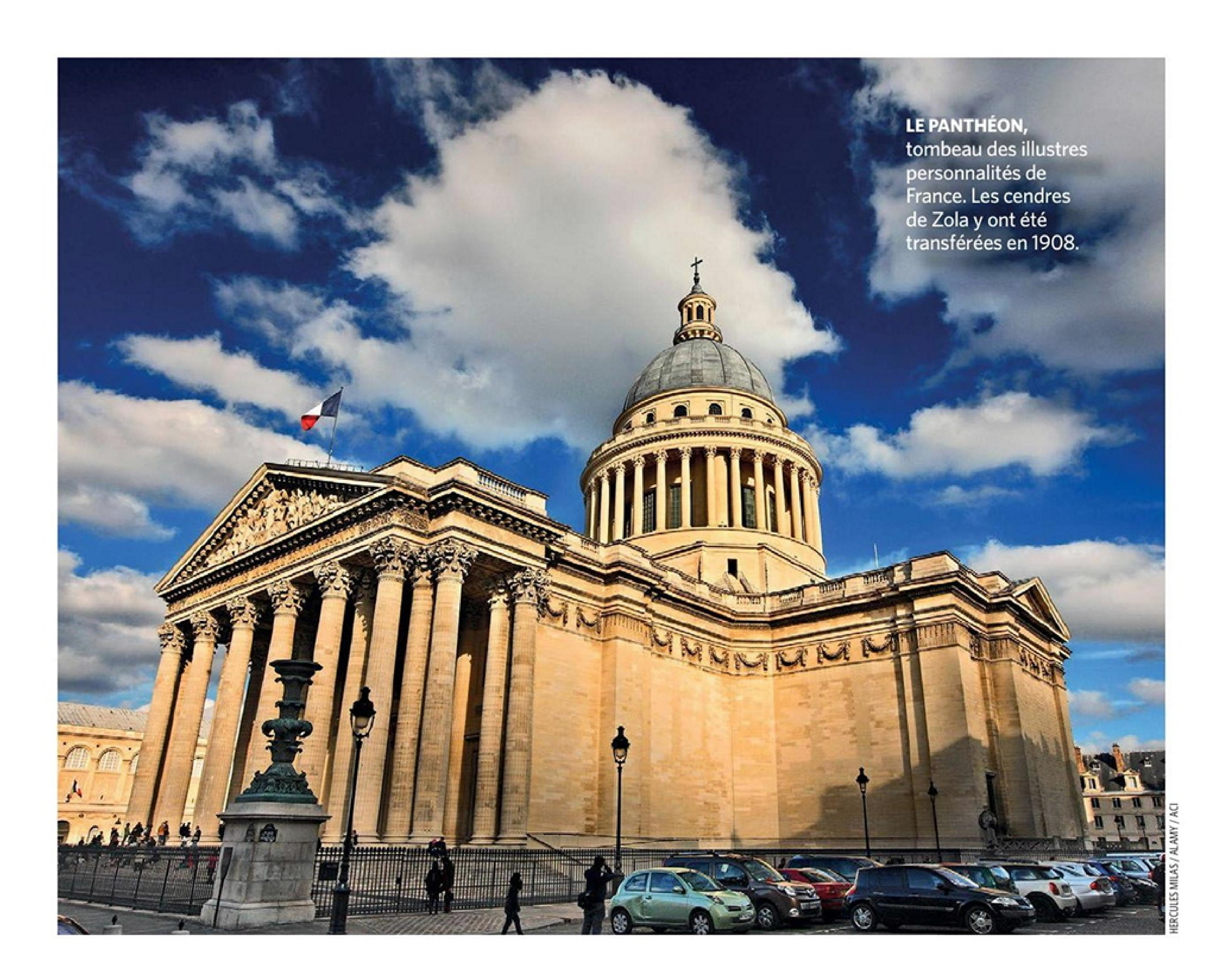
CONTRE ZOLA

Réunion Patriotique organisée par la LIGUE D'ACTION FRANÇAISE
Le Lundi 30 Mars 1908, à 8 h. 3/4
A la Salle Wagram (39 bis, Avenue de Wagram)

PRÉSIDENT : HENRI VAUGEOIS
ORATEURS : MM. Léon DAUDET, Paul ROBAIN, Bernard de VESINS
Léon de MONTESQUIOU, M. de ROUX

INVITATION POUR TROIS PERSONNES (Les Dames sont priées d'assister à la Réunion

INVITATION DE L'ACTION FRANÇAISE OPPOSÉE À LA PANTHÉONISATION DE ZOLA EN 1908.
MANSELL / GETTY IMAGES



LE PANTHÉON, tombeau des illustres personnalités de France. Les cendres de Zola y ont été transférées en 1908.

HERCULES MILAS / ALAMY / ACI

était-ce un signe de repentir, parce que Buronfosse avait seulement voulu lui donner une leçon et que le cours des événements lui avait échappé ? Ou était-ce la revendication de l'exécution du « traître à la patrie » ?

Mystère de l'Histoire

Pagès replace en outre les événements dans leur contexte. Cela permet de comprendre à quel point la situation était tendue au cours de ces années marquées par la fin de l'optimisme de la Belle Époque et par l'émergence d'un nationalisme exacerbé, qui allait provoquer de graves secousses lors des décennies suivantes. En effet, la mort de Zola est joyeusement célébrée par ses ennemis antidreyfusards. Le journal *La Libre Parole*, par exemple, titre ainsi la mort de Zola : « Un fait naturaliste : Émile Zola asphyxié », avec un jeu de mots portant sur le mouvement littéraire, le naturalisme, dont Zola était le principal représentant. D'autres journaux de même tendance laissent entendre que Zola s'est suicidé.

Le couple Zola était depuis longtemps la cible de menaces, au point qu'Alexandrine, dans un premier temps, a demandé au capitaine Dreyfus de ne pas assister aux funérailles de son mari. Elle-même n'a jamais protesté contre la version officielle de la mort accidentelle. Pourtant, ils étaient un certain nombre, vers 1902, à souhaiter la mort du plus célèbre des défenseurs de Dreyfus.

Mais est-ce suffisant pour établir la thèse de l'assassinat telle qu'elle a été révélée dans les années 1950 ? Henri Mitterand, l'un des spécialistes de l'œuvre de Zola, fait le bilan suivant : « Les présomptions d'un meurtre commis par un fanatique semblent aujourd'hui fondées », mais étant donné que plus d'un siècle s'est écoulé et que tous les protagonistes de l'histoire sont morts depuis longtemps, « il manque les preuves matérielles qui conduiraient de la probabilité à l'évidence ». Il faut donc accepter que la mort d'Émile Zola reste « un des mystères de l'Histoire. Après tout, cela ne dessert pas la grandeur de l'homme. »

GIORGIO PIRAZZINI
HISTORIEN

Pour en savoir plus

Zola assassiné
J. Bedel, Flammarion, 2002.

Guide Émile Zola
A. Pagès et O. Morgan, Ellipses, 2002.

Zola, biographie en 3 tomes
H. Mitterand, Fayard, 1999-2002.

ART GREC (IVe siècle av. J.-C.)

Le cratère de Derveni, joyau grec de l'orfèvrerie

Trouvé dans une tombe en Macédoine, cet immense vase en bronze décoré de scènes de la vie de Dionysos a probablement été réalisé à Athènes au IVe siècle avant J.-C.

Appartenant au mobilier funéraire d'une tombe macédonienne découverte en 1962 à Derveni, non loin de Thessalonique, le cratère dit « de Derveni » est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de l'art grec. Ce récipient était utilisé pour mélanger le vin et l'eau lors des *symposiums* (les banquets grecs), car, dans l'Antiquité, on diluait les vins en raison de leur fort degré d'alcool ou de leur mauvaise qualité. Dans le cas présent, ce vase de près de 1 m de haut a été utilisé pour la dernière fois comme urne cinéraire pour un homme âgé entre 35 et 50 ans et une femme d'âge indéterminé. Aujourd'hui, il est exposé au Musée archéologique de Thessalonique.

Sur le bord du vase figure une inscription en dialecte thessalien, qui désigne comme propriétaire un certain Astiôn, fils d'Anaxagoras, natif de Larissa. Cependant, il n'est pas certain qu'il s'agisse du défunt, car l'inscription et le vase peuvent ne pas être contemporains. En fait, la chronologie de l'objet lui-même est toujours remise en question, bien qu'il y ait un certain consensus pour le dater de la fin du classicisme, au IVe siècle av. J.-C., et l'attribuer à un atelier athénien.

Sa teinte dorée correspond à la couleur originelle du bronze lorsqu'il n'est pas oxydé. Car c'est dans ce matériau qu'a été réalisé le vase, bien qu'avec une proportion inhabituellement élevée d'étain dans l'alliage. Deux millénaires après sa création, la pièce continue de briller comme de l'or.

Le plus extraordinaire, cependant, concerne l'iconographie qui orne la panse du vase : un bas-relief dans un style proche de celui du sculpteur Callimaque. Au premier plan de la face principale du cratère figure le dieu grec du Vin, Dionysos, nu et assis, avec une jambe appuyée sur celle de sa parèdre (ou épouse divine), Ariane, qui porte un voile. La scène évoque peut-être la hiérogamie, c'est-à-dire le mariage sacré des deux personnages, après que le dieu eut sauvé la jeune femme sur l'île de Naxos, où l'Athénien Thésée l'avait abandonnée.

Une danse extatique

Autour de lui se déploie le thiase, le cortège habituel du dieu, composé d'une panthère (en souvenir de son voyage en Inde), de satyres et de ménades qui se meuvent dans une danse extatique de nature rituelle et festive — une orgie, ou bacchanale — devant le regard vigilant de Silène, le précepteur ivre de Dionysos.

Sur l'épaule du vase se tiennent les statuettes de Dionysos à moitié nu et d'une ménade, endormie après les excès de la danse et de l'ivresse. Sur le col se déploie une frise d'animaux et de feuilles de lierre, tandis qu'au sommet les volutes portent les visages d'Achélôos, d'Héraclès, de Dionysos et d'Hadès. ■

ÁNGEL CARLOS PÉREZ AGUAYO
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE, MADRID



QEDIMAGES / ALAMY STOCK PHOTO

UNE FIGURE MYSTÉRIEUSE

SUR UNE FACE du cratère de Derveni apparaît un homme qui tient une lance et dont un seul pied est chaussé. Selon certains auteurs, c'est le Thébain Penthée, qui s'est opposé au culte dionysiaque et a été dépecé par une horde de femmes ivres, dont sa propre mère. D'autres pensent qu'il s'agit de Lycurgue, roi de Thrace, chez qui la divinité, en raison de son impiété, a provoqué une folie passagère qui lui a fait tuer son fils Driante. Dans ce cas, la scène serait inspirée d'une œuvre perdue d'Eschyle.

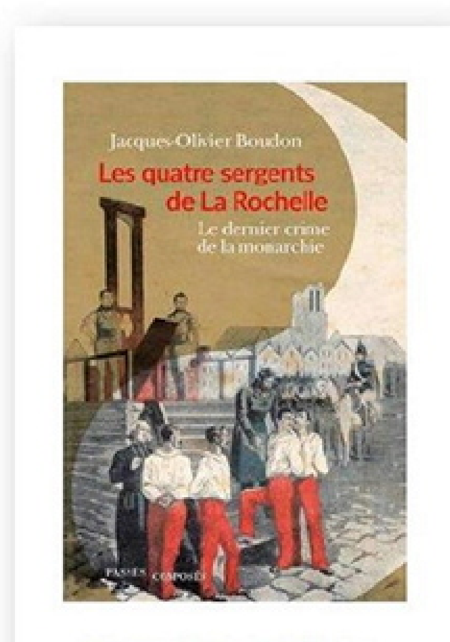
DEA PICTURE LIBRARY / GETTY IMAGES



LE CRATÈRE DE DERVENI EST CONSERVÉ AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE THESSALONIQUE.

XIXᴱ SIÈCLE

Une ténébreuse affaire



LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE
Jacques-Olivier Boudon
Passés composés, 2021, 283 p., 22 €

Le 21 septembre 1822, quatre sous-officiers du 45ᵉ régiment de ligne caserné à La Rochelle sont guillotinés en place de Grève à Paris. La cour d'assises de la Seine les a reconnus coupables de conjuration. Les sergents Bories, Goubin, Pommier et Raoulx montent crânement à l'échafaud, la foule est immense et muette.

Cette affaire restée longtemps mémorable est aujourd'hui oubliée. Tout le mérite de Boudon est donc de la relater dans le détail. En 1822, Louis XVIII règne. En 1820, l'héritier de la couronne, son neveu le duc de Berry, est mort sous le poignard d'un bonapartiste, Louvel. Le gouvernement est passé aux ultras, qui tiennent à réprimer, sans repos, toutes les menées subversives.

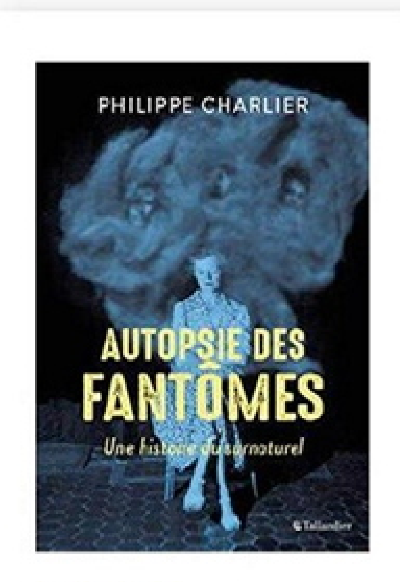
Les quatre sergents sont membres d'une société secrète qui, depuis l'Italie, a essaimé en France, la charbonnerie. Les carbonari sont fractionnés en « ventes » conduites par des chefs prestigieux, La Fayette, Dupont de l'Eure, d'Argenson... Ils luttent pour établir un pouvoir républicain, d'ailleurs mal défini. Dans les faits, la charbonnerie est peu opérante, les militants livrés à eux-mêmes.

Les sergents de La Rochelle ont été dénoncés avant même d'être passés aux actes. Leur exécution servira d'exemple. En épluchant le cursus des protagonistes, inculpés, officiers supérieurs, magistrats, l'auteur démonte les mécanismes d'un pouvoir qui court après sa légitimité. Le malaise est à vif dans la société militaire, tout cela se lit chez Alfred de Vigny. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XIXᴱ SIÈCLE

Une enquête pleine d'esprits



AUTOPSIE DES FANTÔMES. UNE HISTOIRE DU SURNATUREL
Philippe Charlier
Tallandier, 2021, 316 p., 20,50 €

Est-il bien naturel d'être – comme Philippe Charlier, 43 ans – titulaire de trois doctorats (médecine, archéo-anthropologie, éthique biomédicale), de diriger le département de la recherche et de l'enseignement au musée du Quai-Branly, d'avoir publié une trentaine de livres et de succéder à Jean Malaurie à la direction de la collection Terre humaine (Plon) ? Pas vraiment. D'où, hypothèse – espiègle – de travail, l'enquête substantielle et précise menée, de Londres à Paris ou au Japon, par ledit Charlier.

Le siècle d'or du surnaturel est le XIXᵉ siècle : « Dès le premier tiers du siècle, des générations ont apporté une crédibilité exponentielle aux phénomènes des revenants », des fantômes et autres manifestations de l'au-delà. Spiritisme en France, spiritualisme au Royaume-Uni : même réaction au scientisme et au positivisme qui s'affirment. Pour les sources, Charlier remonte aux « quatre fantastiques » (Mesmer, Swedenborg, Galvani, Kerner), fait un détour par le roman gothique au Royaume-Uni (Horace Walpole, Ann Radcliffe, Mary Shelley) et déroule en chapitres brefs l'essor qui s'ensuit et les figures-événements qui l'incarnent – Allan Kardec, Florence Cook (son équivalent en Angleterre), le renouveau de la dévotion aux âmes du Purgatoire (vers 1850 en France), Edison et son « nécrophone », Conan Doyle et l'occultisme, Hugo à Jersey, etc. – agrémentant le tout de visites à l'Institut métapsychique international (Paris) et au Muséum d'histoire surnaturelle (Bruxelles). Passionnant. ■

FRANÇOIS KASBI

XVE-XXIE SIÈCLE

La malle aux trésors des Arts déco

Très peu connue, la collection du cabinet des dessins du musée des Arts décoratifs compte 200 000 œuvres, ce qui en fait l'une des plus importantes au monde ! L'exposition « Le dessin sans réserve » en présente 500 qui couvrent une vaste période allant du XVe au XXIe siècle, et la commissaire, Bénédicte Gady, a eu la bonne idée de mener une visite guidée virtuelle visible par tous sur le site du musée. Elle suit un parcours présenté sous forme d'abécédaire, de A comme architecture à Z comme zoologie, et s'arrête devant des œuvres de maîtres (Le Brun, Watteau, Degas, Rodin…), des pièces originales, ou des dessins oubliés et tout simplement redécouverts.

Beaux-arts, projets de jardins, décoration de maison, modèles de joaillerie ou de mode, tout ce qui relève de la création a sa place. Qu'il s'agisse d'un dessin du début du XVIe siècle, proposant un projet pour une tourelle eucharistique à l'intérieur d'une église, ou d'une esquisse de Mallet-Stevens pour le pavillon du tourisme de l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes de 1925.



▲ **CHARLES LE BRUN,** PROJET POUR LE PLAFOND DU GRAND CABINET DU ROI AUX TUILERIES. VERS 1665-1671.

PHOTOS : MAD, PARIS / SERVICE DE PRESSE

Sublimes raretés



Ancêtre du musée, l'Union centrale des beaux-arts a été fondée en 1864 par un ensemble de créateurs et producteurs désirant mettre en valeur les arts appliqués.

Au fil du temps, la collection s'est enrichie, notamment grâce à de nombreux dons. On y découvre ainsi le dessin d'un bijou par René Lalique, des projets de décors royaux du palais des Tuileries réalisés par Charles Le Brun au XVIIe siècle pour le grand cabinet du roi, un superbe et rare dessin d'Ingres représentant un enfant ou encore un chef-d'œuvre unique parfois considéré comme la « Joconde des arts de l'Islam » : une enluminure extraite d'un manuscrit exécuté en Afghanistan aux alentours de 1430, achetée par les fondateurs de l'institution en 1887.

Dans un tout autre style, le musée des Arts déco présente également l'exposition « Luxes », initialement prévue jusqu'en juillet 2021, un voyage dans le temps et l'espace reconstituant une généalogie du luxe depuis l'Antiquité.



▲ **ALFONS MUCHA,** PROJET DE MINIATURE POUR PENDENTIF D'UNE GRANDE AGRAFE DE CORSAGE. VERS 1899-1900.

◀ **ROBERT MALLET-STEVENS,** PAVILLON DES RENSEIGNEMENTS ET DU TOURISME À L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS DÉCORATIFS ET INDUSTRIELS MODERNES, PARIS, 1925.

Le dessin sans réserve
WEB madparis.fr/francais/musees/musee-des-arts-decoratifs/
Luxes
LIEU Musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, Paris
DATE Jusqu'au 18 juillet 2021

Dans le prochain numéro


BPK / SCALA, FLORENCE

GLADIATEURS : LA MORT DANS L'AMPHITHÉÂTRE

MALGRÉ LEUR BRUTALITÉ et le fait qu'ils finissent souvent par la mort, les combats de gladiateurs sont soumis à un rituel et des règles très stricts. Plus qu'un amusement sanglant, cette pratique comprend aussi des aspects religieux, politiques, sportifs, militaires, sociaux et économiques de premier plan dans la civilisation romaine. Un historien taille en pièces les nombreux clichés et préjugés sur la gladiature.

LE PHARE D'ALEXANDRIE, MERVEILLE DE L'ANTIQUITÉ

À L'ENTRÉE DU PORT D'ALEXANDRIE se dressait une tour de plus de 100 m de haut, au sommet de laquelle brûlait un feu qui, réfléchi par des miroirs, brillait comme une étoile au firmament. Commencé sous le règne de Ptolémée Ier au IIIe siècle av. J.-C. et considéré comme l'une des Sept Merveilles du monde, ce phare a servi de guide aux marins pendant près de 17 siècles. Chronique d'une construction hors norme et d'une fascination à longue portée.

ISIS PHARIA, DÉESSE PROTECTRICE DU PHARE D'ALEXANDRIE. STATUETTE EN BRONZE, *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

RMN-GRAND PALAIS

Quand les esprits s'échauffent

Le XIXe siècle voit naître la mode des séances de spiritisme, animées par un médium qui affirme parler avec l'esprit des défunts. Alors que l'athéisme gagne du terrain, la promesse d'une communication avec l'au-delà fait tourner les tables, et les têtes…

Les enfants abusés au Moyen Âge

Quel regard la société médiévale porte-t-elle sur la maltraitance infantile, l'inceste ou la pédophilie ? Les archives judiciaires en disent long sur les violences à l'encontre des enfants et la façon dont elles sont réprimées.

À la poursuite du diamant bleu

La trace du diamant bleu de la Couronne de France, volé en 1792, s'est perdue dans les vicissitudes de l'histoire. Avant de réapparaître sous la forme du Hope, « diamant maudit » qui aurait été taillé dans le légendaire joyau.